

48

GIL BLAS CORRIGÉ;
OU
HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.

PAR M. LE SAGE. (AR) H

Dont on a retranché les Expressions & Passages contraires
à la Décence, à la Religion, & aux Mœurs, & à laquelle
on a ajouté

UN RECUEIL DE
TRAITS BRILLANS,
DES PLUS CÉLÈBRES POÈTES FRANÇOIS.

PAR J. N. OSMOND.

TOME PREMIER.

à LEEDS:
CHEZ L'AUTEUR & SE TROUVE,
à LONDRES:
CHEZ M. M. LACKINGTON, ALLEN & COMP. TEMPLE OF
THE MUSES, FINSBURY-SQUARE; & M. M. LEE & HURST,
NO. 32 PATER-NOSTER-ROW.
MDCCXCVIII.

138



A MILÉDI WOOD.

MILÉDI,

EN donnant au public cette édition de *Gil Blas*, que vous avez bien voulu me permettre de vous dédier, mon but a été de faciliter l'étude d'une langue que j'ai eu l'honneur de vous enseigner. Elle ne pouvoit paroître sous des auspices plus favorables que sous votre nom après les retranchemens que j'ai faits, dans l'original, de ce qui blesse la décence, la religion & les mœurs, que les auteurs de ces

jours vous ont si bien appris à respecter, par leurs leçons & leur exemple. En agréant, MILÉDI, l'hommage de ce livre, vous mettez le comble aux bontés dont vous m'avez toujours honoré. Cette nouvelle preuve de votre bienveillance m'est d'autant plus flatteuse, qu'elle me procure l'occasion de vous rendre un témoignage public de ma parfaite reconnoissance & du profond respect avec lequel, je suis,

MILÉDI,

*Votre très-humble
& très-obéissant Serviteur,
J. N. OSMOND.*

P R E F A C E.

THE Novel of Gil Blas is so well known that it would be useless to dwell upon the Merits of that celebrated Romance.

An Experience of above fourteen Years has convinced the Editor, that there is no Book so well calculated for the Acquirement of a thorough Knowledge of the French Language, which has for many Years been considered as one of the principal Parts of a liberal and genteel Education. It is written in an easy and familiar Style; it contains a greater Number and Variety of Idioms than are to be found in any other Work, and the Characters it describes are taken from almost every different Situation in Life; but with all its Beauties, it contains Passages and Expressions so exceptionable, that, notwithstanding its general Excellence, Many have hesitated to recommend the Perusal of it to young Persons; and

*

VS

though it has been introduced into most Ladies and Gentlemen's Boarding-Schools, yet, Some have rejected it, when Books of less Merit have been admitted : It has therefore been the Intention of the Editor carefully to expunge all profane, low, and indecent Expressions ; he has also altered some Passages and Episodes of an immoral Tendency ; but, in general, both the Sense and Language of the Original have been faithfully preserved.

GIL BLAS

A U L E C T E U R .

AVANT que d'entendre l'histoire de ma vie écoute, ami lecteur, un conte que je vais te faire.

Deux écoliers alloient ensemble de Penafiel à Salamanque. Se sentant las & altérés, ils s'arrêtèrent au bord d'une fontaine, qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. Là, tandis qu'ils se délassoient, après s'être désaltérés, ils apperçurent par hazard auprès d'eux sur une pierre à fleur de terre, quelques mots déjà un peu effacés par le tems & par les pieds des troupeaux, qu'on venoit abreuver à cette fontaine. Ils jettèrent de l'eau sur la pierre pour la laver, & ils lurent ces paroles Castillanes : *A qui està encerrada el alma del Licenciado Pedro Garcias*. Ici est enfermée l'âme du Licencié Pierre Garcias.

Le plus jeune des écoliers, qui étoit vif & étourdi, n'eut pas achevé de lire l'inscription, qu'il dit en riant de toute sa force : *Rien n'est plus plaisant ! Ici est enfermée l'âme !—Une âme enfermée !—Je voudrois savoir quel original a pu faire une si ridicule épitaphe ?* En

achevant ces paroles, il se leva pour s'en aller. Son compagnon plus judicieux dit en lui-même : *Il y a là-dessous quelque mystère. Je veux demeurer ici pour l'éclaircir.* Celui-ci laissa donc partir l'autre ; & sans perdre de tems, se mit à creuser avec son couteau tout autour de la pierre. Il trouva dessous une bourse de cuir qu'il ouvrit. Il y avoit dedans cent ducats, avec une carte sur laquelle étoient écrites ces paroles en Latin. *Sois mon Héritier, toi qui as eu assez d'esprit pour démêler le sens de l'inscription, et fais un meilleur usage que moi de mon argent.* L'écolier ravi de cette découverte, remit la pierre comme elle étoit auparavant, & reprit le chemin de Salamanque, avec l'âme du licencié.

Qui que tu sois, ami lecteur, tu vas ressembler à l'un ou à l'autre de ces deux écoliers. Si tu lis mes aventures, sans prendre garde aux instructions morales qu'elles renferment, tu ne tireras aucun fruit de cet ouvrage ; mais si tu les lis avec attention, tu y trouveras, suivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé avec l'agréable.

GIL BLAS

CORRIGÉ.

LIVRE PREMIER.

BLAS de Santillane, mon père, après avoir long-tems porté les armes pour le service de la monarchie Espagnole, se retira dans la ville où il avoit pris naissance. Il y épousa une petite bourgeoise, qui n'étoit plus dans sa première jeunesse, & je vins au monde dix mois après leur mariage. Ils allèrent ensuite demeurer à Oviédo, où il furent obligés de se mettre en condition. Ma mère devint femme de chambre & mon père écuyer. Comme ils n'avoient pour tout bien que leurs gages, j'aurois couru risque d'être assez mal élevé, si je n'eusse pas eu dans la ville un oncle chanoine. Il se nommoit Gil Pérez. Il étoit frère aîné de ma mère, & mon parrain. Représentez vous un petit homme haut de trois pieds & demi, extra-

ordinairement gros, avec une tête enfoncée entre les deux épaules, voilà mon oncle. Au reste, c'étoit un ecclésiastique qui ne songeoit qu'à bien vivre, c'est-à-dire, qu'à faire bonne chère ; & sa prébende, qui n'étoit pas mauvaise, lui en fournissoit les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance, & se chargea de mon éducation. Je lui parus si éveillé, qu'il résolut de cultiver mon esprit. Il m'acheta un alphabet, & entreprit de m'apprendre lui-même à lire, ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi ; car ~~en me~~ faisant connoître mes lettres, il se remit à la lecture, qu'il avoit toujours fort négligée ; & à force de s'y appliquer, il parvint à lire couramment son bréviaire, ce qu'il n'avoit jamais fait auparavant. Il auroit encore bien voulu m'enseigner la langue Latine, c'eût été autant d'argent d'épargné pour lui ; mais, hélas, le pauvre Gil Perez ! il n'en avoit de sa vie su les premiers principes ; c'étoit peut-être (car je n'avance pas cela comme un fait certain) le chanoine du chapitre le plus ignorant : aussi j'ai ouï dire qu'il n'avoit point obtenu son bénéfice par son érudition ; il le devoit uniquement à la reconnoissance de quelques bonnes religieuses, dont il avoit été le discret commissionaire, & qui avoient eu le crédit de lui faire donner l'ordre de prêtrise sans examen.

Il fut donc obligé de me mettre sous la férule d'un maître : Il m'envoya chez le docteur Godinez, qui passoit pour le plus habile pédant d'Oviédo. Je profitai si bien des instructions qu'on me donna, qu'au bout de cinq à six années j'entendois un peu les auteurs Grecs, & assez bien les poètes Latins. Je m'appliquai aussi a la logique, qui m'apprit à raisonner beaucoup. J'aimois tant la dispute, que j'arrêtois les passans, connus ou inconnus, pour leur proposer des argumens. Je m'adressois quelquefois à des figures Hibernoises, qui ne demandoient pas mieux, & il falloit alors nous voir disputer. Quels gestes, quelles grimaces, quelles contorsions ! nos yeux étoient pleins de fureur, & nos bouches écumantes. On, nous devoit plutôt prendre pour des fous que pour des philosophes.

Je m'acquis toutefois par-là dans la ville la réputation de savant. Mon oncle en fut ravi, parce qu'il fit réflexion que je cesserois bientôt de lui être à charge. Ho ça, Gil Blas, me dit-il un jour, le tems de ton enfance est passé. Tu as déjà dix-sept ans, & te voilà devenu habile garçon. Il faut songer à te pousser, je suis d'avis de t'envoyer à l'université de Salamanque ; avec l'esprit que je te vois, tu ne manqueras pas de trouver un bon poste. Je te donnerai quelques ducats pour faire ton voyage, avec

ma mule qui vaut bien dix à douze pistoles ; tu la vendras à Salamanque, & tu en emploieras l'argent à t'entretenir jusqu'à ce que tu sois placé.

Il ne pouvoit rien me proposer qui me fut plus agréable, car je mourois d'envie de voir le pays. Cependant j'eus assez de force sur moi pour cacher ma joie ; & lorsqu'il fallut partir, ne paroissant sensible qu'à la douleur de quitter un oncle à qui j'avois tant d'obligations, j'attendris le bon homme, qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en auroit donné, s'il eût pu lire au fond de mon âme. Avant mon départ, j'allai embrasser mon père & ma mère, qui ne m'épargnèrent pas les remontrances. Ils m'exhortèrent à prier Dieu pour mon oncle, à vivre en honnête homme, à ne me point engager dans de mauvaises affaires, & sur toute chose à ne pas prendre le bien d'autrui. Après qu'il m'eurent très-long-tems harangué, ils me firent présent de leur bénédiction, qui étoit le seul bien que j'attendois d'eux. Aussi-tôt je montai sur ma mule, & sortis de la ville.

Me voilà donc hors d'Oviédo, sur le chemin de Penaflor, au milieu de la campagne, maître de mes actions, d'une mauvaise mule, & de quarante bons ducats, sans compter quelques réaux que j'avois volés à mon très honoré oncle. La première chose que je fis, fut de

laisser ma mule aller à discrétion, c'est-à-dire, au petit pas. Je lui mis la bride sur le cou, & tirant mes ducats de ma poche, je commençai à les compter & recompter dans mon chapeau. Je n'étois pas maître de ma joie. Je n'avois jamais vu tant d'argent. Je ne pouvois me lasser de le regarder & de le manier. Je le comptois peut-être pour la vingtième fois, quand tout-à-coup ma mule levant la tête & les oreilles, s'arrêta au milieu du grand chemin. Je jugeai que quelque chose l'effrayoit, je regardai ce que ce pouvoit être. J'aperçus sur la terre un chapeau renversé sur lequel il y avoit un rosaire à gros grains, & en même tems j'entendis une voix lamentable qui prononça ces paroles : Seigneur passant, ayez pitié, de grace, d'un pauvre soldat estropié ; jetez, s'il vous plait, quelque pièces d'argent dans ce chapeau, vous en serez récompensé dans l'autre monde. Je tournai aussitôt les yeux du côté que partoît la voix. Je vis au pied d'un buisson, à vingt ou trente pas de moi, une espèce de soldat qui, sur deux bâtons croisés, appuyoit le bout d'une escopette, qui me parut plus longue qu'une pique, & avec laquelle il me couchoit en joue. A cette vue, qui me fit trembler pour le bien de l'église, je m'arrêtai tout court, je serrai promptement mes ducats, je tirai quelques réaux, & m'approchant du chapeau disposé à

recevoir la charité des fidèles effrayés, je les jettai dedans l'un après l'autre, pour montrer au soldat, que j'en usois noblement. Il fut satisfait de ma générosité, & me donna autant de bénédictions que je donnai de coups de pied dans les flancs de ma mule, pour m'éloigner promptement de lui; mais elle n'en alla pas plus vite; la longue habitude qu'elle avoit de marcher pas à pas sous mon oncle, lui avoit fait perdre l'usage du galop.

Je ne tirai pas de cette aventure un augure trop favorable pour mon voyage. Je me representai que je n'étois pas encore à Salamanque, & que je pourrois bien faire une plus mauvaise rencontre. Mon oncle me parut très-imprudent, de ne m'avoir pas mis entre les mains d'un muletier. C'étoit sans doute ce qu'il auroit dû faire; mais il avoit songé qu'en me donnant sa mule, mon voyage me couteroit moins; & il avoit plus pensé à cela, qu'aux périls que je pouvois courir en chemin. Ainsi, pour réparer sa faute, je résolus, si j'avois le bonheur d'arriver à Pennaflor, d'y vendre ma mule, & de prendre la voie du muletier pour aller à Astorga, d'où je me rendrois à Salamanque par la même voiture. Quoique je ne fusse jamais forti d'Oviédo, je n'ignorois pas le nom des villes par où je devois passer; je m'en étois fait instruire avant mon départ.

J'arrivai heureusement à Pennaflor, je m'arrêtai à la porte d'une hôtellerie d'assez bonne apparence. Je n'eus pas mis pied à terre, que l'hôte vint me recevoir fort civilement. Il détacha lui-même ma valise, la chargea sur ses épaules, & me conduisit à une chambre, pendant qu'un de ses valets menoit ma mule à l'écurie. Cet hôte, le plus grand babillard des Asturies, & aussi prompt à conter sans nécessité ses propres affaires que curieux de savoir celles d'autrui, m'apprit qu'il se nommoit André Corcuélo; qu'il avoit servi long-tems dans les armées du roi en qualité de sergent, & que depuis quinze mois il avoit quitté le service pour épouser une fille de Castropol, qui, bien que tant soit peu basanée, ne laissoit pas de faire valoir le bouchon. Il me dit encore une infinité d'autres choses, que je me serois fort bien passé d'entendre. Après cette confidence, se croyant en droit de tout exiger de moi, il me demanda d'où je venois, où j'allois, & qui j'étois. A quoi il me fallut répondre article par article, parce qu'il accompagnoit d'une profonde révérence chaque question qu'il me faisoit, en me priant d'un air si respectueux d'excuser sa curiosité, que je ne pouvois me défendre de la satisfaire. Cela m'engagea dans un long entretien avec lui, & me donna lieu de parler du dessein & des raisons que

j'avois de me défaire de ma mule, pour prendre la voie du muletier. Ce qu'il approuva fort, non succinctement; car il me représenta là-dessus, tous les accidens fâcheux qui pouvoient m'arriver sur la route. Il me rapporta même plusieurs histoires sinistres de voyageurs. Je croyois qu'il ne finiroit point. Il finit pourtant, en disant que si je voulois vendre ma mule, il connoissoit un honnête maquignon qui l'achetteroit. Je lui témoignai qu'il me feroit plaisir de l'envoyer chercher; il y alla sur le champ lui-même avec empressement.

Il revint bientôt accompagné de son homme, qu'il me présenta, & dont il loua fort la probité. Nous entrâmes tous trois dans la cour, où l'on amena ma mule. On la fit passer & repasser devant le maquignon, qui se mit à l'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête. Il ne manqua pas d'en dire beaucoup de mal. J'avoue qu'on n'en pouvoit dire beaucoup de bien; mais quand ç'auroit été la mule du pape, il y auroit trouvé à redire. Il assuroit donc qu'elle avoit tous les défauts du monde; & pour me le mieux persuader, il en attestoît l'hôte, qui sans doute avoit ses raisons pour en convenir. Hé bien, me dit froidement le maquignon, combien prétendez-vous vendre ce vilain animal-là? Après l'éloge qu'il en avoit fait, & l'attestation du seigneur Corcuélo,

que je croyois homme sincère & bon connoisseur, j'aurois donné ma mule pour rien; c'est pourquoi je dis au marchand, que je m'en rapportois à sa bonne-foi; qu'il n'avoit qu'à priser la bête en conscience, & que je m'en tiendrois à la prisée. Alors faisant l'homme d'honneur, il me répondit qu'en intéressant sa conscience, je le prenois par son foible. Ce n'étoit pas effectivement par son fort; car au lieu de faire monter l'estimation à dix ou douze pistoles, comme mon oncle, il n'eut pas honte de la fixer à trois ducats, que je reçus avec autant de joie que si j'eusse gagné à ce marché là.

Après m'être si avantageusement défait de ma mule, l'hôte me mena chez un muletier qui devoit partir le lendemain pour Astorga. Ce muletier me dit qu'il partiroit avant le jour, & qu'il auroit soin de me venir réveiller. Nous convînmes du prix, tant pour le louage d'une mule, que pour ma nourriture; & quand tout fut réglé entre nous, je m'en retournai vers l'hôtellerie avec Corcuélo, qui chemin faisant se mit à me raconter l'histoire de ce muletier. Il m'apprit tout ce qu'on en disoit dans la ville. Enfin il alloit de nouveau m'étourdir de son babil importun, si par bonheur un homme assez bien fait ne fût venu l'interrompre, en l'abordant avec beaucoup de civilité.

Je les laissai ensemble, & continuai mon chemin, sans soupçonner que j'eusse la moindre part à leur entretien.

Je demandai à souper dès que je fus dans l'hôtellerie. C'étoit un jour maigre. On m'accommoda des œufs. Pendant qu'on me les apprêtoit, je liai conversation avec l'hôtesse, que je n'avois point encore vue. Lorsque l'omelette qu'on me faisoit, fut en état de m'être servie, je m'assis tout seul à une table. Je n'avois pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra, suivi de l'homme qui l'avoit arrêté dans la rue. Ce cavalier portoit une longue rapière, & pouvoit bien avoir trente ans. Il s'approcha de moi d'un air empressé: Seigneur écolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo, & le flambeau de la philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce savantissime, ce bel-esprit, dont la réputation est si grande en ce pays-ci? Vous ne savez pas, continua-t-il, en s'adressant à l'hôte & à l'hôtesse, vous ne savez pas ce que vous possédez. Vous avez un trésor dans votre maison. Vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitième merveille du monde. Puis se tournant de mon côté, & me jettant les bras au cou; Excusez mes transports, ajouta-t-il, je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause.

Je ne pus lui répondre sur le champ, parce qu'il me tenoit si serré, que je n'avois pas la respiration libre ; & ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade, que je lui dis : Seigneur cavalier, je ne croyois pas mon nom connu à Pennaflor. Comment connu ? reprit-il sur le même ton. Nous tenons registre de tous les grands personnages qui sont à vingt lieues à la ronde. Vous passez pour un prodige, & je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit, que la Grèce d'avoir vu naître ses sages. Ces paroles furent suivies d'une nouvelle accolade, qu'il me fallut encore essuyer, au hazard d'avoir le sort d'Anthée. Pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurois pas été la dupe de ses démonstrations, ni de ses hyperboles ; j'aurois bien connu à ses flatteries outrées, que c'étoit un de ces parasites que l'on trouve dans toutes les villes, & qui, dès qu'un étranger arrive, s'introduisent auprès de lui pour vivre à ses dépens ; mais ma jeunesse & ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme, & je l'invitai à souper avec moi. Ah ! très-volontiers, s'écria-t-il ; je sais trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus

long-tems que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, poursuivit-il, je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement, & je mangerai quelques morceaux par complaisance.

En parlant ainsi, mon panégyriste s'assit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jeta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il sembloit n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaisant dont il s'y prenoit, je vis bien qu'elle seroit bientôt expédiée.— J'en ordonnai une seconde, qui fut faite si promptement, qu'on nous la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevoit de manger la première. Il y procédoit pourtant d'une vitesse toujours égale, & trouvoit moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges, ce qui me rendoit fort content de ma petite personne. Il buvoit aussi fort souvent; tantôt c'étoit à ma santé, & tantôt à celle de mon père & de ma mère, dont il ne pouvoit assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même tems il versoit du vin dans mon verre, & m'excitoit à lui faire raison. Je ne répondois point mal aux santés qu'il me portoit; ce qui, avec ses flatteries, me mit insensiblement de si belle humeur, que voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avoit pas de poisson à

nous donner. Le seigneur Corcuélo, qui, selon toutes les apparences, s'entendoit avec le parasite, me répondit : J'ai une truite excellente ; mais elle coutera cher à ceux qui la mangeront, c'est un morceau trop friand pour vous.— Qu'appellez-vous trop friand ? dit alors mon flatteur d'un ton de voix élevé ; vous n'y pensez pas, mon ami. Apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un prince.

Je fus bien-aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'hôte & il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentois offensé, & je dis fièrement à Corcuélo : Apportez-nous votre truite, & ne vous embarrassez pas du reste. L'hôte, qui ne demandoit pas mieux, se mit à l'apprêter, & ne tarda guère à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite, qui fit paroître une nouvelle complaisance, c'est-à-dire, qu'il donna sur le poisson comme il avoit donné sur les œufs. Enfin, après avoir bien bu & bien mangé, il voulut finir la comédie. Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite, pour vous quitter sans vous donner un avis important, dont vous me paraissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre

les louanges, défiez-vous des gens que vous ne connoîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres, qui voudront comme moi se divertir de votre crédulité, & peut-être pousser les choses encore plus loin. N'en soyez point la dupe, & ne vous croyez point, sur leur parole, la huitième merveille du monde. En achevant ces mots, il me rit au nez, & s'en alla.

Je fus aussi sensible à eette baye, que je l'ai été dans la suite aux plus grandes disgraces qui me sont arrivées. Je ne pouvois me consoler de m'être laissé tromper si grossièrement, ou, pour mieux dire, de sentir mon orgueil humilié. Hé quoi, dis-je, le traître s'est donc joué de moi ? Il n'a tantôt abordé mon hôte que pour lui tirer les vers du nez, ou plutôt ils étoient d'intelligence tous deux ? Ah ! pauvre Gil Blas, meurs de honte d'avoir donné à ces fripons un juste sujet de te tourner en ridicule. Ils vont composer de tout ceci une belle histoire, qui pourra bien aller jusqu'à Oviédo, & qui t'y fera beaucoup d'honneur. Tes parens se repentiront sans doute d'avoir tant harangué un sot. Loia de m'exhorter à ne tromper personne, ils devoient me recommander de ne me pas laisser duper. Agité de ces pensées mortifiantes, & enflammé de dépit, je m'enfermai dans ma chambre, & me mis au lit ; mais je ne pus dormir, & je n'avois pas encore fermé l'œil,

lorsque le muletier me vint avertir qu'il n'attendoit plus que moi pour partir. Je me levai aussi-tôt; & pendant que je m'habillois, Corcuélo arriva avec un mémoire de la dépense, dans lequel la truite n'étoit pas oubliée; & non seulement il m'en fallut passer par où il voulut; mais j'eus encore le chagrin, en lui livrant mon argent, de m'appercevoir que le bourreau se ressouvenoit de mon aventure. Après avoir bien payé un souper dont j'avois fait si désagréablement la digestion, je me rendis chez le muletier avec ma valise.

Je ne m'y trouvai pas seul. Il y avoit deux enfans de famille de Pennaflor, un petit chantre de Mondonédo qui couroit le pays, & un jeune bourgeois d'Astorga qui s'en retournoit chez lui avec une jeune personne qu'il venoit d'épouser à Verco. Nous fîmes tous connoissance en peu de tems, & chacun eut bientôt dit d'où il venoit, & où il alloit. La nouvelle mariée, quoique jeune, étoit si noire & si peu piquante, que je ne prenois pas grand plaisir à la regarder; cependant sa jeunesse, & son embonpoint donnèrent dans la vue du muletier, qui résolut de faire une tentative pour lui parler en particulier. Il passa la journée à méditer ce beau dessein, & il en remit l'exécution à la dernière couchée. Ce fut à Cacabélos. Il nous fit descendre à la première hôtellerie en entrant. Cette maison

étoit plus dans la campagne que dans le bourg, & il en connoissoit l'hôte. Il eut soin de nous faire conduire dans une chambre écartée, où il nous laissa souper tranquillement; mais sur la fin du repas, nous le vîmes entrer d'un air furieux. On m'a volé, s'écria-t-il: J'avois dans un sac de cuir cent pistoles, il faut que je les retrouve. Je vais chez le juge du bourg, qui n'entend pas raillerie là-dessus, & vous allez tous avoir la question, jusqu'à ce que vous ayez confessé le crime & rendu l'argent. En disant cela d'un air fort naturel, il sortit, & nous demeurâmes dans une extrême étonnement.

Il ne nous vint pas dans l'esprit que ce pouvoit être une feinte, parce que nous ne nous connoissions point les uns les autres. Je soupçonnai même le petit chantre d'avoir fait le coup, comme il eut peut-être de moi la même pensée. D'ailleurs nous étions tous de jeunes sots. Nous ne savions pas quelles formalités s'observent en pareil cas; nous crûmes de bonne foi qu'on commenceroit par nous mettre à la gêne. Ainsi, cédant à notre frayeur, nous sortîmes de la chambre fort brusquement. Les uns gagnent la rue, les autres le jardin, chacun cherche son salut dans la fuite; & le jeune bourgeois d'Astorga, aussi troublé que nous de l'idée de la question, se sauva comme

un autre Enée sans s'embarrasser de sa femme. Alors le mulétier, à ce que j'appris dans la suite, ravi de voir que son stratagème produisoit l'effet qu'il en avoit attendu, voulut aller vanter cette ruse ingénieuse à la bourgeoise ; mais cette beauté des Asturies qui se crut déjà à la question, poussa de grands cris. La patrouille, qui en ce moment se trouva près de l'hôtellerie, y entra. Le commandant après s'être informé de quoi il s'agissoit rassura l'Asturienne, & lui promit que le lendemain, si son mari ne paroïssoit point, deux archers, aux frais & dépens du mulétier, l'escorteroient jusqu'à la ville d'Astorga.

Pour moi, plus épouvanté peut-être que tous les autres, je gagnai la campagne. Je traversai je ne sais combien de champs & de bruyères, & sautant tous les fossés que je trouvois sur mon passage, j'arrivai enfin auprès d'une forêt. J'allois m'y jeter, & me cacher dans le plus épais hallier, lorsque deux hommes à cheval s'offrirent tout-à-coup au devant de mes pas. Ils crièrent, qui va là ? & comme ma surprise ne me permit pas de répondre sur le champ, ils s'approchèrent de moi, & me mettant chacun un pistolet sur la gorge, ils me sommèrent de leur apprendre qui j'étois, d'où je venois, ce que je voulois aller faire dans cette forêt, & sur-tout de ne leur rien déguiser. A cette manière d'interroger, qui me parut bien valoir

la question dont le muletier nous avoit fait fête, je leur répondis que j'étois un jeune homme d'Oviédo qui alloit à Salamanque; je leur contai même l'allarme qu'on venoit de nous donner, & j'avouai que la crainte d'être appliqué à la torture m'avoit fait prendre la fuite. Ils firent un éclat de rire à ce discours, qui marquoit ma simplicité, & l'un deux me dit: Rassure-toi, mon ami; viens avec nous, & ne crains rien; nous allons te mettre en sureté. A ces mots, il me fit monter en croupe sur son cheval, & nous nous enfonçâmes dans la forêt.

Je ne savois ce que je devois penser de cette rencontre. Je n'en augurois pourtant rien de sinistre. Si ces gens-ci, disois-je en moi-même, étoient des voleurs, ils m'auroient volé & peut-être assassiné. Il faut que ce soit de bons gentilshommes de ce pays-ci, qui, me voyant effrayé, ont pitié de moi, & m'emmenent chez eux par charité. Je ne fus pas long-tems dans l'incertitude. Après quelques détours, que nous fîmes dans un grand silence, nous nous trouvâmes au pied d'une colline, ou nous descendîmes de cheval. C'est ici que nous demeurons, me dit un des cavaliers. J'avois beau regarder de tous côtés, je n'appercevois ni maison, ni cabane, pas la moindre apparence d'habitation. Cependant ces deux hommes levèrent une grande trappe de bois couverte

de terre & de brossailles, qui cachoit l'entrée d'une longue allée en pente & souterraine, où les chevaux se jettèrent d'eux-mêmes, comme des animaux qui y étoient accoutumés. Les cavaliers m'y firent entrer avec eux ; puis baissant la trappe avec des cordes qui y étoient attachées pour cet effet, voilà le digne neveu de mon oncle Pérez pris comme un rat dans une ratière.

Je connus alors avec quelle sorte de gens j'étois, & l'on doit bien juger que cette connoissance m'ôta ma première crainte. Une frayeur plus grande & plus juste vint s'emparer de mes sens. Je crus que j'allois perdre la vie avec mes ducats. Ainsi, me regardant comme une victime qu'on conduit à l'autel, je marchois déjà plus mort que vif entre mes deux conducteurs, qui sentant bien que je tremblois, m'exhortoient inutilement à ne rien craindre. Quand nous eûmes fait environ deux cens pas en tournant & en descendant toujours, nous entrâmes dans une écurie, qu'éclairaient deux grosses lampes de fer pendues à la voûte. Il y avoit une bonne provision de paille ; & plusieurs tonneaux remplis d'orge. Vingt chevaux y pouvoient être à l'aise ; mais il n'y avoit alors que les deux qui venoient d'arriver. Un vieux nègre, qui paroissoit pourtant encore assez vigoureux, s'occupoit à les attacher au

ratelier. Nous sortîmes de l'écurie, & à la triste lueur de quelques autres lampes, qui sembloient n'éclairer ces lieux que pour en montrer l'horreur, nous parvînmes à une cuisine, où une vieille femme faisoit rôtir des viandes sur des brasiers, & préparoit le souper. La cuisine étoit ornée des ustenciles nécessaires, & tout auprès on voyoit une office pourvue de toutes sortes de provisions. La cuisinière (il faut que j'en fasse le portrait) étoit une personne de soixante & quelques années. Elle avoit eu dans sa jeunesse les cheveux d'un blond très ardent; car le tems ne les avoit pas si bien blanchis, qu'ils n'eussent encore quelques nuances de leur première couleur. Outre un teint olivâtre, elle avoit un menton pointu & relevé avec des levres fort enfoncées; un grand nez aquilin lui descendoit sur la bouche, & ses yeux paroissoient d'un très-beau rouge pourpré.

Tenez, dame Léonarde, dit un des cavaliers en me présentant à ce bel ange de ténèbres, voici un jeune garçon que nous vous amenons. Puis il se tourna de mon côté, & remarquant que j'étois pâle & défait: Mon ami, me dit-il, reviens de ta frayeur, on ne te veut faire aucun mal. Nous avons besoin d'un valet pour soulager notre cuisinière. Nous t'avons rencontré, cela est heureux pour toi. Tu tiendras ici la place d'un garçon qui s'est laissé mourir

depuis quinze jours. C'étoit un jeune homme d'une complexion très délicate. Tu me paroiss plus robuste que lui, tu ne mourras pas si-tôt. Véritablement tu ne reverras plus le soleil ; mais, en récompense, tu feras bonne chère & bon feu. Tu passeras tes jours avec Léonarde, qui est une créature fort humaine. Tu auras toutes tes petites commodités. Je veux te faire voir, ajouta-t-il, que tu n'es pas ici avec des gueux. En même tems il prit un flambeau, & m'ordonna de le suivre. Il me mena dans une cave, où je vis une infinité de bouteilles & de pots de terre bien bouchés, qui étoient pleins, disoit-il, d'un vin excellent. Ensuite il me fit traverser plusieurs chambres. Dans les unes il y avoit des pièces de toile, dans les autres des étoffes de laine & de soie. J'aperçus dans une autre de l'or & de l'argent, & beaucoup de vaisselle à diverses armoiries. Après cela je le suivis dans un grand salon, que trois lustres de cuivre éclairaient, & qui servoit de communication à d'autres chambres. Il me fit là de nouvelles questions. Il me demanda comment je me nommois, pourquoi j'étois sorti d'Oviédo ; & lorsque j'eus satisfait sa curiosité : Hé bien, Gil Blas, me dit-il, puisque tu n'as quitté ta patrie que pour chercher quelque bon poste, il faut que tu sois né coëffé pour être tombé entre nos mains. Je te l'ai

déjà dit, tu vivras ici dans l'abondance, & rouleras sur l'or & sur l'argent. D'ailleurs, tu y seras en sûreté. Tel est ce souterrain, que les officiers de la sainte Hermandad viendroient cent fois dans cette forêt sans le découvrir. L'entrée n'en est connue que de moi seul & de mes camarades. Peut-être me demanderas-tu comment nous l'avons pu faire, sans que les habitans des environs s'en soient aperçus; mais apprends, mon ami, que ce n'est point notre ouvrage, & qu'il est fait depuis longtemps. Après que les Maures se furent rendus maîtres de Grenade, de l'Arragon & de presque toute l'Espagne, les chrétiens qui ne voulurent point subir le joug des infidèles, prirent la fuite, & vinrent se cacher dans ce pays-ci, dans la Biscaye, & dans les Asturies, où le vaillant Don Pélage s'étoit retiré. Fugitifs & dispersés par pelotons, ils vivoient dans les montagnes ou dans les bois. Les uns demeuroient dans des cavernes, & les autres firent plusieurs souterrains, du nombre desquels est celui-ci. Ayant ensuite eu le bonheur de chasser d'Espagne leurs ennemis, ils retournèrent dans les villes. Depuis ce tems-là leurs retraites ont servi d'asyle aux gens de notre profession. Il est vrai que la sainte Hermandad en a découvert & détruit quelques-unes; mais il en reste encore, & il y a près de quinze ans que j'habite

impunément celle-ci. Je m'appelle le capitaine Rolando, je suis chef de la compagnie, & l'homme que tu as vu avec moi est un de mes cavaliers.

Comme le seigneur Rolando achevoit de parler de cette sorte, il parut dans le salon six nouveaux visages. C'étoit le lieutenant avec cinq hommes de la troupe, qui revenoient chargés de butin. Ils apportoitent deux mannequins remplis de sucre, de canelle, de poivre, de figues, d'amandes & de raisins secs. Le lieutenant adressa la parole au capitaine, & lui dit qu'il venoit d'enlever ces mannequins à un épicier de Bénavente, dont il avoit aussi pris le mulet. Après qu'il eut rendu compte de son expédition au bureau, les dépouilles de l'épicier furent portées dans l'office. Alors il ne fut plus question que de se réjouir. On dressa dans le salon une grande table, & l'on me renvoya dans la cuisine, où la dame Léonarde m'instruisit de ce que j'avois à faire. Je cédai à la nécessité, puisque mon mauvais sort le vouloit ainsi; & dévorant ma douleur, je me préparai à servir ces honnêtes gens.

Je débutai par le buffet, que je parai de tasses d'argent, & de plusieurs bouteilles de terre pleines de ce bon vin que le seigneur Rolando m'avoit vanté. J'apportai ensuite

deux ragoûts, qui ne furent pas plutôt servis, que tous les cavaliers se mirent à table. Ils commencèrent à manger avec beaucoup d'appétit; & moi, debout derrière eux, je me tins prêt à leur verser du vin. Je m'en acquittai de si bonne grace, que j'eus le bonheur de m'attirer des complimens. Le capitaine leur conta en peu de mots mon histoire, qui les divertit fort. Ensuite il leur dit que j'avois du mérite; mais j'étois alors revenu des louanges, & j'en pouvois entendre sans péril. Là-dessus ils me louèrent tous. Ils dirent que je paroissais né pour être leur échanton, que je valois cent fois mieux que mon prédécesseur. Et comme depuis sa mort c'étoit la segnora Léonarda qui avoit l'honneur de présenter le nectar à ces dieux infernaux, ils la privèrent de ce glorieux emploi pour m'en revêtir. Ainsi, nouveau Ganymède, je succédai à cette vieille Hébé.

Un grand plat de rôti, servi peu de tems après les ragoûts, vint achever de rassasier les voleurs; qui buvant à proportion qu'ils mangeoient, furent bientôt de belle humeur, & firent un beau bruit. Les voilà qui parlent tous à la fois. L'un commence une histoire, l'autre rapporte un bon-mot, un autre crie, un autre chante, ils ne s'entendent point. Enfin Rolando, fatigué d'une scène, où il

mettoit inutilement beaucoup du sien, le prit sur un ton si haut, qu'il imposa silence à la compagnie. Messieurs, leur dit-il, d'un ton de maître, écoutez ce que j'ai à vous proposer. Au lieu de nous étourdir les uns les autres en parlant tous ensemble, ne ferions nous pas mieux de nous entretenir en personnes raisonnables? Il me vient une pensée. Depuis que nous sommes associés, nous n'avons pas eu la curiosité de nous demander quelles sont nos familles, & par quel enchaînement d'aventures nous avons embrassé notre profession. Cela me paroît toutefois digne d'être su. Faisons-nous cette confidence pour nous divertir. Le lieutenant & les autres, comme s'ils avoient eu quelque chose de beau à raconter, acceptèrent avec de grandes démonstrations de joie la proposition du capitaine, qui parla le premier dans ces termes.

Messieurs, vous saurez que je suis fils unique d'un riche bourgeois de Madrid. Le jour de ma naissance fut célébré dans la famille par des réjouissances infinies. Mon père, qui étoit déjà vieux, sentit une joie extrême de se voir un héritier, & ma mère entreprit de me nourrir elle-même. Mon aïeul maternel vivoit encore en ce tems-là. C'étoit un bon vieillard qui ne se mêloit plus de rien que de dire son rosaire, & de raconter ses exploits

deux ragoûts, qui ne furent pas plutôt servis, que tous les cavaliers se mirent à table. Ils commencèrent à manger avec beaucoup d'appétit; & moi, debout derrière eux, je me tins prêt à leur verser du vin. Je m'en acquittai de si bonne grace, que j'eus le bonheur de m'attirer des complimens. Le capitaine leur conta en peu de mots mon histoire, qui les divertit fort. Ensuite il leur dit que j'avois du mérite; mais j'étois alors revenu des louanges, & j'en pouvois entendre sans péril. Là-dessus ils me louèrent tous. Ils dirent que je paroissais né pour être leur échanton, que je valois cent fois mieux que mon prédécesseur. Et comme depuis sa mort c'étoit la signora Léonarda qui avoit l'honneur de présenter le nectar à ces dieux infernaux, ils la privèrent de ce glorieux emploi pour m'en revêtir. Ainsi, nouveau Ganymède, je succédai à cette vieille Hébé.

Un grand plat de rôti, servi peu de tems après les ragoûts, vint achever de rassasier les voleurs; qui buvant à proportion qu'ils mangeoient, furent bientôt de belle humeur, & firent un beau bruit. Les voilà qui parlent tous à la fois. L'un commence une histoire, l'autre rapporte un bon-mot, un autre crie, un autre chante, ils ne s'entendent point. Enfin Rolando, fatigué d'une scène, où il

mettoit inutilement beaucoup du sien, le prit sur un ton si haut, qu'il imposa silence à la compagnie. Messieurs, leur dit-il, d'un ton de maître, écoutez ce que j'ai à vous proposer. Au lieu de nous étourdir les uns les autres en parlant tous ensemble, ne ferions nous pas mieux de nous entretenir en personnes raisonnables? Il me vient une pensée. Depuis que nous sommes associés, nous n'avons pas eu la curiosité de nous demander quelles sont nos familles, & par quel enchaînement d'aventures nous avons embrassé notre profession. Cela me paroît toutefois digne d'être su. Faisons-nous cette confidence pour nous divertir. Le lieutenant & les autres, comme s'ils avoient eu quelque chose de beau à raconter, acceptèrent avec de grandes démonstrations de joie la proposition du capitaine, qui parla le premier dans ces termes.

Messieurs, vous saurez que je suis fils unique d'un riche bourgeois de Madrid. Le jour de ma naissance fut célébré dans la famille par des réjouissances infinies. Mon père, qui étoit déjà vieux, sentit une joie extrême de se voir un héritier, & ma mère entreprit de me nourrir elle-même. Mon aïeul maternel vivoit encore en ce tems-là. C'étoit un bon vieillard qui ne se mêloit plus de rien que de dire son rosaire, & de raconter ses exploits

guerriers, car il avoit long-tems porté les armes. Je devins insensiblement l'idole de ces trois personnes. J'étois sans cesse dans leurs bras. De peur que l'étude ne me fatiguât dans mes premières années, on me les laissa passer dans les amusemens les plus puériles. Il ne faut pas, disoit mon père, que les enfans s'appliquent sérieusement, que le tems n'ait un peu mûri leur esprit. En attendant cette maturité, je n'apprenois ni à lire ni à écrire ; mais je ne perdois pas pour cela mon tems. Mon père m'enseignoit mille sortes de jeux. Je connoissois parfaitement les cartes, je savois jouer aux dés, & mon grand père m'apprenoit des romances sur les expéditions militaires où il s'étoit trouvé. Il me chantoit tous les jours les mêmes couplets ; & lorsqu' après avoir répété pendant trois mois dix ou douze vers, je venois à les réciter sans faute, mes parens admiroient ma mémoire. Ils ne paroissent pas moins contens de mon esprit, quand profitant de la liberté que j'avois de tout dire, j'interrompois leur entretien pour parler à tort & à travers. Ah qu'il est joli ! s'écrioit mon père en me regardant avec des yeux charmés. Ma mère m'accabloit aussi-tôt de caresses, & mon grand-père en pleuroit de joie. Ils me pardonnoient tout, ils m'adornoient. Cependant j'entrois déjà dans ma douzième année, que je

n'avois point encore eu de maître. On m'en donna un; mais il reçut en même tems des ordres précis de m'enseigner, sans en venir aux voies de fait. On lui permit seulement de me menacer quelquefois, pour m'inspirer un peu de crainte. Cette permission ne fut pas fort salutaire; car, ou je me moquois des menaces de mon précepteur, ou bien, les larmes aux yeux, j'allois m'en plaindre à ma mère ou à mon aïeul, & je leur faisois accroire qu'il m'avoit fort maltraité. Il avoit beau venir me démentir, il n'en étoit pas pour cela plus avancé; il passoit pour un brutal, & l'on me croyoit toujours plutôt que lui. Il arriva même un jour que je m'égratignai moi-même, puis je me mis à crier comme si l'on m'eût écorché. Ma mère accourut, & chassa le maître sur le champ, quoiqu'il protestât qu'il ne m'avoit pas touché.

Je me défis ainsi de tous mes précepteurs, jusqu'à ce qu'il vint s'en présenter un tel qu'il me le falloit. C'étoit un bachelier d'Alcala. L'excellent maître pour un enfant de famille! Il aimoit les femmes, le jeu & le cabaret; je ne pouvois être en meilleures mains. Il s'attacha d'abord à gagner mon esprit par la douceur. Il y réussit, & par-là se fit aimer de mes parens, qui m'abandonnèrent à sa conduite. Ils n'eurent pas sujet de s'en repentir. Il me perfectionna

de bonne heure dans la science du monde. A force de me mener avec lui dans tous les lieux qu'il aimoit, il m'en inspira si bien le goût, qu'au Latin près, je devins un garçon universel. Dès-qu'il vit que je n'avois plus besoin de ses préceptes, il alla les offrir ailleurs

Si dans mon enfance j'avois vécu au logis fort librement, ce fut bien autre chose, quand je commençai à devenir maître de mes actions. Ce fut dans ma famille que je fis l'essai de mon impertinence. Je me moquois à tous momens de mon père & de ma mère. Ils ne faisoient que rire de mes saillies, & plus elles étoient vives, plus ils les trouvoient agréables. Cependant je dépensois beaucoup d'argent en parties de plaisir avec des jeunes gens de mon humeur; & comme nos parens ne nous en donnoient point assez pour continuer une vie si délicieuse, chacun déroboit chez lui ce qu'il pouvoit prendre, & cela ne suffisant point encore, nous commençâmes à voler la nuit, ce qui n'étoit pas un petit supplément. Malheureusement le corrégidor apprit de nos nouvelles. Il voulut nous faire arrêter; mais on nous avertit de son mauvais dessein. Nous eûmes recours à la fuite, & nous nous mîmes à exploiter sur les grands chemins. Depuis ce tems-là, messieurs, j'ai vieilli dans la profession, malgré les périls qui y sont attachés.

Le capitaine cessa de parler en cet endroit & le lieutenant prit ainsi la parole. Messieurs, une éducation toute opposée à celle du seigneur Rolando, a produit le même effet. Mon père étoit un boucher de Tolède. Il passoit avec justice pour le plus grand brutal de la ville, & ma mère n'avoit pas un naturel plus doux. Ils me fouettoient dans mon enfance, comme à l'envi l'un de l'autre. J'en recevois tous les jours mille coups. La moindre faute que je commettois, étoit suivie des plus rudes châtimens. J'avois beau demander grace les larmes aux yeux, & protester que je me repentois de ce que j'avois fait, on ne me pardonnoit rien, & le plus souvent on me frappoit sans raison. Quand mon père me battoit, ma mère, comme s'il ne s'en fut pas bien acquitté, se mettoit de la partie, au lieu d'intercéder pour moi. Ces traitemens m'inspirèrent tant d'aversion pour la maison paternelle, que je la quittai avant que j'eusse atteint ma quatorzième année. Je pris le chemin d'Arragon, & me rendis à Saragosse en demandant l'aumône. Là je me faufilai avec des gueux, qui menoient une vie assez heureuse. Ils m'apprirent à contrefaire l'aveugle, à paroître estropié, à mettre sur les jambes des ulcères postiches, & *cætera*. Le matin, comme des acteurs qui se préparent à jouer une comédie, nous nous disposions à faire nos personnages,

chacun couroit à son poste ; & le soir, nous réunissant tous, nous nous rejouissions pendant la nuit aux dépens de ceux qui avoient eu pitié de nous pendant le jour. Je m'ennuyai pourtant d'être avec ces misérables, & voulant vivre avec de plus honnêtes gens, je m'associai avec des chevaliers d'industrie. Ils m'apprirent à faire de bons tours ; mais il nous fallut bientôt sortir de Saragosse, parce que nous nous brouillâmes avec un homme de justice qui nous avoit toujours protégés. Chacun prit son parti. Pour moi, j'entrai dans une troupe d'hommes courageux qui faisoient contribuer les voyageurs ; & je me suis si bien trouvé de leur façon de vivre, que je n'en ai pas voulu chercher d'autre depuis ce tems-là. Je sais donc, messieurs, très bon gré à mes parens de m'avoir si maltraité ; car s'ils m'avoient élevé un peu plus doucement, je ne serois présentement sans doute qu'un malheureux boucher, au lieu que j'ai l'honneur d'être votre lieutenant.

Messieurs, dit alors un jeune voleur qui étoit assis entre le capitaine & le lieutenant, les histoires que nous venons d'entendre, ne sont pas si composées, ni si curieuses que la mienne. Je dois le jour à une paysanne des environs de Séville. Trois semaines après qu'elle m'eut mis au monde (elle étoit encore jeune, propre, & bonne nourrice) on lui proposa un nourrisson.

C'étoit un enfant de qualité, un fils unique qui venoit de naître dans Séville. Ma mère accepta volontiers la proposition, & alla chercher l'enfant. On le lui confia, & elle ne l'eut pas sitôt apporté dans son village, que trouvant quelque ressemblance entre nous, cela lui inspira le dessein de me faire passer pour l'enfant de qualité, dans l'espérance qu'un jour je reconnoîtrois bien ce bon office. Mon père, qui n'étoit pas fort scrupuleux, approuva la supercherie. De sorte qu'après nous avoir fait changer de langes, le fils de Don Rodrigue de Herrera fut envoyé sous mon nom à une autre nourrice, & ma mère me nourrit sous le sien.

Malgré tout ce qu'on peut dire de l'instinct & de la force du sang, les parens du petit gentilhomme prirent aisément le change. Ils n'eurent pas le moindre soupçon du tour qu'on leur avoit joué, & jusqu'à l'âge de sept ans je fus toujours dans leurs bras. Leur intention étant de me rendre un cavalier parfait; ils me donnèrent toutes sortes de maîtres; mais j'avois peu de disposition pour les exercices qu'on m'apprenoit, & encore moins de goût pour les sciences qu'on vouloit m'enseigner. J'aimois beaucoup mieux jouer avec les valets, que j'allois chercher à tous momens dans les cuisines ou dans les écuries. Le jeu ne fut pas toutefois long-tems ma passion dominante. Je n'avois pas dix-sept

ans que je m'enivrois tous les jours. J'agaçois aussi toutes les femmes du logis. Je m'attachai principalement à une servante de cuisine, qui me parut mériter mes premiers soins.— Mais Don Rodrigue s'en étant apperçu, m'en reprit aigrement, me reprocha la bassesse de de mes inclinations, & mit ma princesse à la porte.

Ce procédé me déplut. Je résolus de m'en venger. Je volai les pierreries de la femme de Don Rodrigue ; & courant chercher ma belle Hélène, qui s'étoit retirée chez une blanchisseuse de ses amies, je l'enlevai en plein midi, afin que personne n'en ignorât. Je passai plus avant. Je la menai dans son pays, où je l'épousai solennellement, tant pour faire plus de dépit aux Herréra, que pour laisser aux enfans de famille un si bel exemple à suivre. Trois mois après ce mariage, j'appris que Don Rodrigue étoit mort. Je ne fus pas insensible à cette nouvelle. Je me rendis promptement à Séville, pour demander son bien ; mais j'y trouvai du changement. Ma mère n'étoit plus, & en mourant elle avoit eu l'indiscrétion d'avouer tout en présence du curé de son village & d'autres bons témoins. Le fils de Don Rodrigue tenoit déjà ma place, ou plutôt la sienne, & il venoit d'être reconnu avec d'autant plus de joie, qu'on étoit moins satisfait de moi.

De manière que n'ayant rien à espérer de ce côté-là, je me joignis à des chevaliers de fortune, avec qui je commençai mes caravanes.

Le jeune voleur ayant achevé son histoire, un autre dit qu'il étoit fils d'un marchand de Burgos ; que dans sa jeunesse, poussé d'une dévotion indiscrete, il avoit pris l'habit & fait profession dans un ordre fort austère, & que quelques années après il avoit apostasié. Enfin les huit voleurs parlèrent tour à tour, & lorsque je les eus tous entendus, je ne fus pas surpris de les voir ensemble. Ils changèrent ensuite de discours. Il mirent sur le tapis divers projets pour la campagne prochaine ; & après avoir formé une résolution, ils se levèrent de table pour s'aller coucher. Ils allumèrent des bougies, & se retirèrent dans leurs chambres. Je suivis le capitaine Rolando dans la sienne, où pendant que je l'aiderois à se déshabiller : Hé bien, Gil Blas, me dit-il, tu vois de quelle manière nous vivons. Nous sommes toujours dans la joie. La haine ni l'envie ne se glissent point parmi nous. Nous n'avons jamais le moindre démêlé ensemble. Nous sommes plus unis que dès moines. Tu vas, mon enfant, poursuivit-il, mener ici une vie bien agréable ; car je ne te crois pas assez sot pour te faire une peine d'être avec des voleurs. Hé ! voit-on d'autres gens dans le monde ? Non, mon ami,

tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui. C'est un sentiment général. La manière seule en est différente. Les conquérans, par exemple, s'emparent des états de leurs voisins. Les personnes de qualité empruntent & ne rendent point. Les banquiers, trésoriers, agens de change, commis, & tous les marchands tant gros que petits, ne sont pas fort scrupuleux. Pour les gens de justice, je n'en parlerai point, on n'ignore pas ce qu'ils savent faire. Il faut pourtant avouer qu'ils sont plus humains que nous ; car souvent nous ôtons la vie aux innocens, & eux quelquefois la sauvent même aux coupables.

Après que le capitaine des voleurs eut fait ainsi l'apologie de sa profession, il se mit au lit ; & moi, je retournai dans le salon, où je desservis & remis tout en ordre. J'allai ensuite à la cuisine, où Domingo (c'étoit le nom du vieux nègre) & la dame Léonarde soupoient en m'attendant. Quoique je n'eusse point d'appétit, je ne laissai pas de m'asseoir auprès d'eux. Je ne pouvois manger ; et comme je paroissois aussi triste que j'avois sujet de l'être, ces deux figures équivalentes entreprirent de me consoler. Pourquoi vous affligez vous, mon fils, me dit la vieille ? vous devez plutôt vous réjouir de vous voir ici. Vous êtes jeune ; & vous paraissez facile. Vous vous seriez bientôt

perdu dans le monde ; au lieu que votre innocence se trouve ici dans un port assuré. La dame Léonarde a raison, dit gravement à son tour le vieux nègre, & l'on peut ajouter à cela qu'il n'y a que des peines dans le monde. Félicitez vous, mon ami, d'être tout d'un coup délivré des périls, des embarras & des afflictions de la vie.

J'essayai tranquillement ce discours, parcequ'il ne m'eût servi de rien de m'en fâcher. Enfin Domingo, après avoir bien bu & bien mangé, se retira dans son écurie. Léonarde prit aussi-tôt une lampe, & me conduisit dans un caveau qui servoit de cimetière aux voleurs qui mouroient de leur mort naturelle, & où je vis un grabat qui avoit plus l'air d'un tombeau que d'un lit. Voilà votre chambre, me dit-elle. Le garçon dont vous avez le bonheur d'occuper la place, y a couché tant qu'il a vécu parmi nous, & il y repose encore après sa mort. Il s'est laissé mourir à la fleur de son âge. Ne soyez pas assez simple pour suivre son exemple. En achevant ces paroles, elle me donna la lampe, & retourna dans sa cuisine. Je posai la lampe à terre & me jetai sur le grabat, moins pour prendre du repos, que pour me livrer tout entier à mes réflexions. Hélas ! dis-je, est-il une destinée aussi affreuse que la mienne ? On veut que je renonce à la vue du soleil ; & comme

si ce n'étoit pas assez d'être enterré tout vif à dix-huit ans, il faut encore que je sois réduit à servir des voleurs, à passer le jour avec des brigands & la nuit avec des morts ! Ces pensées, qui me sembloient très-mortifiantes, & qui l'étoient en effet, me faisoient pleurer amèrement. Je me repentis d'avoir craint la justice de Cacabélos. J'aurois voulu être à la question. Mais considérant que je me consumois en plaintes vaines, je me mis à rêver aux moyens de me sauver. Hé quoi, dis-je, est-il donc impossible de me tirer d'ici ? les voleurs dorment. La cuisinière & le nègre en feront bientôt autant. Pendant qu'ils seront tous endormis, ne puis-je avec cette lampe trouver l'allée par où je suis descendu dans cet enfer ? Il est vrai que je ne me crois point assez fort pour lever la trappe qui est à l'entrée. Cependant voyons : Je ne veux rien avoir à me reprocher. Mon désespoir me prêterait des forces, & j'en viendrai peut-être à bout.

Je formai donc ce grand dessein. Je me levai, quand je jugeai que Léonarde & Domingo reposoient. Je pris la lampe & sortis du caveau, en me recommandant à tous les saints du paradis. Ce ne fut pas sans peine que je démêlai les détours de ce nouveau labyrinthe. J'arrivai pourtant à la porte de l'écurie, & j'aperçus enfin l'allée que je cherchois. Je

marche, je m'avance vers la trappe avec autant de légèreté, que de joie ; mais hélas ! au milieu de l'allée, je rencontrai une grille de fer bien fermée, & dont les barreaux étoient si près l'un de l'autre, qu'on y pouvoit à peine passer la main. Je me trouvai bien sot à la vue de ce nouvel obstacle, dont je ne m'étois point aperçu en entrant, parce que la grille étoit alors ouverte. Je ne laissai pas pōurtant de tâter les barreaux. J'examinai la serrure. Je tâchois même de la forcer, lorsque tout-à-coup je me sentis appliquer entre les deux épaules cinq ou six bons coups de bâton. Je poussai un cri si perçant, que le souterrain en retentit ; & regardant aussi-tôt derrière moi, je vis le vieux nègre en chemise, qui d'une main tenoit une lanterne sourde, & de l'autre l'instrument de mon supplice. Ah, ah, dit-il, petit drôle, vous voulez vous sauver ! Oh ! ne pensez pas que vous puissiez me surprendre. Je vous ai bien entendu. Vous avez cru la grille ouverte, n'est-ce pas ? Apprenez, mon ami, que vous la trouverez désormais toujours fermée.— Quand nous retenons ici quelqu'un malgré lui, il faut qu'il soit plus fin que vous s'il nous échappe.

Cependant au cri que j'avois fait, deux ou trois voleurs se réveillèrent en sursaut ; & ne sachant si c'étoit la sainte Hermandad qui

venoit fondre sur eux, ils se levèrent & appelèrent leurs camarades. Dans un instant ils sont tous sur pied. Ils prennent leurs épées & leurs carabines & s'avancent presque nuds jusqu'à l'endroit où j'étois avec Domingo. Mais sitôt qu'ils surent la cause du bruit qu'ils avoient entendu, leur inquiétude se convertit en éclats de rire. Comment donc, Gil Blas, me dit le voleur apostat, il n'y a pas six heures que tu es avec nous, & tu veux déjà t'en aller ? Il faut que tu aies bien de l'aversion pour la retraite. Hé ! que ferois-tu donc si tu étois chartreux ? Va te coucher, tu en seras quitte cette fois-ci pour les coups que Domingo t'a donnés ; mais s'il t'arrive jamais de faire un nouvel effort pour te sauver, nous t'écorcherons tout vif. A ces mots, il se retira. Les autres voleurs s'en retournèrent aussi dans leurs chambres. Le vieux nègre, fort satisfait de son expédition, rentra dans son écurie ; & je regagnai mon cimetière, où je passai le reste de la nuit à soupirer & à pleurer.

Je pensai succomber les premiers jours au chagrin qui me dévorait. Je ne faisais que traîner une vie mourante ; mais enfin mon bon génie m'inspira la pensée de dissimuler. J'affectai de paroître moins triste. Je commençai à rire & à chanter, quoique je n'en eusse aucune envie. En un mot, je me con-

traignis si bien que Léonarde & Domingo y furent trompés. Ils crurent que l'oiseau s'accoutumoit à la cage. Les voleurs s'imaginèrent la même chose. Je prenois un air gai en leur versant à boire, & je me mêlois à leur entretien, quand je trouvois occasion d'y placer quelque plaisanterie. Ma liberté, loin de leur déplaire, les divertissoit. Gil Blas, me dit le capitaine, un soir que je faisais le plaisant, tu as bien fait, mon ami, de bannir la mélancolie. Je suis charmé de ton humeur & de ton esprit. On ne connoit pas d'abord les gens. Je ne te croyois pas si spirituel, ni si enjoué.

Les autres me donnèrent aussi mille louanges. Ils me parurent si contens de moi, que profitant d'une si bonne disposition : Messieurs, leur dis-je, permettez que je vous découvre mes sentimens. Depuis que je demeure ici, je me sens tout autre que je n'étois auparavant. Vous m'avez défait des préjugés de mon éducation. J'ai pris insensiblement votre esprit. J'ai du goût pour votre profession. Je meurs d'envie d'avoir l'honneur d'être un de vos confrères, & de partager avec vous les périls de vos expéditions. Toute la compagnie applaudit à ce discours. On loua ma bonne volonté. Puis il fut résolu tout d'une voix, qu'on me laisseroit servir encore quelque tems pour éprouver ma

vocation; qu'ensuite on me feroit faire mes caravanes; après quoi on m'accorderoit la place honorable que je demandois.

Il fallut donc continuer de me contraindre, & d'exercer mon emploi d'échanson. J'en fus très-mortifié; car je n'aspirois à devenir voleur, que pour avoir la liberté de sortir comme les autres; & j'espérois qu'en faisant des courses avec eux, je leur échapperois quelque jour. Cette seule espérance soutenoit ma vie. L'attente néanmoins me paroissoit longue, & je ne laissai pas d'essayer plus d'une fois de surprendre la vigilance de Domingo; mais il n'y eut pas moyen. Il étoit trop sur ses gardes. J'aurois défié cent Orphées de charmer ce Cerbère. Il est vrai aussi que, de peur de me rendre suspect, je ne faisois pas tout ce que j'aurois pu faire pour le tromper. Il m'observoit, & j'étois obligé d'agir avec beaucoup de circonspection, pour ne me pas trahir. Je m'en remettois donc au tems que les voleurs m'avoient prescrit, pour me recevoir dans leur troupe & je l'attendois avec autant d'impatience, que si j'eusse dû entrer dans une compagnie de traitans.

Enfin six mois après, ce tems arriva. Le seigneur Rolando dit à ses cavaliers: Messieurs, il faut tenir la parole que nous avons donnée à Gil Blas. Je n'ai pas mauvaise opinion de ce

garçon-là ; je crois que nous en ferons quelque chose. Je suis d'avis que nous le menions demain avec nous cueillir des lauriers sur les grands chemins. Prenons soin nous-mêmes de le dresser à la gloire. Les voleurs furent tous du sentiment de leur capitaine ; & pour me faire voir qu'ils me regardoient déjà comme un de leurs compagnons, dès ce moment ils me dispensèrent de les servir. Ils rétablirent la dame Léonarde dans l'emploi qu'on lui avoit ôté, pour m'en charger. Ils me firent quitter mon habillement, qui consistoit en une simple soutanelle fort usée, & ils me parèrent de toute la dépouille d'un gentilhomme nouvellement volé. Après cela, je me disposai à faire ma première campagne.

Ce fut sur la fin d'une nuit du mois de Septembre, que je sortis du souterrain avec les voleurs. J'étois armé comme eux d'une carabine, de deux pistolets, d'une épée & d'une baïonnette ; & je montois un assez bon cheval, qu'on avoit pris au même gentilhomme dont je portois les habits. Il y avoit si long-tems que je vivois dans les ténèbres, que le jour naissant ne manqua pas de m'éblouir ; mais peu à peu mes yeux s'accoutumèrent à le souffrir.

Nous passâmes auprès de Ponferrada, & nous allâmes nous mettre en embuscade dans

un petit bois, qui bordoit le grand chemin de Léon. Là, nous attendions que la fortune nous offrit quelque bon coup à faire, quand nous apperçûmes un religieux de l'ordre de saint Dominique, monté, contre l'ordinaire de ces bons pères, sur une mauvaise mule. Messieurs, s'écria le capitaine en riant, voici le chef-d'œuvre de Gil Blas. Il faut qu'il aille détrousser ce moine. Voyons comment il s'y prendra. Tous les voleurs jugèrent qu'effectivement cette commission me convenoit, & ils m'exhortèrent à m'en bien acquitter. Messieurs, leur dis-je, vous serez contens. Je vais mettre ce père nud comme la main, & vous amener ici sa mule. Non, non, dit Rolando, elle n'en vaut pas la peine. Apporte-nous seulement la bourse de sa révérence : c'est tout ce que nous exigeons de toi. Là-dessus je sortis du bois, & poussai vers le religieux, en priant le ciel de me pardonner l'action que j'allois faire. J'aurois bien voulu m'échapper dès ce moment-là ; mais la plupart des voleurs étoient encore mieux montés que moi. S'ils m'eussent vu fuir, ils se seroient mis à mes trousses, & m'auroient bientôt rattrapé ; ou peut-être auroient-ils fait sur moi une décharge de leurs carabines, dont je me serois fort mal trouvé. Je n'osai donc hazarder une démarche si délicate. Je joignis le

père, & lui demandai la bourse en lui présentant le bout d'un pistolet. Il s'arrêta tout court pour me considérer, & sans paroître fort effrayé: Mon enfant, me dit-il, vous-êtes bien jeune. Vous faites de bonne heure un vilain métier. Mon père, lui répondis-je, tout vilain qu'il est, je voudrois l'avoir commencé plutôt. Ah! mon fils, répliqua le bon religieux, qui n'avoit garde de comprendre le vrai sens de mes paroles, que dites vous? quel aveuglement! souffrez que je vous représente l'état malheureux. . . . Oh! mon père, interrompis-je, avec précipitation, trêve de morale, s'il vous plaît. Je ne viens pas sur les grands chemins pour entendre des sermons. Je veux de l'argent. De l'argent, me dit-il d'un air étonné? vous jugez bien mal de la charité des Espagnols, si vous croyez que les personnes de mon caractère ayent besoin d'argent pour voyager en Espagne. Détrompez vous. On nous reçoit agréablement par tout. On nous loge. On nous nourrit, & l'on ne nous demande que des prières. Enfin, nous ne portons point d'argent sur la route. Nous nous abandonnons à la Providence. Hé non, non, lui repartis-je, vous ne vous y abandonnez pas. Vous avez toujours de bonnes pistoles, pour être plus sûrs de la Providence. Mais mon père, ajoutai-je finissons. Mes

camarades qui sont dans ce bois s'impatientent. Jetez tout à l'heure votre bourse à terre, ou bien je vous tue.

A ces mots, que je prononçai d'un air menaçant, le religieux sembla craindre pour sa vie. Attendez, me dit-il, je vais donc vous satisfaire, puisqu'il le faut absolument. Je vois bien qu'avec vous autres les figures de rhétorique sont inutiles. En disant cela, il tira de dessous sa robe une grosse bourse de peau de chamois, qu'il laissa tomber à terre. Alors je lui dis qu'il pouvoit continuer son chemin, ce qu'il ne me donna pas la peine de répéter. Il pressa les flancs de sa mule, qui démentant l'opinion que j'avois d'elle, car je ne la croyois pas meilleure que celle de mon oncle, prit tout-à-coup un assez bon train. Tandis qu'il s'éloignoit, je mis pied à terre. Je ramassai la bourse qui me parut pesante. Je remontai sur ma bête, & regagnai promptement le bois, où les voleurs m'attendoient avec impatience, pour me féliciter de ma victoire. A peine me donnèrent-ils le tems de descendre de cheval, tant ils s'empressoient de m'embrasser. Courage, Gil Blas, me dit Rolando ; tu viens de faire des merveilles. J'ai eu les yeux sur toi pendant ton expédition, j'ai observé ta contenance. Je te prédis que tu deviendras un excellent voleur de grand

chemin. Le lieutenant & les autres applaudirent à la prédiction, & m'assurèrent que je ne pouvois manquer de l'accomplir quelque jour. Je les remerciai de la haute idée qu'ils avoient de moi, & leur promis de faire tous mes efforts pour la soutenir.

Après qu'ils m'eurent d'autant plus loué, que je meritois moins de l'être, il leur prit envie d'examiner le butin dont je revenois chargé. Voyons, dirent-ils, voyons ce qu'il y a dans la bourse du religieux. Elle doit être bien garnie continua l'un d'entr'eux, car ces bons pères ne voyagent pas en pèlerins. Le capitaine délia la bourse, l'ouvrit, & en tira deux ou trois poignées de petites médailles de cuivre, entrémêlées d'*Agnus Dei* avec quelques scapulaires. A la vue d'un larcin si nouveau, tous les voleurs éclatèrent en ris immodérés. Messieurs, s'écria le lieutenant, nous avons bien de l'obligation à Gil Blas. Il vient, pour son coup d'essai, de faire un vol fort salutaire à la compagnie. Cette plaisanterie en attira d'autres. Ces scélérats, & particulièrement celui qui avoit apostasié, commencèrent à s'égayer sur la matière. Il leur échappa mille traits, qui marquoient bien le dérèglement de leurs mœurs. Moi seul, je ne riois point. Il est vrai que les railleurs m'en ôtoient l'envie, en se jouissant ainsi à mes dépens. Chacun me lança son

trait, & le capitaine me dit : Gil Blas, je te conseille en ami de ne te plus jouer aux moines. Ce sont des gens trop fins & trop rusés pour toi.

Nous demeurâmes dans le bois la plus grande partie de la journée, sans appercevoir aucun voyageur qui pût payer pour le religieux. Enfin nous en sortîmes pour retourner au souterrain, bornant nos exploits à ce risible événement, qui faisoit encore le sujet de notre entretien, lorsque nous découvrîmes de loin un carrosse à quatre mules. Il venoit à nous au grand trot, & il étoit accompagné de trois hommes à cheval qui nous parurent bien armés. Rolando fit faire halte à la troupe pour tenir conseil là-dessus, & le résultat fut qu'on attaqueroit. Aussi-tôt il nous rangea de la manière qu'il voulut, & nous marchâmes en bataille au devant du carrosse. Malgré les applaudissemens que j'avois reçus dans le bois, je me sentis saisi d'un grand tremblement & bientôt il sortit de tout mon corps une sucur froide, qui ne me présageoit rien de bon. Pour surcroît de bonheur, j'étois au front de la bataille entre le capitaine & le lieutenant, qui m'avoient placé là pour m'accoutumer au feu tout d'un coup. Rolando remarquant jusqu'à quel point nature pâtissoit chez moi, me regarda de travers & me dit d'un air brusque : Ecoute, Gil Blas,

songe à faire ton devoir. Je t'avertis que si tu recules, je te casserai la tête d'un coup de pistolet. J'étois trop persuadé qu'il le feroit comme il le disoit, pour négliger l'avertissement. C'est pourquoi je ne pensai plus qu'à recommander mon âme à Dieu, puisque je n'avois pas moins à craindre d'un côté que de l'autre.

Pendant ce temps-là le carrosse & les cavaliers s'approchoient. Ils connurent quelle sorte de gens nous étions, & devinant notre dessein à notre contenance, ils s'arrêtèrent à la portée d'une escopette. Ils avoient, aussi-bien que nous des carabines & des pistolets. Tandis qu'ils se préparoient à nous faire face, il sortit du carrosse un homme bien fait & richement vêtu. Il monta sur un cheval de main, dont un des cavaliers tenoit la bride, & il se mit à la tête des autres. Il n'avoit pour armes que son épée & deux pistolets. Encore qu'ils ne fussent que quatre contre neuf, car le cocher demeura sur son siège, ils s'avancèrent vers nous avec une audace qui redoubla mon effroi. Je ne laissai pas pourtant, bien que tremblant de tous mes membres, de me tenir prêt à tirer mon coup ; mais pour dire les choses comme elles sont, je fermai les yeux & tournai la tête en déchargeant ma carabine, & de la

manière que je tirai, je ne dois point avoir ce coup-là sur la conscience.

Je ne ferai point un détail de l'action. Quoique présent, je ne voyois rien, & ma peur, en me troublant l'imagination, me cachoit l'horreur du spectacle même qui m'effrayoit. Tout ce que je sais, c'est qu'après un grand bruit de mousquetades, j'entendis mes compagnons crier à pleine tête : *Victoire, victoire*. A cette acclamation, la terreur qui s'étoit emparée de mes sens, se dissipa, & j'aperçus sur le champ de bataille les quatre cavaliers étendus sans vie. De notre côté, nous n'eûmes qu'un homme de tué. Ce fut l'apostat, qui n'eut en cette occasion que ce qu'il méritoit pour son apostasie, & pour ses mauvaises plaisanteries sur les scapulaires. Le lieutenant fut blessé, mais fort légèrement, le coup n'ayant fait qu'effleurer la peau.

Le seigneur Rolando courut d'abord à la portière du carrosse. Il y avoit dedans une dame de vingt-quatre à vingt-cinq ans, qui lui parut très-belle, malgré le triste état où il la voyoit. Elle s'étoit évanouie pendant le combat, & son évanouissement duroit encore. Tandis qu'il s'occupoit à la considérer, nous songeâmes nous autres au butin. Nous commençâmes par nous assurer des chevaux des

cavaliers tués ; car ces animaux épouvantés du bruit des coups s'étoient un peu écartés, après avoir perdu leurs guides. Pour les mules, elles n'avoient pas branlé, quoique durant l'action, le cocher eût quitté son siège pour se sauver. Nous mîmes pied à terre pour les dételer, & nous les chargeâmes de plusieurs malles que nous trouvâmes attachées devant & derrière le carrosse. Cela fait, on prit par ordre du capitaine la dame qui n'avoit point encore rappelé ses esprits, & on la mit à cheval entre les mains d'un voleur des plus robustes & des mieux montés. Puis laissant sur le grand chemin le carrosse & les morts, nous emmenâmes avec nous la dame, les mules & les chevaux.

Il y avoit déjà plus d'une heure qu'il étoit nuit, quand nous arrivâmes au souterrain. Nous menâmes d'abord les bêtes à l'écurie, où nous fumes obligés nous mêmes de les attacher au ratelier & d'en avoir soin, parce que le vieux nègre étoit au lit depuis trois jours. Outre que la goutte l'avoit pris violemment, un rhumatisme le tenoit entrepris de tous ses membres. Il ne lui restoit rien de libre que la langue, qu'il employoit à témoigner son impatience par d'horribles blasphêmes. Nous laissâmes ce misérable & nous allâmes à la cuisine, où nous donnâmes toute notre attention à la dame, qui paroissoit environnée des ombres de la mort.

Nous n'épargnâmes rien pour la tirer de son évanouissement & nous eûmes le bonheur d'en venir à bout. Mais quand elle eut repris l'usage de ses sens & qu'elle se vit entre les bras de plusieurs hommes qui lui étoient inconnus, elle sentit son malheur. Elle en frémit. Tout ce que la douleur & le désespoir ensemble peuvent avoir de plus affreux, parut peint dans ses yeux, & elle retomba en défaillance. Alors le capitaine jugeant plus à propos de l'abandonner à elle-même, que de la tourmenter par de nouveaux secours, la fit porter sur le lit de Léonarde, où on la laissa toute seule au hazard de ce qu'il en pouvoit arriver.

Nous passâmes dans le salon, où un des voleurs qui avoit été chirurgien, visita la blessure du lieutenant & la frotta de baume. L'opération faite, on voulut voir ce qu'il y avoit dans les malles. Les unes se trouvèrent remplies de dentelles & de linge, les autres d'habits; mais la dernière qu'on ouvrit, renfermoit quelques sacs pleins de pistoles; ce qui réjouit infiniment messieurs les intéressés. Après cet examen, la cuisinière dressa le buffet, mit le couvert & servit. Nous nous entretînmes d'abord de la grande victoire que nous avions remportée, sur quoi Rolando m'adressant la parole: Avoue, Gil Blas, me dit-il, avoue, mon enfant, que tu as eu grand peur. Je

répondis que j'en demeurois d'accord de bonne foi ; mais que je me battois comme un paladin, quand j'aurois fait seulement deux ou trois campagnes. Là-dessus toute la compagnie prit mon parti, en disant qu'on devoit me le pardonner ; que l'action avoit été vive & que pour un jeune homme qui n'avoit jamais vu le feu, je ne m'étois point mal tiré d'affaire.

La conversation tomba ensuite sur les mules & les chevaux que nous venions d'amener au souterrain. Il fut arrêté que le lendemain, avant le jour, nous partirions tous pour les aller vendre à Mansilla, où probablement on n'auroit point encore entendu parler de notre expédition. Ayant pris cette résolution, nous achevâmes de souper ; puis nous retournâmes à la cuisine pour voir la dame que nous trouvâmes dans la même situation. Nous crûmes qu'elle ne passeroit pas la nuit. Nous laissâmes encore cette malheureuse femme dans l'état où elle étoit. Rolando se contenta de charger Léonarde d'en avoir soin, & chacun se retira dans sa chambre. Pour moi, lorsque je fus couché, au lieu de me livrer au sommeil, je ne fis que m'occuper du malheur de la dame. Je ne doutois point que ce ne fût une personne de qualité ; & j'en trouvois son sort plus déplorable. Enfin, après avoir bien plaint sa destinée, je rêvai aux moyens de la délivrer & de me

tirer en même tems du souterrain. Je songeai que le vieux nègre ne pouvoit se remuer, & que depuis son indisposition la cuisinière avoit la clef de la grille. Cette pensée m'échauffa l'imagination & me fit concevoir un projet que je digèrai bien; puis j'en commençai sur le champ l'exécution de la manière suivante.

Je feignis d'avoir la colique. Je poussai d'abord des plaintes & des gémissemens. Ensuite élevant la voix, je jetai de grands cris. Les voleurs se réveillent & sont bientôt auprès de moi. Ils me demandent ce qui m'oblige à crier ainsi. Je répondis que j'avois une colique horrible & pour mieux le leur persuader, je me mis à grincer les dents, à faire des grimaces & des contorsions effroyables & à m'agiter d'une étrange façon. Après cela, je devins tout à coup tranquille, comme si mes douleurs m'eussent donné quelque relâche. Un instant après, je me remis à faire des bonds sur mon grabat & à me tordre les bras. En un mot, je jouai si bien mon rôle, que les voleurs, tout fins qu'ils étoient, s'y laissèrent tromper & crurent qu'en effet je sentoie des tranchées violentes. Mais en faisant si bien mon personnage je fus tourmenté d'une étrange façon car dès que mes charitables confrères s'imaginèrent que je souffrois, les voilà tous qui s'empressent à me sou-

lager. L'un m'apporte une bouteille d'eau-de-vie, & m'en fait avaler la moitié, un autre me frotte avec une serviette toute brûlante. J'avois beau crier miséricorde; ils imputoient mes cris à ma colique & continuoient à me faire souffrir des maux véritables en voulant m'en oter un que je n'avois point. Enfin ne pouvant plus y résister, je fus obligé de leur dire que je ne sentoís plus de tranchées, & que je les conjurois de me donner quartier. Ils cessèrent de me fatiguer de leurs remèdes & je me gardai bien de me plaindre d'avantage, de peur d'éprouver encore leurs secours.

Cette scène dura près de trois heures. Après quoi les voleurs jugeant que le jour ne devoit pas être fort éloigné se préparèrent à partir pour Mansilla. Je voulus me lever pour leur faire croire que j'avois grande envie de les accompagner. Mais ils m'en empêchèrent: Non non, Gil Blas, me dit le seigneur Rolando, demeure ici, mon fils. Ta colique pourroit te reprendre. Tu viendras une autre fois avec nous. Pour aujourd'hui, tu n'es pas en état de nous suivre. Je ne crus pas devoir insister fort sur cela, de crainte que l'on ne se rendit à mes instances. Je parus seulement très-mortifié de ne pouvoir être de la partie. Ce que je fis d'un air si naturel, qu'il sortirent tous du

souterrain, sans avoir le moindre soupçon de mon projet. Après leur départ que j'avois tâché de hâter par mes vœux, je m'adressai ce discours : Oh ça, Gil Blas, c'est à présent qu'il faut avoir de la résolution. Armes-toi de courage pour achever ce que tu as si heureusement commencé. Domingo n'est point en état de s'opposer à ton entreprise, & Léonarde ne peut t'empêcher de l'exécuter. Saisis cette occasion de t'échapper. Tu n'en trouveras jamais peut-être une plus favorable. Ces réflexions me remplirent de confiance. Je me levai. Je pris mon épée & mes pistolets & j'allai d'abord à la cuisine ; mais avant que d'y entrer, comme j'entendis parler Léonarde, je m'arrêtai pour l'écouter. Elle parloit à la dame inconnue, qui avoit repris ses esprits & qui considérant toute son infortune, pleuroit alors & se désespéroit : Pleurez, ma fille, lui disoit la vieille, fondez en larmes. N'épargnez point les soupirs cela vous soulagera. Votre saisissement étoit dangereux ; mais il n'y a plus rien à craindre, puisque vous versez des pleurs. Votre douleur s'apaisera peu à peu & vous vous accoutumerez à vivre ici avec nos messieurs qui sont d'honnêtes gens. Vous serez mieux traitée qu'une princesse.

Je ne donnai pas le tems à Léonarde d'en dire d'avantage. J'entrai & lui mettant un

pistolet sur la gorge, je la pressai d'un air menaçant de me remettre la clef de la grille. Elle fut troublée de mon action, & quoique très-avancée dans sa carrière, elle se sentit encore assez attachée à la vie pour n'oser me refuser ce que je lui demandois. Lorsque j'eus la clef entre les mains, j'adressai la parole à la dame affligée : Madame, lui dis-je, le ciel vous a envoyé un libérateur. Levez-vous pour me suivre. Je vais vous mener où il vous plaira que je vous conduise. La dame ne fut pas sourde à ma voix, & mes paroles firent tant d'impression sur son esprit, que rappelant tout ce qui lui restoit de force, elle se leva & vint se jeter à mes pieds en me conjurant de la sauver. Je la relevai & l'assurai qu'elle pouvoit compter sur moi. Ensuite je pris des cordes que j'apperçus dans la cuisine, & à l'aide de la dame, je liai Léonarde au pied d'une grosse table, en lui protestant que je la tuerois, si elle poussoit le moindre cri. La bonne Léonarde persuadée que je n'y manquerois pas, si elle osoit me contredire, prit le parti de me laisser faire tout ce que je voulus. J'allumai de la bougie & j'allai avec l'inconnue à la chambre où étoient les espèces d'or & d'argent. Je mis dans mes poches autant de pistoles & de doubles pistoles qu'il y en put tenir ; & pour obliger la dame à s'en charger aussi, je

lui représentai qu'elle ne faisoit que reprendre son bien, ce qu'elle fit sans scrupule. Quand nous en eûmes une bonne provision, nous marchâmes vers l'écurie, où j'entrai seul avec mes pistolets en état. Je comptois bien que le vieux nègre, malgré sa goutte & son rhumatisme, ne me laisseroit pas tranquillement seller & brider mon cheval, & j'étois dans la résolution de le guérir radicalement de tous ses maux, s'il s'avisait de vouloir faire le méchant; mais par bonheur, il étoit alors si accablé des douleurs qu'il avoit souffertes & de celles qu'il souffroit encore, que je tirai mon cheval de l'écurie, sans même qu'il parût s'en appercevoir. La dame m'attendoit à la porte. Nous enfilâmes promptement l'allée par où l'on sortoit du souterrain. Nous arrivons à la grille, nous l'ouvrons & nous parvenons enfin à la trappe. Nous eûmes beaucoup de peine à la lever, ou plutôt, pour en venir à bout, nous eûmes besoin de la force nouvelle que nous prêta l'envie de nous sauver.

Le jour commençoit à paroître, lorsque nous nous vîmes hors de cet abîme. Nous songeâmes aussi-tôt à nous en éloigner. Je me jettai en selle; la dame monta derrière moi, & suivant au galop le premier sentier qui se présenta, nous sortîmes bientôt de la forêt.

Nous entrâmes dans une plaine coupee de plusieurs routes. Nous en prîmes une au hazard. Je mourois de peur qu'elle ne nous conduisit à Mansilla & que nous ne rencontrassions Rolando & ses camarades. Ce qui pouvoit fort bien nous arriver. Heureusement ma crainte fut vaine. Nous arrivâmes à la ville d'Astorga sur les deux heures après midi. J'apperçus des gens qui nous regardoient avec une extrême attention, comme si c'eût été pour eux un spectacle nouveau de voir une femme à cheval derrière un homme. Nous descendîmes à la première hôtellerie, où j'ordonnai d'abord qu'on mît à la broche une perdrix & un lapreau. Pendant qu'on exécutoit mon ordre, & qu'on nous préparoit à diner, je conduisis la dame à une chambre, où nous commençâmes à nous entretenir ; ce que nous n'avions pu faire en chemin, parce que nous étions venus trop vite. Elle me témoigna combien elle étoit sensible au service que je venois de lui rendre, et me dit qu'après une action si généreuse, elle ne pouvoit se persuader que je fusse un compagnon des brigands à qui je l'avois arrachée. Je lui contai mon histoire, pour la confirmer dans la bonne opinion qu'elle avoit conçue de moi. Par-là je l'engageai à me donner sa confiance & à m'apprendre ses malheurs, qu'elle me raconta de la manière suivante.

Histoire de Dona Mencia de Mosquera.

Je suis née à Valladolid, & je m'appelle Dona Mencia de Mosquera. Don Martin mon père, après avoir consumé presque tout son patrimoine dans le service, fut tué en Portugal à la tête d'un régiment qu'il commandoit. Il me laissa si peu de bien, que j'étois un assez mauvais parti, quoique je fusse fille unique. Je ne manquai pas toutefois d'amans, malgré la médiocrité de ma fortune. Plusieurs cavaliers des plus considérables d'Espagne me recherchèrent en mariage. Celui qui s'attira mon attention, fut Don Alvar de Mello. Véritablement il étoit mieux fait que ses rivaux; mais des qualités plus solides me déterminèrent en sa faveur. Il avoit de l'esprit, de la discrétion, de la valeur & de la probité. D'ailleurs il pouvoit passer pour l'homme du monde le plus galant. Falloit-il donner une fête? rien n'étoit mieux entendu, & s'il paroissoit dans des joûtes, il y faisoit toujours admirer sa force & son adresse. Je le préfèrai donc à tous les autres & je l'épousai.

Peu de jours après notre mariage, il rencontra dans un endroit écarté Don André de Baësa, qui avoit été un de ses rivaux. Ils se piquèrent l'un l'autre, & mirent l'épée à la main. Il en coûta la vie à Don André. Comme il étoit

reveu du corrégidor de Valladolid, homme violent & mortel ennemi de la maison de Mello, Don Alvar crut ne pouvoir assez tôt sortir de la ville. Il revint promptement au logis, où pendant qu'on lui préparoit un cheval, il me conta ce qui venoit de lui arriver. Ma chère Mencia, me dit-il ensuite, il faut nous séparer, c'est une nécessité. Vous connoissez le corrégidor. Ne nous flattons point. Il va me poursuivre vivement. Vous n'ignorez pas quel est son crédit. Je ne serai pas en sûreté dans le royaume. Il étoit si pénétré de sa douleur & plus encore de celle dont il me voyoit saisie, qu'il n'en put dire d'avantage. Je lui fis prendre de l'or & quelques pierreries. Puis il me tendit les bras & nous ne fîmes, pendant un quart d'heure, que confondre nos soupirs & nos larmes. Enfin, on vint l'avertir que le cheval étoit prêt. Il s'arrache d'auprès de moi. Il part & me laisse dans un état qu'on ne sauroit exprimer. Heureuse si l'excès de mon affliction m'eût alors fait mourir ! que ma mort m'auroit épargné de peines & d'ennuis ! Quelques heures après que Don Alvar fut parti, le corrégidor apprit sa fuite. Il le fit poursuivre par tous les alguazils de Valladolid, & n'épargna rien pour l'avoir en sa puissance. Mon époux toutefois trompa son ressentiment & sut se mettre en sûreté. De manière que le juge se

vit réduit à borner sa vengeance à la seule satisfaction d'ôter les biens à un homme dont il auroit voulu verser le sang. Il n'y travailla pas en vain. Tout ce que Don Alvar pouvoit avoir de fortune fut confisqué.

Je demeurai dans une situation très-affligeante. J'avois à peine de quoi subsister. Je commençai à mener une vie retirée, n'ayant qu'une femme pour tout domestique. Je passois les jours à pleurer, non une indigence que je supportois patiemment, mais l'absence d'un époux chéri, dont je ne recevois aucune nouvelle. Il m'avoit pourtant promis dans nos tristes adieux qu'il auroit soin de m'informer de son sort, dans quelque endroit du monde où sa mauvaise étoile pût le conduire. Cependant sept années s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de lui. L'incertitude où j'étois de sa destinée me causoit une profonde tristesse. Enfin, j'appris qu'en combattant pour le roi de Portugal dans le royaume de Fez, il avoit perdu la vie dans une bataille. Un homme revenu depuis peu d'Afrique me fit ce rapport, en m'assurant qu'il avoit parfaitement connu Don Alvar de Mello, qu'il avoit servi dans l'armée Portugaise avec lui, & qu'il l'avoit vu périr dans l'action. Il ajoutoit à cela d'autres circonstances encore qui achevèrent de me persuader que mon époux n'étoit plus.

Dans ce tems-là Don Ambrosio Mesia Carrillo Marquis de la Guardia, vint à Valladolid. C'étoit un de ces vieux seigneurs qui par leurs manières galantes & polies font oublier leur âge, & savent encore plaire aux femmes. Un jour on lui conta par hasard l'histoire de Don Alvar, & sur le portrait qu'on lui fit de moi, il eut envie de me voir. Pour satisfaire sa curiosité, il gagna une de mes parentes qui d'accord avec lui m'attira chez elle. Il s'y trouva. Il me vit & je lui plus malgré l'impression de douleur qu'on remarquoit sur mon visage ; mais que dis-je malgré ? peut-être ne fut-il touché que de mon air triste & languissant qui le prévenoit en faveur de ma fidélité. Ma mélancolie peut-être fit naître son amour. Aussi bien, il me dit plus d'une fois qu'il me regardoit comme un prodige de constance & même qu'il envioit le sort de mon mari, quelque déplorable qu'il fût d'ailleurs. En un mot, il fut frappé de ma vue, & il n'eut pas besoin de me voir une seconde fois pour former la résolution de m'épouser.

Il choisit l'entremise de ma parente, pour me faire agréer son dessein. Elle me vint trouver & me représenta que j'avois assez pleuré un homme avec qui je n'avois été unie que quelques momens, & que je devois profiter de l'occasion qui se présentoit ; que je serois la

plus heureuse femme du monde. Là-dessus elle me vanta la noblesse du vieux marquis, ses grands biens & son bon caractère ; mais elle eut beau s'étendre avec éloquence sur tous les avantages qu'il possédoit, elle ne put me persuader. Ce n'est pas que je doutasse de la mort de Don Alvar, ni que la crainte de le revoir tout à coup, lorsque j'y penserois le moins, m'arrêtât ; le peu de penchant, ou plutôt la répugnance que je me sentoís pour un second mariage, après tous les malheurs du premier, faisoit le seul obstacle que ma parente eût à lever. Aussi ne se rebuta-t-elle point. Au contraire, son zèle pour Don Ambrosio en redoubla. Elle engagea toute ma famille dans les intérêts de ce vieux seigneur. Mes parens commencèrent à me presser d'accepter un parti si avantageux. J'en étois à tout moment obsédée, importunée, tourmentée ; il est vrai que ma misère, qui devenoit de jour en jour plus grande, ne contribua pas peu à laisser vaincre ma résistance.

Je ne pus donc m'en défendre ; je cédai à leurs pressantes instances & j'épousai le marquis de la Guardia, qui dès le lendemain de mes nocés, m'emmena dans un très-beau château qu'il a auprès de Burgos, entre Grajal & Rodillas. Il conçut pour moi un amour violent. Je remarquois dans toutes ses actions une

envie de me plaire. Il s'étudioit à prévenir mes moindres desirs. J'aurois passionnément aimé Don Ambrosio, malgré la disproportion de nos âges, si j'eusse été capable d'aimer quelqu'un après Don Alvar. Mais les cœurs constans ne sauroient avoir qu'une passion. Le souvenir de mon premier époux rendoit inutiles tous les soins que le second prenoit pour me plaire. Je ne pouvois donc payer sa tendresse que de purs sentimens de reconnoissance.

J'étois dans cette disposition, quand prenant l'air un jour à une fenêtre de mon appartement, j'apperçus dans le jardin une manière de paysan qui me regardoit avec attention. Je crus que c'étoit un garçon jardinier. Je pris peu garde à lui; mais le lendemain, m'étant remise à la fenêtre, je le vis au même endroit & il me parut encore fort attaché à me considérer. Cela me frappa. Je l'envisageai à mon tour & après l'avoir observé quelque tems, il me sembla reconnoître les traits du malheureux Don Alvar. Cette ressemblance excita dans tous mes sens un trouble inconcevable. Je poussai un grand cri. J'étois alors par bonheur seule avec Inès, celle de mes femmes qui avoit le plus de part à ma confiance. Je lui dis le soupçon qui agitoit mes esprits. Elle ne fit qu'en rire, & elle s'imagina qu'une légère ressemblance avoit

trompé mes yeux. Rassurez-vous, madame, me dit-elle, & ne pensez pas que vous ayez vu votre premier époux. Quelle apparence y a-t-il qu'il soit ici sous une forme de paysan? Est-il même croyable qu'il vive encore? Je vais, ajouta-t-elle, pour vous mettre l'esprit en repos, descendre au jardin & parler à ce villageois. Je saurai quel homme c'est, & je reviendrai dans un moment vous l'apprendre. Inès alla donc au jardin & peu de tems après, je la vis rentrer dans mon appartement fort émue: Madame, dit-elle, votre soupçon n'est que trop bien éclairci. C'est Don Alvar lui-même que vous venez de voir. Il s'est découvert d'abord & il vous demande un entretien secret.

Comme je pouvois à l'heure même recevoir Don Alvar, parce que le marquis étoit à Burgos, je chargeai ma suivante de l'amener dans mon cabinet par un escalier dérobé. Vous jugez bien que j'étois dans une terrible agitation. Je ne pus soutenir la vue d'un homme qui étoit en droit de m'accabler de reproches. Je m'évanouis dès qu'il se présenta devant moi, comme si c'eût été son ombre. Ils me secoururent promptement Inès & lui, & quand ils m'eurent fait revenir de mon évanouissement, Don Alvar me dit: Madame, remettez-vous de grace. Que ma présence ne soit

pas un supplice pour vous. Je n'ai pas dessein de vous faire la moindre peine. Je ne viens point en époux furieux vous demander compte de la foi jurée & vous faire un crime de second engagement que vous avez contracté. Je n'ignore pas que c'est l'ouvrage de votre famille. Je suis instruit de toutes les persécutions que vous avez souffertes à ce sujet. D'ailleurs on a répandu dans Valladolid le bruit de ma mort & vous l'avez cru avec d'autant plus de fondement, qu'aucune lettre de ma part ne vous assuroit du contraire. Enfin, je sais de quelle manière vous avez vécu depuis notre cruelle séparation & que la nécessité seule vous à fait épouser le Marquis. Ah ! seigneur, interrompis je en pleurant, pourquoi voulez-vous excuser votre épouse ? Elle est coupable puisque vous vivez. Que ne suis-je encore dans la misérable situation où j'étois avant que d'épouser Don Ambrosio ? Funeste hyménée ! hélas, j'aurois du moins dans ma misère la consolation de vous revoir sans rougir.

Ma chère Mencia, reprit Don Alvar d'un air qui marquoit jusqu'à quel point il étoit pénétré de mes larmes, je ne me plains pas de vous, & bien loin de vous reprocher l'état brillant où je vous retrouve, j'en rends grâce au ciel. Depuis le triste jour de mon départ de Valladolid, j'ai toujours eu la fortune contraire ;

ma vie n'a été qu'un enchaînement d'infortunes, & pour comble de malheurs, je n'ai pu vous donner de mes nouvelles. Trop sûr de votre amour, je me représentois sans cesse la situation où ma fatale tendresse vous avoit réduite. Je me peignois Dona Mencia dans les pleurs. Vous faisiez le plus grand de mes maux. Quelquefois, je l'avouerais, je me suis reproché comme un crime le bonheur de vous avoir plu. J'ai souhaité que vous eussiez eu du penchant pour quelqu'un de mes rivaux, puisque la préférence que vous m'aviez donnée sur eux vous coûtoit si cher. Cependant après sept années de souffrances, plus épris de vous que jamais, j'ai voulu vous revoir. Je n'ai pu résister à cette envie, & la fin d'un long esclavage m'ayant permis de la satisfaire, j'ai été sous ce déguisement à Valladolid, au hasard d'être découvert. Là j'ai tout appris. Je suis venu ensuite à ce château & j'ai trouvé moyen de m'introduire chez le jardinier, qui m'a retenu pour travailler dans les jardins. Voilà de quelle manière je me suis conduit pour parvenir à vous parler secrettement. Mais ne vous imaginez pas que j'aye dessein de troubler par mon séjour ici la félicité dont vous jouissez. Je vous aime plus que moi-même. Je respecte votre repos & je vais après cet entretien achever loin de vous de tristes jours que je vous sacrifie.

Non, Don Alvar, non, m'écriai-je a ces paroles ; je ne souffrirai pas que vous me quittiez une seconde fois. Je veux partir avec vous. Il n'y a que la mort qui puisse désormais nous séparer. Croyez-moi, reprit-il, vivez avec Don Ambrosio. Ne vous associez point à mes malheurs. Laissez-m'en soutenir tout le poids. Il me dit encore d'autres choses semblables ; mais plus il paroissoit vouloir s'immoler à mon bonheur, moins je me sentois disposée à y consentir. Lorsqu'il me vit ferme dans la résolution de le suivre, il changea tout à coup de ton, & prenant un air plus content : Madame, me dit il, est-il possible que vous soyez dans les sentimens où vous paraissez être ? Ah ! puisque vous m'aimez encore assez pour préférer ma misère à la prospérité où vous vous trouvez, allons donc demeurer à Betancos dans le fond du royaume de Galice. J'ai là une retraite assurée. Si mes disgraces m'ont ôté tous mes biens, elles ne m'ont point fait perdre tous mes amis. Il m'en reste encore de fidèles, & qui m'ont mis en état de vous enlever. J'ai fait faire un carrosse à Zamora par leur secours. J'ai acheté des mules & des chevaux, & je suis accompagné de trois Galiciens des plus résolus. Ils sont armés de carabines & de pistolets, & ils attendent mes ordres dans le village de Rodillas. Profitons, ajouta-t-il, de l'absence de Don

Ambrosio. Je vais faire venir le carrosse jusqu'à la porte de ce château, & nous partirons dans le moment. J'y consentis. Don Alvar vola vers Rodillas & revint en peu de tems avec ses trois cavaliers m'enlever au milieu de mes femmes, qui ne sachant que penser de cet enlèvement, se sauvèrent fort effrayées. Inès seule étoit au fait ; mais elle refusa de lier son sort au mien, parce qu'elle aimoit un valet de chambre de Don Ambrosio.

Je montai donc en carrosse avec Don Alvar, n'emportant que mes habits & quelques pierres que j'avois avant mon second mariage, car je ne voulus rien prendre de tout ce que le marquis m'avoit donné en m'épousant. Nous prîmes la route du royaume de Galice, sans savoir si nous serions assez heureux pour y arriver. Nous avions sujet de craindre que Don Ambrosio à son retour ne se mît sur nos traces avec un grand nombre de personnes & ne nous joignît. Cependant nous marchâmes pendant deux jours sans voir paroître à nos trousses aucun cavalier. Nous espérions que la troisième journée se passeroit de même, & déjà nous nous entretenions fort tranquillement. Don Alvar me contoit la triste aventure qui donna lieu au bruit de sa mort & comment, après cinq années d'esclavage, il avoit recouvré la liberté, quand nous rencontrâmes hier sur le

chemin de Léon les voleurs avec qui vous étiez. C'est lui qu'ils ont tué avec tous ses gens, & c'est lui qui fait couler les pleurs que vous me voyez répandre en ce moment.

Dona Mencia fondit en larmes après avoir achevé ce récit. Je la laissai donner un libre cours à ses soupirs. Je pleurai même aussi, tant il est naturel de s'intéresser pour les malheureux & particulièrement pour une belle personne affligée. J'allois lui demander quel parti elle vouloit prendre dans la conjoncture où elle se trouvoit, & peut-être alloit-elle me consulter là-dessus, si notre conversation n'eût pas été interrompue ; mais nous entendîmes dans l'hôtellerie un grand bruit qui malgré nous attira notre attention. Ce bruit étoit causé par l'arrivé du corrégidor suivi de deux alguazils* & de plusieurs archers. Ils vinrent dans la chambre où nous étions. Un jeune cavalier, qui les accompagnoit, s'approcha de moi le premier, & se mit à regarder de près mon habit. Il n'eut pas besoin de l'examiner longtemps. Voilà mon pourpoint, s'écria-t-il. C'est lui-même. Il n'est pas plus difficile à reconnaître que mon cheval. Vous pouvez arrêter ce galant sur ma parole. C'est un de ces voleurs qui ont une retraite inconnue en ce pays-ci.

* *Alguazil* : C'est un huissier exécuter des ordres du corrégidor, une manière d'exempt.

A ce discours qui m'apprenoit que ce cavalier étoit le gentilhomme volé dont j'avois par malheur toute la dépouille, je demeurai surpris, confus, déconcerté. Le corrégidor, que sa charge obligeoit plutôt à tirer une mauvaise conséquence de mon embarras, qu'à l'expliquer favorablement, jugea que l'accusation n'étoit pas mal-fondée ; & presumant que la dame pouvoit être complice, il nous fit emprisonner tous deux séparément. Ce juge n'étoit pas de ceux qui ont le regard terrible, il avoit l'air doux & riant. Dieu sait s'il en valoit mieux pour cela. Sitôt que je fus en prison, il y vint avec ses deux furets, c'est-à-dire ses deux alguazils. Ils entrèrent d'un air joyeux. Il sembloit qu'ils eussent un pressentiment qu'ils alloient faire une bonne affaire. Ils n'oublièrent pas leur bonne coutume, ils commencèrent par me fouiller. Quelle aubaine pour ces messieurs ! Ils n'avoient jamais peut-être fait un si bon coup. A chaque poignée de pistoles qu'ils tiroient, je voyois leurs yeux étinceller de joie. Le corrégidor sur tout paroissoit hors de lui-même. Mon enfant, me disoit-il d'un ton de voix plein de douceur, nous faisons notre charge ; mais ne crains rien. Si tu n'es pas coupable, on ne te fera point de mal. Cependant ils vuidèrent tout doucement mes poches, & me prirent ce

que les voleurs même avoient respecté, je veux dire les quarante ducats de mon oncle. Ils n'en demeurèrent pas là ; leurs mains avides & infatigables me parcoururent depuis la tête jusqu'aux pieds. Après qu'ils eurent si bien fait leur charge, le corrégidor m'interrogea. Je lui contai ingénument tout ce qui m'étoit arrivé. Il fit écrire ma déposition, puis il sortit avec ses gens & mes espèces.

O vie humaine ! m'écriai-je, quand je me vis seul & dans cet état, que tu es remplie d'aventures bizarres & de contretems ! Depuis que je suis sorti d'Oviédo, je n'éprouve que des disgraces. A peine suis-je hors d'un péril, que je retombe dans un autre. En arrivant dans cette ville, j'étois bien éloigné de penser que j'y ferois sitôt connoissance avec le corrégidor.

Au lieu de la perdrix & du lapreau que j'avois fait mettre à la broche, on m'apporta un petit pain bis avec une cruche d'eau, & on me laissa ronger mon frein dans mon cachot. J'y demeurai quinze jours entiers sans voir personne que le concierge, qui avoit soin de venir tous les matins renouveler ma provision. Dès que je le voyois, j'affectois de lui parler, je tâchois de lier conversation avec lui pour me désennuyer un peu ; mais ce personnage ne répondoit rien à tout ce que je lui disois. Il ne

me fut pas possible d'en tirer une parole. Il entroit même & sortoit le plus souvent sans me regarder. Le seizième jour, le corrègidor parut & me dit: Enfin, mon ami, tes peines sont finies. Tu peux t'abandonner à la joie. Je viens t'annoncer une agréable nouvelle. J'ai fait conduire à Burgos la dame qui étoit avec toi. Je l'ai interrogée avant son départ, & ses réponses vont à ta décharge. Tu seras élargi dès aujourd'hui, pourvu que le muletier avec qui tu es venu de Pennaflor à Cacabélos, comme tu me l'as dit, confirme ta déposition. Il est dans Astorga. Je l'ai envoyé chercher. Je l'attens. S'il convient de l'aventure de la question, je te mettrai sur le champ en liberté.

Ces paroles me réjouirent. Dès ce moment je me crus hors d'affaire. Je remerciai le juge de la bonne & briève justice qu'il vouloit me rendre, & je n'avois pas encore achevé mon compliment que le muletier conduit par deux achers arriva. Je le reconnus aussi-tôt; mais le bourreau de muletier qui sans doute avoit vendu ma valise avec tout ce qui étoit dedans, craignant d'être obligé de restituer l'argent qu'il avoit touché, s'il avouoit qu'il me reconnoissoit, dit effrontément qu'il ne savoit qui j'étois & qu'il ne m'avoit jamais vu. Ah traître! m'écriai-je, confesse plutôt que tu as vendu mes har-

des & rends témoignage à la vérité. Regarde-moi bien. Je suis un de ces jeunes gens que tu menaças de la question dans le bourg de Caca-bélos, & à qui tu fis si grand peur. Le muletier répondit d'un air froid que je lui parlois d'une chose dont il n'avoit aucune connoissance, & comme il soutint jusqu'au bout que je lui étois inconnu, mon élargissement fut remis à une autre fois. Mon enfant, me dit le corrégidor, tu vois bien que le muletier ne convient pas de ce que tu as déposé ainsi je ne puis te rendre la liberté, quelque envie que j'en aye. Il fallut m'armer d'une nouvelle patience, me résoudre à jeûner encore au pain & à l'eau, & à voir le silencieux concierge. Quand je songeois que je ne pouvois me tirer des griffes de la justice, bien que je n'eusse pas commis le moindre crime, cette pensée me mettoit au désespoir. Je regrettois le souterrain. Dans le fond, disois-je, j'y avois moins de désagrément que dans ce cachot. Je faisois bonne chère avec les voleurs. Je m'entretenois avec eux agréablement, & je vivois dans la douce espérance de m'échapper; au lieu que malgré mon innocence, je serai peut-être trop heureux de sortir d'ici pour aller aux galères.

Tandis que je passois les jours à m'égayer dans mes réflexions, mes aventures, telles que

je les avois dictées dans ma déposition, se répandirent dans la ville. Plusieurs personnes me voulurent voir par curiosité. Ils venoient l'un après l'autre se présenter à une petite fenêtre par où le jour entroit dans ma prison, & lorsqu'ils m'avoient considéré quelque tems, il s'en alloient. Je fus surpris de cette nouveauté. Depuis que j'étois prisonnier, je n'avois pas vu un seul homme se montrer à cette fenêtre, qui donnoit sur une cour où regnoient le silence & l'horreur. Je compris par là que je faisois du bruit dans la ville ; mais je ne savois si j'en devois concevoir un bon ou mauvais présage.

Un de ceux qui s'offrirent des premiers à ma vue, fut le petit chantre de Mondonnédo, qui avoit aussi bien que moi craint la question & pris la fuite. Je le reconnus, & il ne feignit point de me méconnoître. Nous nous saluâmes de part & d'autre ; puis nous nous engageâmes dans un long entretien. Je fus obligé de faire un nouveau détail de mes aventures. De son côté, le chantre me conta ce qui s'étoit passé dans l'hôtellerie de Cacabélos, après qu'une terreur panique nous en eut écartés. En un mot, il m'apprit ce que j'en ai dit ci-devant. Ensuite prenant congé de moi, il me promit que, sans perdre de tems, il alloit travailler à ma délivrance. Alors, toutes les personnes qui

étoient venues là comme lui par curiosité, me témoignèrent que mon malheur excitoit leur compassion. Ils m'assurèrent même qu'ils se joindroient au petit chantre, & feroient tout leur possible pour me procurer la liberté.

Ils tinrent effectivement leur promesse. Ils parlèrent en ma faveur au corrégidor, qui, ne doutant plus de mon innocence, surtout lorsque le chantre lui eut conté ce qu'il savoit, vint trois semaines après dans ma prison : Gil Blas, me dit-il, je pourrois encore te retenir ici si j'étois un juge plus sévère ; mais je ne veux pas traîner les choses en longueur. Va, tu es libre. Tu peux sortir quand il te plaira. Mais dis-moi, poursuivit-il, si l'on te menoit dans la forêt où est le souterrain, ne pourrois-tu pas le découvrir ? Non, seigneur, lui répondis-je ; comme je n'y suis entré que la nuit & que j'en suis sorti avant le jour, il me seroit impossible de reconnoître l'endroit où il est. Là dessus le juge se retira en disant qu'il alloit ordonner au concierge de m'ouvrir les portes. En effet, un moment après, le geolier vint dans mon cachot avec un de ses guichetiers qui portoit un paquet de toile. Ils m'ôtèrent tous deux d'un air grave & sans me dire un seul mot mon pourpoint, qui étoit d'un drap fin & presque neuf, puis m'ayant revêtu d'une vieille souquenille, ils me mirent dehors par les épaules.

La confusion que j'avois de me voir si mal équipé, modéroit la joie qu'ont ordinairement les prisonniers de recouvrer leur liberté. J'étois tenté de sortir de la ville à l'heure même pour me soustraire aux yeux du peuple, dont je ne soutenois les regards qu'avec peine. Ma reconnaissance pourtant l'emporta sur ma honte. J'allai remercier le petit chantre à qui j'avois tant d'obligation. Il ne put s'empêcher de rire, lorsqu'il m'aperçut. Comme vous voilà, me dit-il, je ne vous ai pas reconnu d'abord sous cet habillement. La justice, à ce que je vois, vous en a donné de toutes les façons. Je ne me plains pas de la justice, lui répondis-je. Elle est très-équitable. Je voudrois seulement que tous ses officiers fussent d'honnêtes gens. Ils devoient du moins me laisser mon habit. Il me semble que je ne l'avois pas mal payé. J'en conviens, reprit-il ; mais on vous dira que ce sont des formalités qui s'observent. Hè vous imaginez-vous, par exemple, que votre cheval ait été rendu à son premier maître ? non pas s'il vous plaît. Il est actuellement dans les écuries du greffier où il a été déposé comme une preuve du vol. Mais changeons de discours, continua-t-il, quel est votre dessein ? que prétendez-vous faire présentement. J'ai envie, lui dis-je, de prendre le chemin de Burgos. J'irai trouver la dame dont je suis le libérateur.

Elle me donnera quelques pistoles. J'achèterai une soutanelle neuve & me rendrai à Salamanque, où je tâcherai de mettre mon Latin à profit. Tout ce qui m'embarrasse, c'est que je ne suis pas encore à Burgos. Il faut vivre sur la route. Vous n'ignorez pas qu'on fait fort mauvaise chère quand on voyage sans argent. Je vous entends, repliqua-t-il, & je vous offre ma bourse. Elle est un peu platte à la vérité ; mais vous savez qu'un chantre n'est pas un évêque. En même tems, il la tira & me la mit entre les mains de si bonne grâce, que je ne pus me défendre de la retenir telle qu'elle étoit. Je le remerciai comme s'il m'eût donné tout l'or du monde, & je lui fis mille protestations de service qui n'ont jamais eu d'effet. Après cela, je le quittai & sortis de la ville, sans aller voir les autres personnes qui avoient contribué à mon élargissement. Je me contentai de leur donner en moi-même mille bénédictions.

Le petit chantre avoit eu raison de ne me pas vanter sa bourse ; j'y trouvai très-peu d'espèces ; & quelles espèces encore ? de la menue monnoye. Par bonheur j'étois accoutumé depuis deux mois à une vie très-frugale, & il me restoit encore quelques réaux lorsque j'arrivai au bourg de Ponte de Mula qui n'est pas éloigné de Burgos. Je m'y arrêtai pour demander des nouvelles de Dona Mencia.

J'entrai dans une hôtellerie dont l'hôtesse étoit une petite femme fort sèche, vive & hagarde. Je m'apperçus d'abord, à la mauvaise mine qu'elle me fit, que ma souquenille n'étoit guère de son goût. Ce que je lui pardonnai volontiers. Je m'assis à une table, je mangeai du pain & du frommage, & bus quelque coups d'un vin détestable qu'on m'apporta. Pendant ce repas, qui s'accordoit assez avec mon habillement, je voulus entrer en conversation avec l'hôtesse, qui me fit assez connoître par une grimace dédaigneuse qu'elle méprisoit mon entretien. Je la priai de me dire si elle connoissoit le marquis de la Guardia, si son château étoit éloigné du bourg, & sur tout si elle savoit ce que la marquise sa femme pouvoit être devenue. Vous demandez bien des choses, me répondit-elle d'un air plein de fierté. Elle m'apprit pourtant, quoique de fort mauvaise grace, que le château de Don Ambrosio n'étoit qu'à une petite lieue de Ponte de Mula.

Après que j'eus achevé de boire & de manger, comme il étoit nuit, je témoignai que je souhaitois de me reposer, & je demandai une chambre. A vous une chambre ? me dit l'hôtesse en me lançant un regard où le mépris étoit peint. Je n'ai point de chambres pour les gens qui font leur souper d'un morceau de fromage. Tous mes lits sont retenus. J'attends des

cavaliers d'importance qui doivent venir loger ici ce soir. Tout ce que je puis faire pour votre service, c'est de vous mettre dans ma grange. Ce ne sera pas, je pense, la première fois que vous aurez couché sur la paille. Elle ne croyoit pas si bien dire qu'elle disoit. Je ne repliquai point à son discours, & je me déterminai sagement à gagner le paillier, sur lequel je m'endormis bientôt, comme un homme qui depuis long-tems étoit fait à la fatigue.

Je ne fus pas paresseux à me lever le lendemain matin. J'allai compter avec l'hôtesse, qui étoit déjà sur pied, & qui me parut un peu moins fière & de meilleure humeur que le soir précédent. Ce que j'attribuai à la présence de trois honnêtes archers de la sainte Hermandad qui s'entretenoient avec elle. Ils avoient couché dans l'hôtellerie, & c'étoit sans doute pour ces cavaliers d'importance que tous les lits avoient été retenus.

Je demandai dans le bourg le chemin du château où je voulois me rendre. Je m'adressai par hasard à un homme du caractère de mon hôte de Pennafior. Il ne se contenta pas de répondre à la question que je lui faisois ; il m'apprit que Don Ambrosio étoit mort depuis trois semaines, & que la marquise sa femme s'étoit retirée dans un couvent de Burgos qu'il

me nomma. Je marchai aussi-tôt vers cette ville, au lieu de suivre la route du château, comme j'en avois eu dessein auparavant, & je volai d'abord au monastère où demeuroit Dona Mencia. Je priai la tourière de dire à cette dame qu'un jeune homme nouvellement sorti des prisons d'Astorga souhaitoit de lui parler. La tourière alla sur le champ faire ce que je désirois. Elle revint un moment après & me fit entrer dans un parloir, où je ne fus pas longtemps sans voir paroître en grand deuil, à la grille, la veuve de Don Ambrosio.

Soyez le bien-venu, me dit cette dame d'un air gracieux : Il y a quatre jours que j'ai écrit à une personne d'Astorga. Je lui mandois de vous aller trouver de ma part, & de vous dire que je vous priois instamment de me venir chercher au sortir de votre prison. Je ne doutois pas qu'on ne vous élargit bientôt. Les choses que j'avois dites au corrégidor à votre décharge, suffisant pour cela. Aussi m'a-t-on fait réponse que vous aviez recouvré la liberté ; mais qu'on ne savoit ce que vous étiez devenu. Je craignois de ne vous plus revoir, & d'être privée du plaisir de vous témoigner ma reconnoissance, ce qui m'auroit bien mortifiée. Consolez-vous, ajouta-t-elle, en remarquant la honte que j'avois de me présenter à ses yeux sous un si misérable habillement.

ment. Que l'état ou je vous vois ne vous fasse pas de peine. Après le service important que vous m'avez rendu, je serois la plus ingrate de toutes les femmes, si je ne faisois rien pour vous. Je prétends vous tirer de la mauvaise situation où vous êtes. Je le dois & je le puis. J'ai des biens assez considérables pour pouvoir m'acquitter envers vous sans m'incommoder.

Vous savez, continua-t-elle, mes aventures jusqu'au jour où nous fûmes emprisonnés tous deux. Je vais vous conter ce qui m'est arrivé depuis ce tems-là. Lorsque le corrégidor d'Astorga m'eut fait conduire à Burgos, après avoir entendu de ma bouche un fidèle récit de mon histoire, je me rendis au château d'Ambrosio. Mon retour y causa une extrême surprise; mais on me dit que je revenois trop tard, que le marquis, frappé de ma fuite comme d'un coup de foudre, étoit tombé malade, & que les médecins désespéroient de sa vie. Ce fut pour moi un nouveau sujet de me plaindre de la rigueur de ma destinée. Cependant je le fis avertir que je venois d'arriver. Puis j'entrai dans sa chambre & courus me jeter à genoux au chevet de son lit, le visage couvert de larmes, & le cœur pressé de la plus vive douleur. Qui vous ramène ici? me dit-il, dès qu'il m'aperçut;

venez-vous contempler votre ouvrage? ne vous suffit-il pas de m'ôter la vie? faut-il pour vous contenter que vos yeux soient témoins de ma mort? Seigneur, lui répondis-je, Inès a dû vous dire que je fuyois avec mon premier époux; & sans le triste accident qui me l'a fait perdre, vous ne m'auriez jamais revue. En même tems, je lui appris que Don Alvar avoit été tué par des voleurs, qu'ensuite on m'avoit menée dans un souterrain. Je racontai tout le reste; & lorsque j'eus achevé de parler, Don Ambrosio me tendit la main. C'est assez, me dit-il tendrement; je cesse de me plaindre de vous. Hé! dois-je en effet vous faire des reproches? vous retrouvez un époux chéri, vous m'abandonnez pour le suivre; puis-je blâmer cette conduite? Non, madame, j'aurois tort d'en murmurer. Aussi je n'ai je point voulu qu'on vous poursuivît, quoique ma mort fût attachée au malheur vous perdre. Je respectois dans votre époux ses droits sacrés & le penchant même que vous aviez pour lui. Enfin je vous fais justice, & par votre retour ici vous regagnez toute ma tendresse. Oui, ma chère Mencia, votre présence me comble de joie; mais hélas! je n'en jouirai pas long-tems. Je sens approcher ma dernière heure. A peine m'êtes-vous rendue, qu'il faut vous dire un éternel adieu. A ces paroles

touchantes, mes pleurs redoublèrent. Je ressentis & fis éclater une affliction immodérée. Don Alvar m'a fait verser moins de larmes. Don Ambrosio n'avoit pas un faux pressentiment de sa mort, il mourut dès le lendemain, & je demeurai maîtresse du bien considérable dont il m'avoit avantagée en m'épousant. Je n'en prétends pas faire un mauvais usage. Quoique je sois jeune encore, je n'ai plus de goût pour le monde. Je veux finir mes jours dans ce couvent & en devenir une bienfaitrice.

Tel fut le discours que me tint Dona Mencia. Puis elle tira de dessous sa robe une bourse qu'elle me mit entre les mains en me disant : Voilà cent ducats, que je vous donne seulement pour vous faire habiller. Revenez me voir après cela. Je n'ai pas dessein de borner ma reconnoissance à si peu de chose. Je rendis mille grâces à la dame, & l'assurai que je ne sortirois point de Burgos, sans prendre congé d'elle. Ensuite j'allai chercher une hôtellerie. J'entraï dans la première que je rencontrai. Je demandai une chambre, & pour prévenir la mauvaise opinion que ma souquenille pouvoit encore donner de moi, je dis à l'hôte que tel qu'il me voyoit, j'étois en état de bien payer mon gîte. A ces mots, l'hôte, appelé Majuélo, grand railleur de son naturel, me parcourant des yeux depuis le haut jusqu'en

bas, me répondit d'un air froid & malin, qu'il n'avoit pas besoin de cette assurance pour être persuadé que je ferois beaucoup de dépense chez lui ; qu'au travers de mon habillement il démêloit en moi quelque chose de noble, & qu'enfin il ne doutoit pas que je ne fusse un gentilhomme fort aisé. Je vis bien que le traître me railloit, & pour mettre fin, tout à coup, à ses plaisanteries, je lui montrai ma bourse, je comptai même devant lui mes ducats sur une table, & je m'aperçus que mes espèces le dispoient à juger de moi plus favorablement. Je le priai de me faire venir un tailleur. Il vaut mieux, me dit-il, envoyer chercher un frippier. Il vous apportera toutes sortes d'habits, & vous serez habillé sur le champ. J'approuvai ce conseil, & résolus de le suivre ; mais comme le jour étoit prêt à se fermer, je remis l'emplette au lendemain, & je ne songeai qu'à bien souper, pour me dédommager des mauvais repas que j'avois faits depuis ma sortie du souterrain.

On me servit une copieuse fricassée de pieds de mouton que je mangeai presque toute entière. Je bus à proportion. Puis je me couchai. J'avois un assez bon lit, & j'espérois qu'un profond sommeil ne tarderoit guère à s'emparer de mes sens. Je ne pus toutefois fermer l'œil. Je ne fis que rêver à l'habit que je devois

prendre. Que faut-il que je fasse ? disois-je ; suivrai-je mon premier dessein ? achèterai-je une soutanelle pour aller à Salamanque chercher une place de précepteur ? pourquoi m'habiller en licencié ? ai-je envie de me consacrer à l'état ecclésiastique ? y suis-je entraîné par mon penchant ? Non. Je me sens même des inclinations très-opposées à ce parti-là. Je veux porter l'épée & tâcher de faire fortune dans le monde. Ce fut à quoi je m'arrêtai.

Je me résolus à prendre un habit de cavalier, persuadé que sous cette forme je ne pouvois manquer de parvenir à quelque poste honnête & lucratif. Dans cette flatteuse opinion, j'attendis le jour avec la dernière impatience, & ses premiers rayons ne frappèrent pas plutôt mes yeux, que je me levai. Je fis tant de bruit dans l'hôtellerie, que je réveillai tous ceux qui dormoient. J'appellai les valets, qui étoient encore au lit, & je ne leur donnai point de repos, qu'ils ne m'eussent fait venir un frippier. J'en vis bientôt paroître un qu'on m'amena. Il étoit suivi de deux garçons, qui portoient chacun un gros paquet de toile verte. Il me salua fort civilement, & me dit : Seigneur cavalier, vous êtes bien heureux qu'on se soit adressé à moi plutôt qu'à un autre. Je ne veux point ici décrier mes confrères, à Dieu ne plaise que je fasse le moindre tort à leur réputation ;

mais, entre nous, il n'y en a pas un qui ait de la conscience, ils sont tous plus durs que des Juifs. Je suis le seul frippier qui ait de la morale, je me borne à un prix raisonnable, je me contente de la livre pour sol ; je veux dire du sol pour livre. Grâce au Ciel, j'exerce rondement ma profession.

Le frippier après ce préambule, que je pris sottement au pied de la lettre, dit à ses garçons de défaire leurs paquets. On me montra des habits de toutes sortes de couleurs. On m'en fit voir plusieurs de drap tout uni. Je les rejettai avec mépris, parce que je les trouvai trop modestes ; mais ils m'en firent essayer un qui sembloit avoir été fait exprès pour ma taille, & qui m'éblouit, quoiqu'il fût un peu passé. C'étoit un pourpoint à manches tailladées avec un manteau, le tout de velours bleu brodé d'or. Je m'attachai à celui-là & je le marchandai. Le frippier, qui s'aperçut qu'il me plaisoit, me dit que j'avois le goût délicat. On voit bien s'écria-t-il, que vous vous y connoissez. Apprenez que cet habit à été fait pour un des plus grands seigneurs du royaume, & qu'il n'a pas été porté trois fois. Examinez-en le velours. Il n'y en a point de plus beau, & pour la broderie, avouez que rien n'est mieux travaillé. Combien, lui dis-je, voulez-vous le vendre ? Soixante ducats, répondit-il. Je les ai refusés,

ou je ne suis pas honnête homme. L'alternative étoit convaincante. J'en offris quarante-cinq. Il en valoit peut-être la moitié. Seigneur gentilhomme, reprit froidement le frippier, je ne sur fais point, je n'ai qu'un mot. Tenez, continua-t-il en me présentant les habits que j'avois rebutés, prenez ceux-ci, je vous en ferai meilleur marché. Il ne faisoit qu'irriter par-là l'envie que j'avois d'acheter celui que je marchandais ; & comme je m'imaginai qu'il ne vouloit rien rabattre, je lui comptai soixante ducats. Quand il vit que je les donnois si facilement, je crois que malgré sa morale, il fut bien fâché de n'en avoir pas demandé davantage. Assez satisfait pourtant d'avoir gagné la livre pour sol, il sortit avec ses garçons que je n'avois pas oubliés.

J'avois donc un manteau & un habit fort propre. Il fallut songer au reste de l'habillement. Ce qui m'occupa toute la matinée. J'achetai du linge, un chapeau, des bas de soye, des souliers & une épée. Après quoi je m'habillai. Quel plaisir j'avois de me voir si bien équipé ! Mes yeux ne pouvoient, pour ainsi dire, se rassasier de mon ajustement. Jamais paon n'a regardé son plumage avec plus de complaisance. Dès ce jour-là je fis une seconde visite à Dona Mencia, qui me reçut encore d'un air très-gracieux. Elle me remercia de nou-

veau du service que je lui avois rendu. Là-dessus, grands complimens de part & d'autre. Puis me souhaitant toutes sortes de prospérités, elle me dit adieu, & se retira sans me donner rien autre chose qu'une bague de trente pistoles, qu'elle me pria de garder pour me souvenir d'elle.

Je demeurai bien sot avec ma bague. J'avois compté sur un présent plus considérable. Ainsi, peu content de la générosité de la dame, je regagnai mon hôtellerie en rêvant; mais comme j'y entrois, il arriva un homme qui marchoit sur mes pas, & qui, tout à coup se débarrassant de son manteau qu'il avoit sur le nez, laissa voir un gros sac qu'il portoit sous l'aisselle. A la vue du sac qui avoit tout l'air d'être plein d'espèces, j'ouvris de grands yeux, aussi-bien que quelques personnes qui étoient présentes; & je crus entendre la voix d'un séraphin, lorsque cet homme me dit en posant le sac sur une table: Seigneur Gil Blas, voilà ce que madame la marquise vous envoie. Je fis de profondes révérences au porteur. Je l'accablai de civilités, & dès qu'il fut hors de l'hôtellerie, je me jettai sur le sac comme un faucon sur sa proie, & l'emportai dans ma chambre. Je le déliai sans perdre de tems, & j'y trouvai mille ducats. J'achevois de les compter, quand l'hôte qui

avoit entendu les paroles du porteur, entra pour savoir ce qu'il y avoit dans le sac. La vue de mes espèces étalées sur une table le frappa vivement.

Je lui contai l'histoire de Dona Mencia, qu'il écouta fort attentivement. Je lui dis ensuite l'état de mes affaires; & comme il paroissoit entrer dans mes intérêts, je le priai de m'aider de ses conseils. Il rêva quelques momens, puis il me dit d'un air sérieux: Seigneur Gil Blas, j'ai de l'inclination pour vous; & puisque vous avez assez de confiance en moi pour me parler à cœur ouvert, je vais vous dire sans flatterie à quoi je vous crois propre. Vous me semblez né pour la cour. Je vous conseille d'y aller & de vous attacher à quelque grand seigneur. Mais tâchez de vous mêler de ses affaires ou d'entrer dans ses plaisirs. Autrement vous perdrez votre tems chez lui. Je connois les grands, ils comptent pour rien le zèle & l'attachement d'un honnête homme. Ils ne se soucient que des personnes qui leur sont nécessaires. Vous avez encore une ressource, continua-t-il, vous êtes jeune & bien fait. Je suis donc d'avis que vous alliez à Madrid; mais il ne faut pas que vous y paroissiez sans suite. On juge là, comme ailleurs, sur les apparences, & vous n'y serez considéré qu'à proportion de la figure qu'on vous verra.

faire. Je veux vous donner un valet; un domestique fidèle; un garçon sage; en un mot un homme de ma main. Achetez deux mules, l'une pour vous, l'autre pour lui, & partez le plutôt qu'il vous sera possible.

Ce conseil étoit trop de mon goût, pour ne le pas suivre. Dès le lendemain j'achetai deux belles mules & j'arrêtai le valet dont on m'avoit parlé. C'étoit un garçon de trente ans, qui avoit l'air simple & dévot. Il me dit qu'il étoit du royaume de Galice, & qu'il se nommoit Ambroise de Laméla. Ce qui me parut singulier, c'est qu'au lieu de ressembler aux autres domestiques qui sont ordinairement fort intéressés, celui-ci ne se soucioit point de gagner de bons gages. Il me témoigna même qu'il étoit homme à se contenter de ce que je voudrois bien avoir la bonté de lui donner. J'achetai aussi des bottines, avec une valise pour serrer mon linge & mes ducats. Ensuite je satisfis mon hôte, & le jour suivant je partis de Burgos avant l'aurore pour aller à Madrid.

Nous couchâmes à Duennas la première journée, & nous arrivâmes la seconde à Valladolid sur les quatre heures après midi. Nous descendîmes à une hôtellerie qui me sembla devoir être une des meilleures de la ville. Je laissai le soin des mules à mon valet & montai dans une chambre où je fis porter ma

valise par un garçon du logis. Comme je me sentois un peu fatigué, je me jettai sur mon lit sans ôter mes bottines & je m'endormis insensiblement. Il étoit presque nuit, lorsque je me réveillai. J'appelai Ambroise. Il ne se trouva point dans l'hôtellerie ; mais il y arriva bientôt. Je lui demandai d'où il venoit ; il me répondit d'un air pieux, qu'il sortoit d'une église où il étoit allé remercier le Ciel de nous avoir préservés de tout mauvais accident depuis Burgos jusqu'à Valladolid. J'approuvai son action : Ensuite, je lui ordonnai de faire mettre un poulet à la broche pour mon souper.

Dans le tems que je lui donnois cet ordre, mon hôte entra dans ma chambre un flambeau à la main. Il éclairoit une dame qui me parut plus belle que jeune, & très-richement vêtue. Elle s'appuyoit sur un vieil écuyer & un petit More lui portoit la queue. Je ne fus pas peu surpris, quand cette dame après m'avoir fait une profonde révérence, me demanda si par hasard je n'étois point le seigneur Gil Blas de Santillane ? Je n'eus pas sitôt répondu qu'oui, qu'elle quitta la main de son écuyer pour venir m'embrasser avec un transport de joie qui redoubla mon étonnement. C'est vous, dit-elle, seigneur cavalier, c'est vous que je cherche. A ce début, je me ressouvins du parasite de Pennafloz, & j'allois soupçonner la dame d'être une

franche aventurière ; mais ce qu'elle ajouta m'en fit juger plus avantageusement. Je suis, poursuivit-elle, cousine germaine de Dona Mencía de Mosquera, qui vous a tant d'obligation. J'ai reçu ce matin une lettre de sa part. Elle me mande qu'ayant appris que vous alliez à Madrid, elle me prie de vous bien régaler, si vous passez par ici. Il y a deux heures que je parcours toute la ville. Je vais d'hôtellerie en hôtellerie m'informer des étrangers qui y sont, & j'ai jugé sur le portrait que votre hôte m'a fait de vous, que vous pouviez être le libérateur de ma cousine. Ah ! puisque je vous ai rencontré, continua-t-elle, je veux vous faire voir combien je suis sensible aux services qu'on rend à ma famille & particulièrement à ma chère cousine. Vous viendrez, s'il vous plaît, dès ce moment loger chez moi. Vous y serez plus commodément qu'ici. Je voulus m'en défendre, & représenter à la dame que je pourrois l'incommoder chez elle ; mais il n'y eut pas moyen de résister à ses instances. Il y avoit à la porte de l'hôtellerie un carrosse qui nous attendoit. Elle prit soin elle-même de faire mettre ma valise dedans, parce qu'il y avoit, disoit-elle, bien des fripons à Valladolid ; ce qui n'étoit que trop véritable. Enfin je montai en carrosse avec elle & son vieux écuyer, & je me laissai de cette manière enlever

de l'hôtellerie au grand déplaisir de l'hôte, qui se voyoit par-là sevré de la dépense qu'il avoit compté que je ferois chez lui avec la dame, l'écuyer & le petit More.

Notre carrosse après avoir quelque tems roulé, s'arrêta. Nous en descendîmes pour entrer dans une assez grande maison, & nous montâmes dans un appartement qui n'étoit pas mal propre & que vingt ou trente bougies éclairaient. Il y avoit là plusieurs domestiques à qui la dame demanda d'abord si Don Raphaël étoit arrivé. Ils répondirent que non. Alors m'adressant la parole : Seigneur Gil Blas, me dit-elle, j'attends mon frère qui doit revenir ce soir d'un château que nous avons à deux lieues d'ici. Quelle agréable surprise pour lui de trouver dans sa maison un homme à qui toute notre famille est si redevable ! Dans le moment qu'elle achevoit de parler ainsi, nous entendîmes du bruit, & nous apprîmes en même tems qu'il étoit causé par l'arrivée de Don Raphaël. Ce cavalier parut bientôt. Je vis une jeune homme de belle taille & de fort bon air. Je suis ravie de votre retour, mon frère, lui dit la dame. Vous m'aidez à bien recevoir le seigneur Gil Blas de Santillane. Nous ne saurions assez reconnoître ce qu'il a fait pour Dona Mencia notre parente. Tenez, ajouta-t-elle en lui présentant une lettre, lisez ce

qu'elle m'écrit. Don Raphaël ouvrit le billet & lut tout haut ces mots : *Ma chère Camille, le seigneur Gil Blas de Santillane, qui m'a sauvé l'honneur & la vie, vient de partir pour la cour. Il passera sans doute par Valladolid. Je vous conjure, par le sang & plus encore par l'amitié qui nous unit, de le régaler & de le retenir quelque tems chez vous. Je me flatte que vous me donnerez cette satisfaction, & que mon libérateur recevra de vous & de Don Raphaël mon cousin toute sorte de bons traitemens. A Burgos, votre affectionnée cousine, DONA MENCIA.*

Comment, s'écria Don Raphaël, après avoir lu la lettre, c'est à ce cavalier que ma parente doit l'honneur & la vie ? Ah je rends grâces au Ciel de cette heureuse rencontre ! En parlant de cette sorte, il s'approcha de moi & me serrant étroitement entre ses bras ? Quelle joie, poursuivit-il, j'ai de voir ici le seigneur Gil Blas de Santillane ! Il n'étoit pas besoin que ma cousine la marquise nous recommandât de vous régaler. Elle n'avoit seulement qu'à nous mander que vous deviez passer par Valladolid. Cela suffisoit. Nous savons bien, ma sœur Camille & moi, comme il en faut user avec un homme qui a rendu le plus grand service du monde à la personne de notre famille que nous aimons le plus tendrement. Je répondis le

mieux qu'il me fut possible à ces discours qui furent suivis de beaucoup d'autres semblables & entremêlés de mille caresses. Après quoi, s'apercevant que j'avois encore mes bottines, il me les fit ôter par ses valets.

Nous passâmes ensuite dans une chambre où l'on avoit servi. Nous nous mîmes à table, le cavalier, la dame & moi. Ils me dirent cent choses obligeantes pendant le souper. Il ne m'échappoit pas un mot qu'ils ne relevassent comme un trait admirable, & il falloit voir l'attention qu'ils avoient tous deux à me présenter de tous les mets. Don Raphaël buvoit souvent à la santé de Dona Mencia. Je suivais son exemple, & il me sembloit quelquefois que Camille, qui trinquoit avec nous, me lançoit des regards qui signifioient quelque chose. Je crus même remarquer qu'elle prenoit son tems pour cela, comme si elle eût craint que son frère ne s'en aperçût. Il n'en fallut pas davantage pour me persuader que la dame en tenoit, & cette découverte fut cause que je me rendis sans peine à la prière qu'ils me firent de vouloir bien passer quelques jours chez eux. Ils me remercièrent de ma complaisance, & la joie qu'en témoigna Camille me confirma dans l'opinion que j'avois qu'elle me trouvoit fort à son gré.

Don Raphaël me voyant déterminé à faire quelque séjour chez lui, me proposa de me mener à son château. Il m'en fit une description magnifique, & me parla des plaisirs qu'il prétendoit m'y donner. Tantôt, disoit-il, nous prendrons le divertissement de la chasse, tantôt celui de la pêche; & si vous aimez la promenade, nous avons des bois & des jardins délicieux. D'ailleurs, nous aurons bonne compagnie. J'espère que vous ne vous ennuierez point. J'acceptai la proposition, & il fut résolu que nous irions à ce beau château dès le jour suivant. Nous nous levâmes de table en formant un si agréable dessein. Don Raphaël en parut transporté de joie : Seigneur Gil Blas, dit il, en m'embrassant, je vous laisse avec ma sœur. Je vais de ce pas donner les ordres nécessaires & faire avertir toutes les personnes que je veux mettre de la partie. A ces paroles, il sortit de la chambre où nous étions, & je continuai de m'entretenir avec la dame, qui ne démentit point par ses discours les douces œillades qu'elle m'avoit jettées. Elle me prit la main & regardant ma bague : Vous avez là, dit-elle, un diamant assez joli ; mais il est bien petit. Vous connoissez-vous en pierreries ? Je répondis que non. J'en suis fâchée, reprit-elle ; car vous me diriez ce que vaut celle-ci. En achevant ces mots, elle me montra un gros

rubis qu'elle avoit au doigt ; & pendant que je le considérois, elle me dit : Un de mes oncles, qui a été gouverneur dans les habitations que les Espagnols ont aux Isles Philippines, m'a donné ce rubis. Les jouailliers de Valladolid l'estiment trois cens pistoles. Je le croirois bien, lui dis-je, je le trouve parfaitement beau. Puisqu'il vous plaît, répliqua-t-elle, je veux faire un troc avec vous. Aussi-tot elle prit ma bague & me mit la sienne au petit doigt. Après ce troc, qui me parut une manière galante de faire un présent, Camille me serra la main & me regarda d'un air tendre ; puis tout à coup rompant l'entretien, elle me donna le bon soir & se retira toute confuse, comme si elle eût eu honte de me faire trop connoître ses sentimens.

Quoique galant des plus novices, je sentis tout ce que cette retraite précipitée avoit d'obligeant pour moi ; & je jugeai que je ne passerois point mal le tems à la campagne. Plein de cette idée flatteuse & de l'état brillant de mes affaires, je m'enfermai dans la chambre où je devois coucher, après avoir dit à mon valet de me venir réveiller de bonne heure le lendemain. Au lieu de songer à me reposer, je m'abandonnai aux réflexions agréables que ma valise qui étoit sur une table & mon rubis m'inspirèrent. Si, disois-je, j'ai été malheureux

je ne le suis plus. Mille ducats d'un côté ; une bague de trois cens pistoles de l'autre ; me voilà pour long-tems en fonds. Je goûtois par avance les divertissemens que Don Raphaël me préparoit dans son château. Cependant parmi tant d'images de plaisir, le sommeil ne laissa pas de venir répandre sur moi ses pavots. Dès que je me sentis assoupir, je me déshabillai & me couchai.

Le lendemain matin, lorsque je me réveillai, je m'apperçus qu'il étoit déjà tard. Je fus assez surpris de ne pas voir paroître mon valet, après l'ordre qu'il avoit reçu de moi. Ambroise, dis-je en moi-même, mon fidèle Ambroise est à l'église, ou bien il est aujourd'hui fort paresseux. Mais je perdis bientôt cette opinion de lui pour en prendre une plus mauvaise ; car m'étant levé, & ne voyant plus ma valise, je le soupçonnai de l'avoir volée pendant la nuit. Pour éclaircir mes soupçons, j'ouvris la porte de ma chambre & j'appelai l'hypocrite à plusieurs reprises. Il vint à ma voix un vieillard, qui me dit : Que souhaitez-vous, seigneur ? tous vos gens sont sortis de ma maison avant le jour. Comment de votre maison, m'écriai-je ? Est-ce que je ne suis pas ici chez Don Raphaël ? Je ne sais ce que c'est que ce cavalier, me répondit-il. Vous êtes dans un hôtel garni, & j'en suis l'hôte. Hier

au soir, une heure avant votre arrivée, la dame qui a soupé avec vous vint ici & arrêta cet appartement pour un grand seigneur, disoit-elle, qui voyage *incognito*. Elle m'a même payé d'avance.

Je fus alors au fait. Je sus ce que je devois penser de Camille & de Don Raphaël; & je compris que mon valet ayant une entière connaissance de mes affaires, m'avoit vendu à ces fourbes. Le maître de l'hôtel garni à qui je contai l'aventure qu'il savoit peut-être aussi bien que moi, se montra sensible à ma douleur. Il me plaignit & me témoigna qu'il étoit très-mortifié de ce que cette scène se fût passée chez lui; mais je crois, malgré ses démonstrations, qu'il n'avoit pas moins de part à cette fourberie, que mon hôte de Burgos, à qui j'ai toujours attribué l'honneur de l'invention.

Lorsque j'eus fort inutilement bien déploré mon malheur, je fis réflexion qu'au lieu de céder à mon chagrin, je devois plutôt me roidir contre mon mauvais sort. Je rappelai mon courage & pour me consoler, je disois en m'habillant: Je suis encore trop heureux que les fripons n'aient pas emporté mes habits & quelques ducats que j'ai dans mes poches. Je leur tenois compte de cette discrétion. Ils avoient même été assez généreux pour me laisser mes bottines, que je donnai à l'hôte pour un tiers de ce qu'elles

m'avoient coûté. Enfin je sortis de l'hôtel garni, sans avoir besoin de personne pour porter mes hardes. La première chose que je fis, fut d'aller voir si mes mules ne seroient pas dans l'hôtellerie où j'étois descendu le jour précédent. J'appris que dès le soir même, Ambroise avoit eu soin de les en retirer. Ainsi, comptant de ne les plus revoir, non plus que ma chère valise, je marchois tristement dans les rues en rêvant à ce que je devois faire. Je fus tenté de retourner à Burgos pour avoir encore une fois recours à Dona Mencia; mais considérant que ce seroit abuser des bontés de cette dame, & que d'ailleurs je passerois pour une bête, j'abandonnai cette pensée. Je jetois de tems en tems les yeux sur ma bague, & quand je venois à songer que c'étoit un présent de Camille, j'en soupirois de douleur. Hélas, disois-je en moi-même, je ne me connois point en rubis; mais je connois les gens qui les troquent. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que j'aille chez un jouaillier pour être persuadé que je suis un sot.

Je ne laissai pas toutefois de vouloir m'éclaircir de ce que valoit ma bague, & je l'allai montrer à un lapidaire, qui l'estima trois ducats. Comme je sortois de sa boutique, il passa près de moi un jeune homme qui s'arrêta pour me considérer. Je ne me le remis pas d'abord, bien que je le

connusse parfaitement. Comment donc, Gil Blas, me dit-il, feignez-vous d'ignorer qui je suis ? ou deux années ont-elles si fort changé le fils du barbier Nunez, que vous le méconnoissiez ? Ressouvenez-vous de Fabrice votre compagnon d'école. Nous avons si souvent disputé chez le docteur Godinez sur les universaux & sur les degrés métaphysiques.

Je le reconnus avant qu'il eût achevé ces paroles, & nous nous embrassâmes tous deux avec cordialité. Hé mon ami, reprit-il ensuite, que je suis ravi de te rencontrer ! je ne puis t'exprimer la joie que j'en ressens. . . . Mais, poursuivit-il d'un air surpris, dans quel état t'offres-tu à ma vue, te voilà vêtu comme un prince ! Une belle épée, des bas de soye, un pourpoint & un manteau de velours, relevés d'une broderie d'argent. Cela sent fort les bonnes fortunes. Je vais parier que quelque vieille femme libérale te fait part de ses largesses. Tu te trompes, lui dis-je ; mes affaires ne sont pas si florissantes que tu te l'imagines. A d'autres, répliqua-t-il, à d'autres. Tu veux faire le discret. Et ce beau rubis que je vous vois au doigt, monsieur Gil Blas, d'où vous vient-il, s'il vous plaît ? Il me vient, lui repris-je, d'une franche friponne. Fabrice, mon cher Fabrice, bien loin d'être la coqueluche des

femmes de Valladolid, apprends, mon ami, que j'en suis la dupe.

Je prononçai ces dernières paroles si tristement, que Fabric vit bien qu'on m'avoit joué quelque tour. Il me pressa de lui dire pourquoi je me plaignois ainsi du beau sexe. Je me résolus sans peine à contenter sa curiosité ; mais comme j'avois un assez long récit à faire, & que d'ailleurs nous ne voulions pas nous séparer sitôt, nous entrâmes dans un cabaret pour nous entretenir plus commodément. Là, je lui contai en déjeûnant tout ce qui m'étoit arrivé depuis ma sortie d'Oviédo. Il trouva mes aventures assez bizarres, & après m'avoir témoigné qu'il prenoit beaucoup de part à la fâcheuse situation où j'étois, il me dit : Il faut se consoler, mon enfant, de tous les malheurs de la vie. C'est par-là qu'une âme forte & courageuse se distingue des âmes foibles. Un homme d'esprit est-il dans la misère, il attend avec patience un tems plus heureux. Jamais, comme dit Ciceron, il ne doit se laisser abattre jusqu'à ne se plus souvenir qu'il est homme. Pour moi, je suis de ce caractère-là. Mes disgraces ne m'accablent point. Je suis toujours au-dessus de la mauvaise fortune. Par exemple, j'aimois une fille de famille d'Oviédo ; j'en étois aimé. Je la

demandai en mariage à son père; il me la refusa. Un autre en seroit mort de douleur; moi, admire la force de mon esprit, j'enlevai la petite personne. Elle étoit vive, étourdie, coquette. Je la promenai pendant six mois dans le royaume de Galice; de là comme je l'avois mise dans le goût de voyager, elle eut envie d'aller en Portugal; mais elle prit un autre compagnon de voyage. Autre sujet de désespoir. Je ne succombai point encore sous le poids de ce nouveau malheur; & plus sage que Ménélas, au lieu de m'armer contre le Paris qui m'avoit soufflé mon Hélène, je lui sus bon gré de m'en avoir défait. Après cela, ne voulant plus retourner dans les Asturies, pour éviter toute discussion avec la justice, je m'avançai dans le royaume de Léon, dépensant de ville en ville l'argent qui me restoit de l'enlèvement de mon infante; car nous avions tous deux fait notre main en partant d'Oviédo, & nous n'étions pas mal nippés; mais tout ce que j'avois possédé se dissipa bientôt. J'arrivai à Palencia avec un seul ducat, sur quoi je fus obligé d'acheter une paire de souliers. Le reste ne me mena pas loin. Ma situation devint embarrassante. Je commençois déjà même à faire diète. Il fallut promptement prendre un parti. Je résolus de me mettre dans le service. Je me plaçai d'abord chez

un gros marchand de drap qui avoit un fils libertin. J'y trouvai une asyle contre l'abstinence, & en même tems un grand embarras. Le père m'ordonna d'espier son fils : le fils me pria de l'aider à tromper son père. Il falloit opter. Je préfèrai la prière au commandement, & cette préférence me fit donner mon congé. Je passai ensuite au service d'un vieux peintre, qui voulut par amitié m'enseigner les principes de son art ; mais en me les montrant il me laissoit mourir de faim. Cela me dégoûta de la peinture & du séjour de Palencia. Je vins à Valladolid, où par le plus grand bonheur de monde, j'entrai dans la maison d'un administrateur de l'hôpital. J'y demeure encore, & je suis charmé de ma condition. Le seigneur Manuel Ordonnez mon maître est un homme d'une piété profonde. Un homme de bien, car il marche toujours les yeux baissés avec un gros rosaire à la main. On dit que, dès sa jeunesse, n'ayant en vue que le bien des pauvres, il s'y est attaché avec un zèle infatigable. Aussi ses soins ne sont-ils pas demeurés sans récompense. Tout lui a prospéré. Quelle bénédiction ! en faisant les affaires des pauvres, il s'est enrichi.

Quand Fabrice m'eut tenu ce discours, je lui dis : Je suis bien aise que tu sois satisfait de ton sort ; mais, entre nous, tu pourrois, ce

me semble, faire un plus beau rôle dans le monde que celui de valet. Un sujet de ton mérite peut prendre un vol plus élevé. Tu n'y penses pas, Gil Blas, me répondit-il. Sache que pour un homme de mon humeur, il n'y a point de situation plus agréable que la mienne. Le métier de laquais est pénible, je l'avoue, pour un imbécile ; mais il n'a que des charmes pour un garçon d'esprit. Un génie supérieur qui se met en condition, ne fait pas son service matériellement comme un nigaud. Il entre dans une maison, pour commander plutôt que pour servir. Il commence par étudier son maître. Il se prête à ses défauts, gagne sa confiance & le mène ensuite par le nez. C'est ainsi que je me suis conduit chez mon administrateur. Je connus d'abord le pèlerin. Je m'aperçus qu'il vouloit passer pour un saint personnage. Je feignis d'en être la dupe. Cela ne coûte rien. Je fis plus. Je le copiai, & jouant devant lui le même rôle qu'il fait devant les autres ; je trompai le trompeur, & je suis devenu peu à peu son *factotum*. J'espère que quelque jour je pourrai sous ses auspices me mêler des affaires des pauvres. Je ferai peut-être fortune aussi, car je me sens autant d'amour que lui pour leur bien.

Voilà de belles espérances, repris-je, mon cher Fabrice ; & je t'en félicite. Pour moi, je

reviens à mon premier dessein. Je vais convertir mon habit brodé en soutanelle, me rendre à Salamanque, & là, me rangeant sous les drapeaux de l'université, remplir l'emploi de précepteur. Beau projet ! s'écria Fabrice, l'agréable imagination ! Quelle folie de vouloir à ton âge te faire pédant ! Sais-tu bien, malheureux, à quoi tu t'engages en prenant ce parti ? Sitôt que tu seras placé, toute la maison t'observera. Tes moindres actions seront scrupuleusement examinées. Il faudra que tu te contraignes sans cesse. Que tu te pares d'un extérieur hypocrite & paroisses posséder toutes les vertus. Tu n'auras presque pas un moment à donner à tes plaisirs. Censeur éternel de ton écolier, tu passeras les journées à lui enseigner le Latin, & à le reprendre quand il dira ou fera des choses contre la bienséance, ce qui ne te donnera pas peu d'occupation. Après tant de peine & de contrainte, quel sera le fruit de tes soins ? Si le petit gentilhomme est un mauvais sujet, on dira que tu l'auras mal élevé, & ses parens te renverront sans récompense. Peut-être même sans te payer les appointemens qui te seront dûs. Ne me parle donc point d'un poste de précepteur. C'est un bénéfice à charge d'âmes. Mais parle-moi de l'emploi d'un laquais. C'est un bénéfice simple qui n'engage à rien. Un maître a-t-il des vices ? le génie

supérieur qui le sert, les flatte, & souvent même les fait tourner à son profit. Un valet vit sans inquiétude dans une bonne maison. Après avoir bien bu & bien mangé, il s'endort tranquillement comme un enfant de famille, sans s'embarrasser du boucher ni du boulanger.

Je ne finirois point, mon enfant, poursuivit-il, si je voulois dire tous les avantages des valets. Crois moi, Gil Blas, perds pour jamais l'envie d'être précepteur, & suis mon exemple. Oui, mais Fabrice, lui repartis-je, on ne trouve pas tous les jours des administrateurs ; & si je me résolvois à servir je voudrois du moins n'être pas mal placé. Oh ! tu as raison, me dit-il, & j'en fais mon affaire. Je te réponds d'une bonne condition, quand ce ne seroit que pour arracher un galant homme à l'université.

La prochaine misère dont j'étois menacé, & l'air satisfait qu'avoit Fabrice me persuadant encore plus que ses raisons, je me déterminai à me mettre dans le service. Là dessus, nous sortîmes du cabaret, & mon compatriote me dit : Je vais de ce pas te conduire chez un homme à qui s'adressent la plupart des laquais qui sont sur le pavé. Il a des grisons qui l'informent de tout ce qui se passe dans les familles. Il sait où l'on a besoin de valets, & il tient un registre exact non-seulement des places vacantes, mais même des bonnes & des mauvaises

qualités des maîtres. C'est un homme qui a été frère dans je ne sais quel couvent de religieux. Enfin, c'est lui qui m'a placé.

En nous entretenant d'un bureau d'adresse si singulier, le fils du barbier Nunez me mena dans un cul de sac. Nous entrâmes dans une petite maison, où nous trouvâmes un homme de cinquante & quelques années, qui écrivoit sur une table. Nous le saluâmes, assez respectueusement même ; mais soit qu'il fût fier de son naturel, soit que n'ayant coutume de voir que des laquais & des cochers, il eût pris l'habitude de recevoir son monde cavalièrement, il ne se leva point. Il se contenta de nous faire une légère inclination de tête. Il me regarda pourtant avec une attention particulière. Je vis bien qu'il étoit surpris qu'un jeune homme en habit de velours brodé voulût devenir laquais. Il avoit plutôt lieu de penser que je venois lui en demander un. Il ne put toutefois douter long-tems de mon intention, puisque Fabrice lui dit d'abord : Seigneur Arias de Londonna, vous voulez bien que je vous présente le meilleur de mes amis. C'est un garçon de famille que ses malheurs réduisent à la nécessité de servir. Enseignez-lui, de grâce, une bonne condition, & comptez sur sa reconnaissance. Messieurs, répondit froidement Arias, voilà comme vous êtes tous, vous autres.

Avant qu'on vous place, vous faites les plus belles promesses du monde. Etes-vous bien placés ? vous ne vous en souvenez plus. Comment donc ? lui répliqua Fabrice, vous plaignez-vous de moi ? n'ai-je pas bien fait les choses ? Vous auriez pu les faire encore mieux, reprit Arias. Votre condition vaut un emploi de commis, & vous m'avez payé comme si je vous eusse mis chez un auteur. Je pris alors la parole, & dis au seigneur Arias que pour lui faire connoître que je n'étois pas ingrat, je voulois que la reconnoissance précédât le service. En même tems je tirai de mes poches deux ducats, que je lui donnai avec promesse de n'en pas demeurer là, si je me voyois dans une bonne maison.

Il parut content de mes manières. J'aime, dit-il, qu'on en use de la sorte avec moi. Il y a, continua-t-il, d'excellens postes vacans. Je vais vous les nommer, & vous choisirez celui qu'il vous plaira. En achevant ces paroles, il mit ses lunettes, ouvrit un registre qui étoit sur la table, tourna quelques feuillets, & commença de lire dans ces termes : Il faut un laquais au capitaine Torbellino, homme emporté, brutal & fantasque : Il gronde sans cesse, jure, frappe, & le plus souvent estropie ses domestiques. Passons à un autre, m'écriai-je à ce portrait ; ce capitaine-là n'est pas de mon

goût. Ma vivacité fit sourire Arias, qui poursuivit ainsi sa lecture : Dona Manuéla de Sandoval, douairière surannée, hargneuse & bizarre est actuellement sans laquais. Elle n'en a qu'un d'ordinaire ; encore ne le peut-elle garder un jour entier. Il y a dans la maison depuis dix ans un habit qui sert à tous les valets qui entrent de quelque taille qu'ils soient. On peut dire qu'ils ne font que l'essayer, & qu'il est encore tout neuf, quoique deux mille laquais l'aient porté. Il manque un valet au docteur Alvar Fannez. C'est un médecin chimiste. Il nourrit bien ses domestiques, les entretient proprement, leur donne même de gros gages ; mais il fait sur eux l'épreuve de ses remèdes. Il y a souvent des places de laquais à remplir chez cet homme-là.

Oh ! je le crois bien, interrompit Fabrice en riant ; vraiment ! vous nous enseignez là de bonnes conditions. Patience, dit Arias de Londonna. Nous ne sommes pas au bout. Il y a de quoi vous contenter. Là dessus, il continua de lire de cette sorte. Dona Alfonsa de Solis vieille dévote qui passe les deux tiers de la journée dans l'église, & veut que son valet y soit toujours auprès d'elle, n'a point de laquais depuis trois semaines. Le licencié Sédillo, vieux chanoine du chapitre de cette ville, chassa hier au soir son valet. Halte-là, seigneur Arias

de Londonna, s'écria Fabrice en cet endroit. Nous nous en tenons à ce dernier poste. Le licencié Sédillo est des amis de mon maître & je le connois parfaitement. Je sais qu'il a pour gouvernante une vieille béate, qu'on nomme la dame Jacinte & qui dispose de tout chez lui. C'est une des meilleures maisons de Valladolid. On y vit doucement & l'on y fait très-bonne chère. D'ailleurs le chanoine est un homme infirme, un vieux goutteux qui fera bientôt son testament. Il y a un legs à espérer. La charmante perspective pour un valet ! Gil Blas, ajouta-t-il, en se tournant de mon côté, ne perdons point de tems, mon ami. Allons tout-à-l'heure chez le licencié. Je veux te présenter moi-même & te servir de répondant. A ces mots, de crainte de manquer une si belle occasion, nous primes brusquement congé du seigneur Arias, qui m'assura, pour mon argent, que si cette condition m'échappoit, je pouvois compter qu'il m'en feroit trouver une aussi bonne.

L I V R E S E C O N D.

NOUS avions si grand'peur d'arriver trop tard chez le vieux licencié, que nous ne fîmes qu'un saut du cul de sac à sa maison. Nous en trouvâmes la porte fermée. Nous frappâmes. Une fille de dix ans vint ouvrir, & comme nous lui demandions si l'on pouvoit parler au chanoine, la dame Jacinte parut. C'étoit une personne déjà parvenue à l'âge de discrétion, mais belle encore, & j'admirai particulièrement la fraîcheur de son teint. Elle portoit une longue robe d'une étoffe de laine la plus commune, avec une large ceinture de cuir, d'où pendoit d'un côté un trousseau de clefs, & de l'autre côté un chapelet à gros grains. D'abord que nous l'apperçûmes, nous la saluâmes avec beaucoup de respect. Elle nous rendit le salut fort civilement, mais d'un air modeste & les yeux baissés.

J'ai appris, lui dit mon camarade, qu'il faut un honnête garçon au seigneur licencié Sédillo, & je viens lui en présenter un dont j'espère qu'il sera content. La gouvernante leva les yeux à ces paroles, me regarda fixement, & ne pouvant accorder ma broderie avec le discours de Fabrice, elle demanda si

c'étoit moi qui recherchoit la place vacante. Oui, lui dit le fils de Nunez, c'est ce jeune homme. Tel que vous le voyez, il lui est arrivé des disgraces qui l'obligent à se mettre en condition. Il se consolera de ses malheurs, ajouta-t-il d'un ton doux, s'il a le bonheur d'entrer dans cette maison & de vivre avec la vertueuse Jacinte, qui mériterait d'être la gouvernante du Patriarche des Indes. A ces mots, la vieille Béate cessa de me regarder, pour considérer le gracieux personnage qui lui parloit; & frappée de ses traits qu'elle crut ne lui être pas inconnus: J'ai une idée confuse de vous avoir vu, lui dit-elle; aidez-moi à la débrouiller. Il m'est bien glorieux lui répondit Fabrice de m'être attiré vos regards. Je fus venu deux fois dans cette maison avec mon maître le seigneur Manuel Ordonnez administrateur de l'hôpital. Hé justement, répliqua la gouvernante, je m'en souviens & je vous remets. Ah, puisque vous appartenez au seigneur Ordonnez, il faut que vous soyez un garçon de bien & d'honneur. Votre condition fait votre éloge, & ce jeune homme ne sauroit avoir un meilleur répondant que vous. Venez, poursuivit-elle, je vais vous faire parler au seigneur Sédillo. Je crois qu'il sera bien aise d'avoir un garçon de votre main.

Nous suivîmes la dame Jacinte. Le chanoine étoit logé par bas, & son appartement consistoit en quatre pièces de plein pied bien boisées. Elle nous pria d'attendre un moment dans la première, & nous y laissa pour passer dans la seconde, où étoit le licencié. Après y avoir demeuré quelque tems en particulier avec lui pour le mettre au fait, elle vint nous dire que nous pouvions entrer. Nous aperçûmes le vieux podagre enfoncé dans un fauteuil, un oreiller sous la tête, des coussins sous les bras, & les jambes appuyées sur un gros carreau plein de duvet. Nous nous approchâmes de lui sans ménager les révérences, & Fabrice portant encore la parole, ne se contenta pas de redire ce qu'il avoit dit à la gouvernante, il se mit à vanter mon mérite, & s'étendit principalement sur l'honneur que je m'étois acquis chez le docteur Godinez dans les disputes de philosophie; comme s'il eût fallu que je fusse un grand philosophe, pour devenir valet d'un chanoine. Cependant par le bel éloge qu'il fit de moi, il ne laissa pas de jeter de la poudre aux yeux du licencié, qui remarquant d'ailleurs que je ne déplaisois pas à la dame Jacinte, dit à mon répondant: L'ami, je reçois à mon service le garçon que tu m'amènes. Il me revient assez, & je juge favorablement de ses mœurs, puisqu'il m'est

présenté par un domestique du seigneur Ordonnez.

D'abord que Fabrice vit que j'étois arrêté, il fit une grande révérence au chanoine, une autre encore plus profonde à la gouvernante, & se retira fort satisfait, après m'avoir dit tout bas que nous nous reverrions, & que je n'avois qu'à rester là. Dès qu'il fut sorti, le licencié me demanda comment je m'appelois, pourquoi j'avois quitté ma patrie, & par ses questions il m'engagea devant la dame Jacinte à raconter mon histoire. Je les divertis tous deux, surtout par le récit de ma dernière aventure. Camille & Don Raphaël leur donnèrent une si forte envie de rire qu'il en pensa coûter la vie au vieux goutteux; car, comme il rioit de toute sa force, il lui prit une toux si violente, que je crus qu'il alloit passer. Il n'avoit pas encore fait son testament, jugez si la gouvernante fut alarmée. Je la vis tremblante, éperdue, courir au secours du bon homme, & faisant ce qu'on fait pour soulager les enfans qui toussent, lui frotter le front & lui taper le dos. Ce ne fut pourtant qu'une fausse alarme. Le vieillard cessa de tousser & sa gouvernante de le tourmenter, Alors je voulus achever mon récit; mais la dame Jacinte craignant une seconde toux, s'y opposa. Elle m'emmena même de la chambre du chanoine

dans une garde-robe, où, parmi plusieurs habits, étoit celui de mon prédécesseur. Elle me le fit prendre & mit à sa place le mien, que je n'étois pas fâché de conserver, dans l'espérance qu'il me serviroit encore. Nous allâmes ensuite tous deux préparer le dîner.

Je ne parus pas neuf dans l'art de faire la cuisine. Il est vrai que j'en avois fait l'heureux apprentissage sous la dame Léonarde, qui pouvoit passer pour une bonne cuisinière. Elle n'étoit pas toutefois comparable à la dame Jacinte. Celle-ci l'emportoit peut-être sur le cuisinier même de l'archevêque de Tolède. Elle excelloit en tout. On trouvoit ses bisques exquis, tant elle savoit bien choisir & mêler les sucs des viandes qu'elle y faisoit entrer, & ses hachis étoient assaisonnés d'une manière qui les rendoit très-agréables au goût. Quand le dîner fut prêt, nous retournâmes à la chambre du chanoine, où, pendant que je dressois une table auprès de son fauteuil, la gouvernante passa sous le menton du vieillard une serviette & la lui attacha aux épaules. Un moment après, je servis un potage qu'on auroit pu présenter au plus fameux directeur de Madrid, & deux entrées qui auroient eu de quoi piquer la sensualité d'un viceroi, si la dame Jacinte n'y eût pas épargné les épices, de peur d'irriter la goutte du licencié. A la vue de ces bons

plats, mon vieux maître, que je croyois perclus de tous ses membres, me montra qu'il n'avoit pas entièrement encore perdu l'usage de ses bras. Il s'en aida pour se débarrasser de son oreiller & de ses coussins, & se disposa gaiement à manger. Quoique la main lui tremblât, elle ne refusa pas le service. Il la faisoit aller & venir assez librement, de façon pourtant qu'il répandoit sur la nappe & sur la serviette la moitié de ce qu'il portoit à sa bouche. J'ôtai la bisque, lorsqu'il n'en voulut plus, & j'apportai une perdrix flanquée de deux cailles rôties que la dame Jacinte lui dépeça. Elle avoit aussi soin de lui faire boire de tems en tems de grands coups de vin un peu trempé, dans une coupe d'argent large & profonde qu'elle lui tenoit comme à un enfant de quinze mois. Il s'acharna sur les entrées & ne fit pas moins d'honneur aux petits pieds. Quand il eut fini, la Béate lui détacha sa serviette, lui remit son oreiller & ses coussins, puis le laissant dans son fauteuil goûter tranquillement le repos qu'on prend d'ordinaire après le dîner, nous desservîmes & nous allâmes manger à notre tour.

Voilà de quelle manière dînoit tous les jours notre chanoine, qui étoit peut-être le plus grand mangeur du chapitre. Mais il soupoit plus légèrement. Il se contentoit d'un poulet

ou d'un lapin avec quelques compotes de fruits. Je faisois bonne chère dans cette maison. J'y menois une vie très-douce. Je n'y avois qu'un désagrément ; c'est qu'il me falloit veiller mon maître & passer la nuit comme un garde-malade. Gil Blas, me dit-il, dès la seconde nuit, tu as de l'adresse & de l'activité. Je prévois que je m'accommoderai bien de ton service. Je te recommande seulement d'avoir de la complaisance pour la dame Jacinte. C'est une fille qui me sert depuis quinze années avec un zèle tout particulier. Elle a un soin de ma personne, que je ne puis assez reconnoître. Aussi, je te l'avoue, elle m'est plus chère que toute ma famille. J'ai chassé de chez moi, pour l'amour d'elle, mon neveu, le fils de ma propre sœur. Il n'avoit aucune considération pour cette pauvre fille, & bien loin de rendre justice à l'attachement sincère qu'elle a pour moi, l'insolent la traitoit de fausse dévote ; car aujourd'hui la vertu ne paroît qu'hypocrisie aux jeunes gens. Je me suis défait de ce maraut-là. Je préfère au droits du sang l'affection qu'on me témoigne, & je ne me laisse prendre seulement que par le bien qu'on me fait. Vous avez raison, monsieur, dis-je alors au licencié. La reconnaissance doit avoir plus de force sur nous que les loix de la nature. Sans doute, reprit-il, & mon testament fera

bien voir que je ne me soucie guère de mes parens. Ma gouvernante y aura bonne part, & tu n'y seras point oublié, si tu continues comme tu commences à me servir. Le valet que j'ai mis dehors hier, a perdu par sa faute un bon legs. Si ce misérable ne m'eût pas obligé par ses manières à lui donner son congé, j'e l'aurois enrichi ; mais c'étoit un orgueilleux qui manquoit de respect à la dame Jacinte : un paresseux qui craignoit la peine. Il n'aimoit point à me veiller, & c'étoit pour lui une chose bien fatigante, que de passer les nuits à me soulager. Ah, le malheureux ! m'écriai-je, comme si le génie de Fabrice m'eût inspiré, il ne méritoit pas d'être auprès d'un aussi honnête homme que vous. Un garçon qui a le bonheur de vous appartenir, doit avoir un zèle infatigable & se faire un plaisir de son devoir.

Je m'apperçus que ces paroles plurent fort au licencié. Il ne fut pas moins content de l'assurance que je lui donnai d'être toujours parfaitement soumis aux volontés de la dame Jacinte. Voulant donc passer pour un valet que la fatigue ne pouvoit rebuter, je faisais mon service de la meilleure grâce qu'il m'étoit possible. Je ne me plaignois point d'être toutes les nuits sur pied. Je ne laissois pas pourtant de trouver cela très-désagréable, & sans le legs

dont je repaissois mon espérance, je me serois bientôt dégoûté de ma condition. Il est vrai que je me reposois quelques heures pendant le jour. La gouvernante, je lui dois cette justice, avoit beaucoup d'égard pour moi. Ce qu'il falloit attribuer a mes manières complaisantes & respectueuses. Etois-je à table avec elle & sa nièce qu'on appeloit Inésille ? Je leur changeois d'assiettes ; je leur versois à boire ; j'avois une attention toute particulière à les servir. Je m'insinuai par là dans leur amitié. Un jour que la dame Jacinte étoit sortie pour aller à la provision, me voyant seul avec Inésille, je commençai à l'entretenir. Je lui demandai si son père & sa mère vivoient encore. Oh que non, me répondit-elle. Il y a bien long-tems, bien long-tems qu'ils sont morts ; car ma bonne tante me l'a dit, & je ne les ai jamais vus. Je crus pieusement la petite fille quoique sa réponse ne fût pas catégorique, & je la mis si bien en train de parler, qu'elle m'en dit plus que je n'en voulois savoir. Elle m'apprit ou plutôt je compris, par les naïvetés qui lui échappèrent, que sa bonne tante avoit un bon ami qui demeuroit aussi auprès d'un vieux chanoine dont il administroit le temporel, & qu'ils n'attendoient que la mort de leurs maitres, pour assembler leurs dépouilles par un heureux hymenée.

Je servis pendant trois mois le licencié Sédillo, sans me plaindre des mauvaises nuits qu'il me faisoit passer. Au bout de ce tems-là il tomba malade. La fièvre le prit, & avec le mal qu'elle lui causoit, il sentit irriter sa goutte. Pour la première fois de sa vie, qui avoit été longue, il eut recours aux médecins. Il demanda le docteur Sangrado, que tout Valladolid regardoit comme un Hippocrate. La dame Jacinte auroit mieux aimé que le chanoine eût commencé par faire son testament. Elle lui en toucha même quelque mots; mais outre qu'il ne se croyoit pas encore proche de sa fin, il avoit de l'opiniâtreté dans certaines choses. J'allai donc chercher le docteur Sangrado. Je l'amenai au logis. C'étoit un grand homme sec & pâle, & qui depuis quarante ans pour le moins occupoit le ciseau des Parques. Ce savant médecin avoit l'extérieur grave. Il pesoit ses discours & donnoit de la noblesse à ses expressions. Ses raisonnemens paroissoient géométriques & ses opinions fort singulières.

Après avoir observé mon maître, il lui dit d'un air doctoral: Il s'agit ici de suppléer au défaut de la transpiration arrêtée. D'autres, à ma place, ordonneroient sans doute des remèdes salins, volatils, & qui pour la plupart participent du soufre & du mercure. Mais ce sont des drogues pernicieuses & inventées par des

charlatans. Toutes les préparations chimiques ne semblent faites que pour nuire. Pour moi, j'emploie des moyens plus simples & plus sûrs. A quelle nourriture, continua-t-il, êtes-vous accoutumé? Je mange ordinairement, répondit le chanoine, des bisques & des viandes succulentes. Des bisques & des viandes succulentes! s'écria le docteur avec surprise. Ah, vraiment je ne m'étonne plus si vous êtes malade! Les mets délicieux sont des plaisirs empoisonnés; ce sont des pièges que la volupté tend aux hommes pour les faire périr plus surement. Il faut que vous renonciez aux alimens de bon goût. Les plus fades sont les meilleurs pour la santé. Comme le sang est insipide, il veut des mets qui tiennent de sa nature. Et buvez-vous du vin? ajouta-t-il. Oui, dit le licencié, du vin trempé. Oh! trempé, tant qu'il vous plaira! reprit le médecin. Quel dérèglement! voilà un régime épouvantable! Il y a long-tems que vous devriez être mort. Quel âge avez-vous? J'entre dans ma soixante-neuvième année, répondit le chanoine. Justement, répliqua le médecin; une vieillesse anticipée est toujours le fruit de l'intempérance. Si vous n'eussiez bu que de l'eau claire toute votre vie, & que vous vous fussiez contenté d'une nourriture simple, de pommes cuites, par exemple, de pois ou de

féves, vous ne seriez pas présentement tourmenté de la goutte, & tous vos membres feroient encore facilement leurs fonctions. Je ne désespère pas toutefois de vous remettre sur pied, pourvu que vous vous abandonniez à mes ordonnances. Le licencié, tout friand qu'il étoit, promit de lui obéir en toutes choses.

Alors Sangrado m'envoya chercher un chirurgien qu'il me nomma; & fit tirer à mon maître six bonnes palettes de sang, pour commencer à suppléer au défaut de la transpiration. Puis il dit au chirurgien : Maître Martin Onnez, revenez dans trois heures en faire autant, & demain vous recommencerez. C'est une erreur de penser que le sang soit nécessaire à la conservation de la vie. On ne peut trop saigner un malade. Comme il n'est obligé à aucun mouvement, ou exercice considérable, & qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pas plus de sang pour vivre qu'à un homme endormi. La vie dans tous les deux ne consiste que dans le pouls & dans la respiration. Lorsque le docteur eut ordonné de fréquentes & copieuses saignées, il dit qu'il falloit aussi donner au chanoine de l'eau chaude à tout moment, assurant que l'eau bue en abondance pouvoit passer pour le véritable spécifique contre toutes sortes de maladies. Il sortit ensuite, en disant d'un air de confiance à la dame Jacinte

& à moi, qu'il répondoit de la vie du malade, si on le traitoit de la manière qu'il venoit de prescrire. La gouvernante, qui jugeoit peut-être autrement que lui de sa méthode, protesta qu'on la suivroit avec exactitude. En effet nous mîmes promptement de l'eau à chauffer ; & comme le médecin nous avoit recommandé, sur toutes choses, de ne la point épargner, nous en fîmes d'abord boire à mon maître, deux ou trois pintes à longs traits. Une heure après, nous réitérâmes ; puis retournant encore de tems en tems à la charge, nous versâmes dans son estomac un déluge d'eau. D'un autre côté, le chirurgien nous secondant par la quantité de sang qu'il tiroit, nous réduisîmes en moins de deux jours le vieux chanoine à l'extrémité.

Ce pauvre ecclésiastique n'en pouvant plus, comme je voulois lui faire avaler encore un grand verre du spécifique, me dit d'une voix foible : Arrête, Gil Blas ; ne m'en donne pas d'avantage, mon ami. Je vois bien qu'il faut mourir malgré la vertu de l'eau ; & quoiqu'il me reste à peine une goutte de sang, je ne m'en porte pas mieux pour cela ; ce qui prouve bien que le plus habile médecin du monde ne sauroit prolonger nos jours quand leur terme fatal est arrivé. Il faut donc que je me prépare à partir pour l'autre monde. Va me chercher un notaire. Je veux faire mon testament. A ces derniers mots, que je

n'étois pas fâché d'entendre, j'affectai de paroître fort triste, ce que tout héritier ne manque pas de faire en pareil cas & cachant l'envie que j'avois de m'acquitter de la commission qu'il me donnoit : Hé mais, monsieur, lui dis-je, vous n'êtes pas si bas que vous ne puissiez vous relever. Non, non, repartit-il, mon enfant ; c'en est fait. Je sens que la goutte remonte & que la mort s'approche. Hâte-toi d'aller où je t'ai dit. Je m'apperçus effectivement, qu'il changeoit à vue d'œil, & la chose me parut si pressante, que je sortis vite pour faire ce qu'il m'ordonnoit, laissant auprès de lui la dame Jacinte, qui craignoit encore plus que moi qu'il ne mourût sans tester. J'entrai dans la maison du premier notaire dont on m'enseigna la demeure, & le trouvant chez lui : Monsieur, lui dis-je, le licencié Sédillo mon maître tire à sa fin, il veut faire écrire ses dernières volontés. Il n'y a pas un moment à perdre. Le notaire étoit un petit vieillard gai qui se plaisoit à railler. Il me demanda quel médecin voyoit le chanoine. Je lui répondis que c'étoit le docteur Sangrado. A ce nom, prenant brusquement son manteau & son chapeau : Partons donc en diligence s'écria-t-il, car ce docteur est si expéditif, qu'il ne donne pas le tems à ses malades d'appeler des notaires. Cet homme-là m'a bien soufflé des testament^s.

En parlant de cette sorte, il s'empressa de sortir avec moi, & pendant que nous marchions tous deux à grands pas pour prévenir l'agonie, je lui dis : Monsieur, vous savez qu'un testateur mourant manque souvent de mémoire. Si par hasard mon maître vient à m'oublier, je vous prie de le faire souvenir de mon zèle. Je le veux bien, mon enfant, me répondit le notaire. Tu peux compter là-dessus. Il est juste qu'un maître récompense un domestique qui l'a bien servi. Je l'exhorterai même à te donner quelque chose de considérable pour peu qu'il soit disposé à reconnoître tes services. Le licencié, quand nous arrivâmes dans sa chambre, avoit encore tout son bon sens. La dame Jacinte, le visage baigné de pleurs de commande étoit auprès de lui. Elle venoit de jouer son rôle & de préparer le bon homme à lui faire beaucoup de bien. Nous laissâmes le notaire seul avec mon maître, & passâmes, elle & moi, dans l'antichambre, où nous rencontrâmes le chirurgien, que le médecin envoyoit pour faire une nouvelle, & dernière saignée. Nous l'arrê tâmes. Attendez, maître Martin, lui dit la gouvernante; vous ne sauriez entrer présentement dans la chambre du seigneur Sédillo. Il va dicter ses dernières volontés à un notaire qui est avec lui. Vous le saigne-

rez tout à votre aise quand il aura fait son testament.

Nous avions grand' peur, la Béate & moi, que le licencié ne mourût en testant ; mais par bonheur, l'acte qui causoit notre inquiétude se fit. Nous vîmes sortir le notaire, qui me trouvant sur son passage, me frappa sur l'épaule, & me dit en souriant : On n'a point oublié Gil Blas. A ces mots je ressentis une joie toute des plus vives, & je sus si bon gré à mon maître de s'être souvenu de moi, que je me promis de bien prier Dieu pour lui après sa mort, qui ne manqua pas d'arriver bientôt ; car le chirurgien l'ayant encore saigné, le pauvre vicillard, qui n'étoit déjà que trop affoibli, expira presque dans le moment. Comme il rendoit les derniers soupirs, le médecin parut & demeura un peu sot, malgré l'habitude qu'il avoit de dépêcher ses malades. Cependant loin d'imputer la mort du chanoine à la boisson & aux saignées, il sortit en disant d'un air froid qu'on ne lui avoit pas tiré assez de sang, ni fait boire assez d'eau chaude. L'exécuteur de la haute médecine, je veux dire le chirurgien, voyant aussi qu'on n'avoit plus besoin de son ministère, suivit le docteur Sangrado.

Sitôt que nous vîmes le patron sans vie, nous fîmes, la dame Jacinte, Inésille & moi, un concert de cris funèbres, qui fut entendu

de tout le voisinage. La Béate surtout, qui avoit le plus grand sujet de se réjouir, pousoit des accens si plaintifs, qu'elle sembloit être la personne du monde la plus touchée. La chambre en un instant se remplit de gens moins attirés par la compassion que par la curiosité. Les parens du défunt n'eurent pas plutôt vent de sa mort, qu'ils vinrent fondre au logis & faire mettre le scellé par tout. Ils trouvèrent la gouvernante si affligée, qu'ils crurent d'abord que le chanoine n'avoit point fait de testament. Mais ils apprirent bientôt, à leur grand regret, qu'il y en avoit un revêtu de toutes les formalités nécessaires. Lorsqu'on vint à l'ouvrir & qu'ils virent que le testateur avoit disposé de ses meilleurs effets en faveur de la dame Jacinte & de la petite fille, ils firent son oraison funèbre dans des termes peu honorables à sa mémoire. Ils apostrophèrent en même tems la Béate, & firent aussi quelque mention de moi. Il faut avouer que je le méritois bien. Le licencié, pour m'engager à me souvenir de lui toute ma vie, s'expliquoit ainsi pour mon compte par un article de son testament: *Item, puisque Gil Blas est un garçon qui a déjà de la littérature, pour achever de le rendre savant, je lui laisse ma bibliothèque, tous mes livres & mes manuscrits sans aucune exception.*

J'ignorois où pouvoit être cette prétendue bibliothèque. Je ne m'étois point apperçu qu'il y en eût dans la maison. Je savois seulement qu'il y avoit quelque papiers avec cinq ou six volumes sur deux petits ais de sapin dans le cabinet de mon maître. C'étoit là mon legs. Encore les livres ne me pouvoient-ils être d'une grande utilité. L'un avoit pour titre : *le Cuisinier parfait* ; l'autre traitoit de *l'indigestion & de la manière de la guérir* ; & les autres étoient les quatre parties du *bréviaire*, que les vers avoient à demi rongées. A l'égard des manuscrits, le plus curieux contenoit toutes les pièces d'un procès que le chanoine avoit eu autrefois pour sa prébende. Après avoir examiné mon legs avec plus d'attention qu'il n'en méritoit ; je l'abandonnai aux parens qui me l'avoient tant envié. Je leur remis même l'habit dont j'étois revêtu, & je repris le mien, bornant à mes gages le fruit de mes services. J'allai chercher ensuite une autre maison. Pour la dame Jacinte, outre les sommes qui lui avoient été léguées, elle eut encore de bonnes nippes, qu'à l'aide de son bon ami, elle avoit détournées pendant la maladie du licencié.

Je résolus d'aller trouver le seigneur Arias de Londonna, & de choisir dans son registre une nouvelle condition ; mais comme j'étois près

d'entrer dans le cul de sac où il demeuroit, je rencontraï le docteur Sangrado, que je n'avois point vu depuis le jour de la mort de mon maître, & je pris la liberté de le saluer. Il me remit dans le moment, quoique j'eusse changé d'habit, & témoignant quelque joie de me voir : Hé te voilà, mon enfant, me dit-il, je pensois à toi tout à l'heure. J'ai besoin d'un bon garçon pour me servir, & tu m'es revenu dans l'esprit. Tu me paroïs bon enfant, & je crois que tu serois bien mon fait si tu savois lire & écrire. Monsieur, lui répondis-je, sur ce pied-là je suis donc votre affaire, car je sais l'un & l'autre. Cela étant, reprit-il, tu es l'homme qu'il me faut. Viens chez moi. Tu n'y auras que de l'agrément. Je te traiterai avec distinction. Je ne te donnerai point de gages ; mais rien ne te manquera. J'aurai soin de t'entretenir proprement, & je t'enseignerai le grand art de guérir toutes les maladies. En un mot, tu seras plutôt mon élève que mon valet.

J'acceptai la proposition du docteur, dans l'espérance que je pourrois sous un si savant maître me rendre illustre dans la médecine. Il me mena chez lui sur le champ, pour m'installer dans l'emploi qu'il me destinoit, & cet emploi consistoit à écrire le nom & la demeure des malades qui l'envoyoient chercher pendant qu'il

étoit en ville. Il y avoit pour cet effet au logis un registre, dans lequel une vieille servante, qu'il avoit pour tout domestique, marquoit les adresses ; mais, outre qu'elle ne savoit point l'orthographe, elle écrivoit si mal, qu'on ne pouvoit, le plus souvent, déchiffrer son écriture. Il me chargea du soin de tenir ce livre, qu'on pouvoit justement appeler un registre mortuaire, puisque les gens dont je prenois les noms mouroient presque tous. J'inscrivois, pour ainsi parler, les personnes qui vouloient partir pour l'autre monde, comme un commis, dans un bureau de voiture publique, écrit le nom de ceux qui retiennent des places. J'avois souvent la plume à la main, parce qu'il n'y avoit point en ce tems-là de médecin à Valladolid plus accrédité que le seigneur Sangrado. Il s'étoit mis en réputation dans le public par un verbiage spécieux, soutenu d'un air imposant, & par quelques cures heureuses qui lui avoient fait plus d'honneur qu'il n'en méritoit.

Il ne manquoit pas de pratique, ni par conséquent de bien. Il n'en faisoit pas toutefois meilleure chère. On vivoit chez lui très frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire que des pois, des fèves, des pommes cuites ou du fromage. Il disoit que ces alimens étoient les plus convenables à l'estomac, comme étant les

plus propres à la trituration, c'est-à-dire, à être broyés plus aisément. Néanmoins, bien qu'il les crût de facile digestion, il ne vouloit point qu'on s'en rassasiât ; en quoi, certes, il se montroit fort raisonnable. Mais s'il nous défendoit, à la servante & à moi, de manger beaucoup, en récompense il nous permettoit de boire de l'eau à discrétion. Bien loin de nous prescrire des bornes là-dessus, il nous disoit quelquefois : Buvez, mes enfans, buvez de l'eau abondamment. C'est un dissolvant universel. L'eau fond tous les sels. Le cours du sang est-il ralenti ? elle le précipite : Est-il trop rapide ? elle en arrête l'impétuosité. Notre docteur étoit de si bonne foi sur cela, qu'il ne buvoit jamais lui-même que de l'eau, bien qu'il fût dans un âge avancé. Il définissoit la vieillesse une phthisie naturelle qui nous dessèche & nous consume, & sur cette définition il déplorait l'ignorance de ceux qui nomment le vin le lait des vieillards. Il soutenoit que le vin les use & les détruit, & disoit fort éloquemment que cette liqueur funeste est pour eux, comme pour tout le monde, un ami qui trahit & un plaisir qui trompe.

Malgré ces doctes raisonnemens, après avoir été huit jours dans cette maison je commençai à sentir de grands maux d'estomac, que j'eus la témérité d'attribuer au dissolvant universel &

à la mauvaise nourriture que je prenois. Je m'en plaignis à mon maître dans la pensée qu'il pourroit se relâcher & me donner un peu de vin à mes repas ; mais il étoit trop ennemi de cette liqueur, pour me l'accorder. Quand tu auras formé l'habitude de boire de l'eau, me dit-il, tu en connoîtras l'excellence. Au reste, poursuivit-il, si tu te sens quelque dégoût pour l'eau pure, il y a des secours innocens pour soutenir l'estomac contre la fadeur des boissons aqueuses. La sauge, par exemple, & la véronique leur donnent un goût délectable, & si tu veux les rendre encore plus délicieuses, tu n'as qu'à y mêler de la fleur d'œillet, du romarin, ou du coquelicot..

Il avoit beau vanter l'eau & m'enseigner le secret d'en composer des breuvages exquis, j'en buvois avec tant de modération, que s'en étant apperçu, il me dit : Hé vraiment, Gil Blas, je ne m'étonne point si tu ne jouis pas d'une parfaite santé. Tu ne bois pas assez, mon ami. L'eau prise en petite quantité ne sert qu'à développer les parties de la bile, & qu'à leur donner plus d'activité ; au lieu qu'il les faut noyer dans un délayant copieux.. Ne crains pas, mon cher enfant, que l'abondance de l'eau affoiblisse ou refroidisse ton estomac. Loin de toi cette terreur panique, que tu te fais peut-être de la boisson fréquente. Je te garantis de

l'évènement ; & si tu ne me trouves pas bon pour t'en répondre, Celse même t'en sera garant. Cet oracle Latin fait un éloge admirable de l'eau. Ensuite il dit en termes exprès que ceux qui, pour boire du vin, s'excusent sur la foiblesse de leur estomac, font une injustice manifeste à ce viscère & cherchent à couvrir leur sensualité.

Comme j'aurois eu mauvaise grâce de me montrer indocile en entrant dans la carrière de la médecine, je fis semblant d'être persuadé qu'il avoit raison. J'avouerai même que je le crus effectivement. Je continuai donc à boire de l'eau sous la garantie de Celse ; ou plutôt je commençai à noyer la bile, en buvant copieusement de cette liqueur, & quoique de jour en jour je m'en sentisse plus incommodé, le préjugé l'emportoit sur l'expérience. J'avois, comme on voit, une heureuse disposition à devenir médecin. Je ne pus pourtant résister toujours à la violence de mes maux, qui s'accrurent à un point, que je pris enfin la résolution de sortir de chez le docteur Sangrado ; mais il me chargea d'un nouvel emploi qui me fit changer de sentiment. Ecoute, me dit-il un jour, je ne suis point de ces maîtres durs & ingrats, qui laissent vieillir leurs domestiques dans la servitude, avant que de les récompenser. Je suis content de toi, je t'aime, & sans attendre

que tu m'ayes servi plus long-tems, j'ai pris la résolution de faire ta fortune dès aujourd'hui. Je veux tout à l'heure te découvrir le fin de l'art salulaire que je professe depuis tant d'années. Les autres médecins en font consister la connoissance dans mille sciences pénibles, & moi, je prétends t'abrégér un chemin si long, & t'épargner la peine d'étudier la physique, la pharmacie, la botanique & l'anatomie. Sache, mon ami, qu'il ne faut que saigner, & faire boire de l'eau chaude. Voilà le secret de guérir toutes les maladies du monde. Oui, ce simple secret que je te révèle, & que la nature, impénétrable à mes confrères n'a pu dérober à mes observations, est renfermé dans ces deux points, dans la saignée & dans la boisson fréquente. Je n'ai plus rien à t'apprendre. Tu sais la médecine à fond, & profitant du fruit de ma longue expérience, tu deviens tout d'un coup aussi habile que moi. Tu peux, continua-t-il, me soulager présentement. Tu tiendras le matin notre registre, & l'après-midi tu sortiras pour aller voir une partie de mes malades. Tandis que j'aurai soin de la noblesse & du clergé, tu iras pour moi dans les maisons du tiers-état, où l'on m'appellera; & lorsque tu auras travaillé quelque tems, je te ferai agréger à notre corps. Tu es savant, Gil Blas, avant que d'être médecin,

au lieu que les autres sont long-tems médecins, & la plupart toute leur vie, avant que d'être savans.

Je remerciai le docteur de m'avoir si promptement rendu capable de lui servir de substitut; & pour reconnoître les bontés qu'il avoit pour moi, je l'assurai que je suivrois toute ma vie ses opinions, quand même elles seroient contraires à celle d'Hippocrate. Cette assurance pourtant n'étoit pas tout-à-fait sincère. Je désaprouvois son sentiment sur l'eau, & je me proposois de boire du vin tous les jours en allant voir mes malades. Je pendis au croc une seconde fois mon habit brodé, pour en prendre un de mon maître, & me donner l'air d'un médecin. Après quoi, je me disposai à exercer la médecine aux dépens de qui il appartiendrait. Je débutai par un alguazil qui avoit une pleurésie. J'ordonnai qu'on le saignât sans miséricorde, & qu'on ne lui plaignit point l'eau. J'entrai ensuite chez un pâtissier à qui la goutte faisoit pousser de grands cris. Je ne ménageai pas plus son sang que celui de l'alguazil, & j'ordonnai qu'on lui fît boire de l'eau de moment en moment. Je reçus douze réaux pour mes ordonnances; ce qui me fit prendre tant de goût à la profession, que je ne demandai plus que plaie & bosse. En sortant de la maison

du pâtissier, je rencontrai Fabrice, que je n'avois point vu depuis la mort du licencié Sédillo. Il me regarda long-tems avec surprise; puis il se mit à rire de toute sa force en se tenant les côtés. Ce n'étoit pas sans raison. J'avois un manteau qui traînoit à terre & un pourpoint quatre fois plus long & plus large qu'il ne falloit. Je pouvois passer pour une figure originale & grotesque. Je le laissai s'épanouir la rate, non sans être tenté de suivre son exemple; mais je me contraignis pour garder le *decorum* dans la rue, & mieux contrefaire le médecin, qui n'est pas un animal risible. Si mon air ridicule avoit excité les ris de Fabrice, mon sérieux les redoubla; & lorsqu'il s'en fut bien donné: Gil Blas, me dit-il, te voilà plaisamment équipé. Qui t'a déguisé de la sorte? Tout beau, mon ami, lui répondis-je, tout beau; respecte un nouvel Hippocrate. Apprends que je suis le substitut du docteur Sangrado, qui est le plus fameux médecin de Valladolid. Je demeure chez lui depuis trois semaines. Il m'a montré la médecine à fond; & comme il ne peut fournir à tous les malades qui le demandent, j'en vois une partie pour le soulager. Il va dans les grandes maisons, & moi dans les petites. Fort bien, reprit Fabrice; c'est à dire, qu'il t'abandonne le sang du peuple & se réserve celui des personnes de qualité. Je te

félicite de ton partage. Il vaut mieux avoir affaire à la populace qu'au grand monde. Vive un médecin de fauxbourg ! ses fautes sont moins en vue & ses assassinats ne font point de bruit. Oui, mon enfant, ajouta-t-il, ton sort me paroît digne d'envie, & pour parler comme Alexandre, si je n'étois pas Fabrice, je voudrois être Gil Blas.

Pour faire voir au fils du barbier Nunez qu'il n'avoit pas tort de vanter le bonheur de ma condition présente, je lui montrai les réaux de l'alguazil & du pâtissier ; puis nous entrâmes dans un cabaret pour en boire une partie. On nous apporta d'assez bon vin, que l'envie d'en goûter me fit trouver encore meilleur qu'il n'étoit. J'en bus à long traits, & n'en déplaise à l'oracle latin, à mesure que j'en versois dans mon estomac, je sentoís que ce viscère ne me savoit pas mauvais gré des injustices que je lui faisois. Nous demeurâmes long-tems dans ce cabaret. Fabrice & moi, nous y rîmes bien aux dépens de nos maîtres, comme cela se partique entre les valets. Ensuite voyant que la nuit approchoit, nous nous séparâmes, après nous être mutuellement promis que le jour suivant, l'après-dinée, nous nous retrouverions au même lieu.

Je ne fus pas sitôt au logis, que le docteur Sangrado y arriva. Je lui parlai des malades

que j'avois vus, & lui remis entre les mains huit réaux qui me restoient des douze que j'avois reçus pour mes ordonnances. Huit réaux, me dit-il après les avoir comptés, c'est peu de chose pour deux visites; mais il faut tout prendre. Aussi les prit-il presque tous. Il en garda six & me donnant les deux autres: Tiens, Gil Blas, poursuivit-il, voilà pour commencer à te faire un fonds; de plus, je veux faire avec toi une convention qui te sera bien utile; je t'abandonne le quart de ce que tu m'apporteras. Tu seras bientôt riche, mon ami; car il y aura, je crois, bien des maladies cette année.

J'avois lieu d'être content de mon partage, puisqu'ayant dessein de retenir tous les jours le quart de ce que je recevrois en ville, & touchant encore le quart du reste, c'étoit, si l'arithmétique est une science certaine, près de la moitié du tout qui me revenoit. Cela m'inspira une nouvelle ardeur pour la médecine. Le lendemain, dès que j'eus dîné, je repris mon habit de substitut & me remis en campagne. Je visitai plusieurs malades que j'avois inscrits, & je les traitai tous de la même manière, bien qu'ils eussent des maux différens. Jusque-là, les choses s'étoient passées sans bruit, & personne ne s'étoit encore revolté contre mes ordonnances; mais quelque excellente que soit la pratique d'un

médecin, elle ne sauroit manquer de censeurs ni d'envieux. J'entrai chez un marchand épicier qui avoit un fils hydropique. J'y trouvai un petit médecin brun, qu'on nommoit le docteur Cuchillo, & qu'un parent du maître de la maison venoit d'amener pour voir le malade. Je fis de profondes révérences à tout le monde & particulièrement au personnage que je jugeai qu'on avoit appelé pour le consulter sur la maladie dont il s'agissoit. Il me salua d'un air grave; puis m'ayant envisagé quelques momens avec beaucoup d'attention: Seigneur docteur, me dit-il, je vous prie d'excuser ma curiosité; je croyois connoître tous les médecins de Valladolid mes confrères, & cependant je vous avoue que vos traits me sont inconnus. Il faut que depuis très-peu de tems vous soyez venu vous établir dans cette ville. Je répondis que j'étois un jeune praticien, & que je ne travaillois encore que sous les auspices du docteur Sangrado. Je vous félicite, reprit-il poliment, d'avoir embrassé la méthode d'un si grand homme. Je ne doute point que vous ne soyez déjà très-habile, quoique vous paroissiez bien jeune. Il dit cela d'un air si naturel, que je ne savois s'il avoit parlé sérieusement, ou s'il s'étoit moqué de moi; & je rêvois à ce que je devois lui repliquer, lorsque l'épicier, prenant

ce moment pour parler, nous dit : Messieurs, je suis persuadé que vous savez parfaitement l'un & l'autre l'art de la médecine. Examinez, s'il vous plaît, mon fils, & ordonnez ce que vous jugerez à propos qu'on fasse pour le guérir.

Là-dessus le petit médecin se mit à observer le malade, & après m'avoir fait remarquer tous les symptômes qui découvroient la nature de la maladie, il me demanda de quelle manière je pensois qu'on dût le traiter. Je suis d'avis, lui répondis-je, qu'on le saigne tous les jours, & qu'on lui fasse boire de l'eau chaude abondamment. A ces paroles, le petit médecin me dit, en souriant d'un air plein de malice : Et vous croyez que ces remèdes lui sauveront la vie ? N'en doutez pas, m'écriai-je d'un ton ferme ; vous verrez le malade guérir à vue d'œil. Ils doivent produire cet effet, puisque ce sont des spécifiques contre toutes sortes de maladies. Demandez au seigneur Sangrado. Sur ce pied-là, reprit-il, Celse a grand tort d'assurer que pour guérir plus facilement un hydropique, il est à propos de lui faire souffrir la soif & la faim. Oh ! Celse, lui repartis-je, n'est pas mon oracle. Il se trompoit comme un autre, & quelquefois je me fais bon gré d'aller contre ses opinions ; je m'en trouve fort bien. Je reconnois à vos discours, me dit Cuchillo, la

pratique sûre & satisfaisante dont le docteur Sangrado veut insinuer la méthode aux jeunes praticiens. La saignée & la boisson sont sa médecine universelle. Je ne suis pas surpris si tant d'honnêtes gens périssent entre ses mains... N'en venons point aux invectives, interrompis-je assez brusquement. Un homme de votre profession a bonne grâce vraiment de faire de pareilles reproches. Allez, allez, monsieur le docteur, sans saigner & sans faire boire de l'eau chaude, on envoie bien des malades en l'autre monde ; & vous en avez peut-être vous-même expédié plus qu'un autre. Si vous en voulez au seigneur Sangrado, écrivez contre lui. Il vous répondra, & nous verrons de quel côté seront les rieurs. Vous ne connoissez guère le docteur Cuchillo, interrompit-il à son tour, avec emportement. Sachez que j'ai bec & ongles & que je ne crains nullement Sangrado, qui, malgré sa présomption & sa vanité, n'est qu'un original. La figure du petit médecin me mit en colère. Je lui répliquai avec aigreur. Il me repartit de la même sorte, & bientôt nous en vinmes aux gourmades. Nous eûmes le tems de nous donner quelques coups de poing, & de nous arracher l'un à l'autre une poignée de cheveux, avant que l'épicier & son parent pussent nous séparer. Lorsqu'ils en furent venus à bout, ils me

payèrent ma visite. & retinrent mon antagoniste, qui leur parut apparemment plus habile que moi.

Après cette aventure, peu s'en fallut qu'il ne m'en arrivât une autre. J'allai voir un gros chantre qui avoit la fièvre. Sitôt qu'il m'entendit parler d'eau chaude, il se montra très-récalcitrant contre ce spécifique. Il me dit un million d'injures, & me menaça même de me jeter par les fenêtres, si je ne me hâtois de sortir de chez lui. Je ne me le fis pas dire deux fois. Je me retirai promptement & ne voulant plus voir de malades ce jour-là, je gagnai l'hôtellerie où j'avois donné rendez-vous à Fabrice. Il y étoit déjà. Comme nous nous trouvâmes en humeur de boire, nous fîmes la débauche, & nous nous en retournâmes chez nos maîtres en bon état, c'est-à-dire entre deux vins. Le seigneur Sangrado ne s'aperçut point de mon ivresse, parce que je lui racontai avec tant d'action le démêlé que j'avois eu avec le petit docteur, qu'il prit ma vivacité pour un effet de l'émotion qui me restoit encore de mon combat. D'ailleurs il entroit pour son compte dans le rapport que je lui faisois, & se sentant piqué contre Cuchillo : Tu as bien fait, Gil Blas, me dit-il, de défendre l'honneur de nos remèdes contre ce petit avorton de la faculté. Il prétend donc qu'on ne doit pas permettre les

boissons aqueuses aux hydropiques ? l'ignorant ! Je soutiens, moi, qu'il faut leur en accorder l'usage. Oui, l'eau, poursuivit-il, peut guérir toutes sortes d'hydropisies, elle est bonne pour les rhumatismes, elle est encore excellente dans ces fièvres où l'on brûle & glace tout à la fois, & merveilleuse même dans ces maladies qu'on impute à des humeurs froides, séreuses, phlegmatiques & pituiteuses. Cette opinion paroît étrange aux jeunes médecins tels que Cuchillo ; mais elle est très-soutenable en bonne médecine ; & si ces gens-là étoient capables de raisonner en logiciens, au lieu de me décrier comme ils font, ils admireroient ma méthode, & deviendroient mes plus zélés partisans.

Il ne me soupçonna donc point d'avoir bu, tant il étoit en colère ; car pour l'aigrir encore davantage contre le petit docteur, j'avois mis dans mon rapport quelques circonstances de mon cru. Cependant, tout occupé qu'il étoit de ce que je venois de lui dire, il ne laissa pas de s'apercevoir que je buvois ce soir-là plus d'eau qu'à l'ordinaire ; effectivement, le vin m'avoit fort altéré. Tout autre que Sangrado se seroit défié de la soif qui me pressoit & des grands coups d'eau que j'avalais. Mais pour lui s'imaginant de bonne foi que je commençois à prendre goût aux boissons aqueuses : A ce que je vois, Gil Blas, me dit-il en souriant, tu

n'as plus tant d'aversion pour l'eau ; tu la bois comme du nectar. Cela ne m'étonne point, mon ami. Je savois bien que tu t'accoutumerois à cette liqueur. Monsieur, lui répondis-je, chaque chose a son tems. Je donnerois à l'heure qu'il est un muid de vin pour une pinte d'eau. Cette réponse charma le docteur qui ne perdit pas une si belle occasion de relever l'excellence de l'eau. Il entreprit d'en faire un nouvel éloge, non en orateur froid, mais en enthousiaste. Mille fois, s'écria-t-il, mille & mille fois plus estimables & plus innocens que les cabarets de nos jours, ces thermopoles des siècles passés, où l'on n'alloit pas honteusement prostituer son bien & sa vie en se gorgeant de vin ; mais où l'on s'assembloit pour s'amuser honnêtement & sans risque, à boire de l'eau chaude. On ne peut trop admirer la sage prévoyance de ces anciens maîtres de la vie civile, qui avoient établi des lieux publics où l'on donnoit de l'eau à boire à tout venant, & renfermoient le vin dans les boutiques des apothicaires, pour n'en permettre l'usage que par ordonnance des médecins. Quel trait de sagesse ! C'est sans doute, ajouta-t-il, par un heureux reste de cette ancienne frugalité digne du siècle d'or, qu'il se trouve encore aujourd'hui des personnes qui, comme toi & moi, ne boivent que de l'eau, & qui croient se préserver

ou se guérir de tous maux, en buvant de l'eau chaude, qui n'a pas bouilli, car j'ai observé que l'eau quand elle a bouilli est plus pesante & moins commode à l'estomac.

Tandis qu'il tenoit ce discours éloquent, je pensai plus d'une fois éclater de rire. Je gardai pourtant mon sérieux. Je fis plus, j'entrai dans les sentimens du docteur, je blâmai l'usage du vin, & plaignis les hommes d'avoir malheureusement pris goût à une boisson si pernicieuse. Ensuite, comme je ne me sentoie pas encore bien desaltéré, je remplis d'eau un grand gobelet, & après avoir bu à longs traits : Allons, monsieur, dis-je à mon maître, abreuvs-nous de cette liqueur bienfaisante. Faisons revivre dans votre maison ces anciens thermopoles que vous regrettez si fort. Il applaudit à ces paroles, & m'exhorta pendant une heure entière à ne boire jamais que de l'eau. Pour m'accoutumer à cette boisson, je lui promis d'en boire une grande quantité tous les soirs ; & pour tenir plus facilement ma promesse, je me couchai dans la résolution d'aller tous les jours au cabaret.

Le désagrément que j'avois eu chez l'épicier, ne m'empêcha pas d'ordonner, dès le lendemain, des saignées & de l'eau chaude. Au sortir d'une maison où je venois de voir un poëte qui avoit la phrénésie, je rencontrai dans

la rue une vieille femme qui m'aborda pour me demander si j'étois médecin. Je lui répondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, seigneur docteur, je vous supplie très-humblement de venir avec moi. Ma nièce est malade depuis hier, & j'ignore quelle est sa maladie. Je suivis la vieille, qui me conduisit à sa maison, & me fit entrer dans une chambre assez propre où je vis une personne alitée. Je m'approchai d'elle pour l'observer. D'abord ses traits me frappèrent ; & après l'avoir envisagée quelques momens, je reconnus à n'en pouvoir douter, que c'étoit l'aventurière qui avoit si bien fait le rôle de Camille. Pour elle, il ne me parut point qu'elle me remît, soit qu'elle fût accablée de son mal, soit que mon habit de médecin me rendît méconnoissable à ses yeux. Je lui pris le bras, pour lui tâter le pouls, & j'aperçus ma bague à son doigt. Je fus terriblement ému à la vue d'un bien dont j'étois en droit de me saisir, & j'eus grande envie de faire un effort pour le reprendre ; mais considérant que ces femmes se mettoient à crier, & que Don Raphaël, ou quelqu'autre défenseur du beau sexe, pourroit accourir à leurs cris, je me gardai bien de céder à la tentation. Je fis réflexion qu'il valoit mieux dissimuler, & consulter là-dessus Fabrice. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Cependant la vieille me pressoit de lui

apprendre de quel mal sa nièce étoit atteinte. Je ne fus pas assez sot pour avouer que je n'en savois rien ; au contraire, je fis le capable ; & copiant mon maître, je dis gravement que le mal provenoit de ce que la malade ne transpiroit point ; qu'il falloit par conséquent se hâter de la saigner, parce que la saignée étoit le substitut naturel de la transpiration ; & j'ordonnai aussi de l'eau chaude, pour faire les choses suivant nos règles.

J'abrégeai ma visite le plus qu'il me fut possible, & je courus chez le fils de Nunez, que je rencontrai comme il sortoit pour aller faire une commission, dont son maître venoit de le charger. Je lui contai ma nouvelle aventure, & lui demandai s'il jugeoit à propos que je fisse arrêter Camille par des gens de justice. Hé non, me répondit-il ; il faut bien t'en donner de garde. Ce ne seroit pas le moyen de ravoir ta bague. Ces gens-là n'aiment pas à faire des restitutions. Souviens-toi de ta prison d'Astorga ; ton cheval, ton argent, jusqu'à ton habit, tout n'est-il pas demeuré entre leurs mains ? Il faut plutôt nous servir de notre industrie pour rattraper ton diamant. Je me charge du soin de trouver quelque ruse pour cet effet. Je vais y rêver en allant à l'hôpital, où j'ai deux mots à dire au pourvoyeur, de la part de mon maître. Toi, va m'attendre à notre

cabaret, & ne t'impatiente point. Je t'y joindrai dans peu de tems.

Il y avoit pourtant déjà plus de trois heures que j'étois au rendez-vous, quand il y arriva. Je ne le reconnus pas d'abord. Outre qu'il avoit changé d'habit, & natté ses cheveux, une moustache postiche lui couvroit la moitié du visage. Il portoit une grande épée, dont la garde avoit pour le moins trois pieds de circonférence, & il marchoit à la tête de cinq hommes, qui avoient, comme lui, l'air déterminé, des moustaches épaisses, avec de longues rapières. Serviteur au seigneur Gil Blas, dit-il en m'abordant ; il voit en moi un alguazil de nouvelle fabrique, & dans ces braves gens qui m'accompagnent des archers de la même trempe. Il n'a qu'à nous mener chez la femme qui lui a volé un diamant, & nous le lui ferons rendre, sur ma parole. J'embrassai Fabrice, à ce discours, qui me faisoit connoître le stratagème qu'il prétendoit employer pour moi, & je lui témoignai que j'approuvois fort l'expédient qu'il avoit imaginé. Je saluai aussi les faux archers. C'étoient trois domestiques, & deux garçons barbiers de ses amis, qu'il avoit engagés à faire ce personnage. J'ordonnai qu'on apportât du vin, pour abreuver l'escouade, & nous allâmes tous ensemble chez Camille à l'entrée de la

nuît. Nous frappâmes à la porte, que nous trouvâmes fermée. La vieille vint ouvrir, & prenant les personnes qui étoient avec moi, pour des lévriers de justice, qui n'entroient pas dans cette maison sans sujet, elle demeura fort effrayée : Rassurez-vous, ma bonne mère, lui dit Fabrice ; nous ne venons ici que pour une petite affaire, qui sera bientôt terminée, car nous sommes des gens expéditifs. A ces mots, nous nous avançâmes, & gagnâmes la chambre de la malade, conduits par la vieille, qui marchoit devant nous, à la faveur d'une bougie qu'elle tenoit dans un flambeau d'argent. Je pris ce flambeau, je m'approchai du lit ; & faisant remarquer mes traits à Camille : Perfide, lui dis-je, reconnoissez ce trop crédule Gil Blas, que vous avez trompé. Ah ! scélérate, je vous rencontre enfin, après vous avoir long-tems cherchée. Le corrégidor a reçu ma plainte, & il a chargé cet alguazil de vous arrêter. Allons, monsieur l'officier, dis-je à Fabrice, faites votre charge. Il n'est pas besoin, répondit-il en grossissant sa voix, de m'exhorter à remplir mon devoir. Je me remets cette bonne vivante. Il y a dix ans qu'elle est marquée en lettres rouges sur mes tablettes. Levez-vous, ma princesse, ajouta-t-il. Habillez-vous promptement. Je vais vous servir d'écuyer, & vous

conduire aux prisons de cette ville, si vous l'avez pour agréable.

A ces paroles, Camille, toute malade qu'elle étoit, s'apercevant que deux archers à grandes moustaches se préparoient à la tirer de son lit par force, se mit d'elle-même sur son séant, joignit les mains d'une manière suppliante; & me regardant avec des yeux où la frayeur étoit peinte: Seigneur Gil Blas, me dit-elle, ayez pitié de moi. Je suis plus malheureuse que coupable. Vous en serez convaincu si vous voulez entendre mon histoire. Non, mademoiselle Camille, m'écriai-je, non, je ne veux pas vous écouter. Je ne sais que trop bien que vous excellez à faire des romans: Hé bien, reprit-elle, puisque vous ne me permettez pas de me justifier, je vais vous rendre votre diamant, & ne me perdez point. En parlant de cette sorte, elle tira de son doigt ma bague, & me la donna. Mais je lui répondis que mon diamant ne suffisoit point, & que je voulois qu'on me restituât encore les mille ducats qui m'avoient été volés dans l'hôtel garni. Oh! pour vos ducats, seigneur, répliqua-t-elle, ne me les demandez point. Le traître Don Raphaël, que je n'ai point vu depuis ce tems-là, les emporta dès la nuit même. Hé! petite mignonne, dit alors Fabrice, n'y a-t-il qu'à dire, pour vous tirer d'intrigue, que vous n'avez pas eu de

part au gâteau ? Vous n'en serez pas quitte à si bon marché. C'est assez que vous soyez des complices de Don Raphaël, pour mériter qu'on vous demande compte de votre vie passée. Vous devez bien avoir des choses sur la conscience. Vous viendrez, s'il vous plaît, en prison faire une confession générale. J'y veux mener aussi, continua-t-il, cette bonne vieille ; je juge qu'elle sait une infinité d'histoires curieuses, que monsieur le corrégidor ne sera pas fâché d'entendre.

Les deux femmes, à ces mots, mirent tout en usage pour nous attendrir. Elles remplirent la chambre de cris, de plaintes & de lamentations. Tandis que la vieille à genoux, tantôt devant l'alguazil & tantôt devant les archers, tâchoit d'exciter leur compassion, Camille me prioit, de la manière du monde la plus touchante, de la sauver des mains de la justice. Je feignis de me laisser fléchir : Monsieur l'officier, dis-je au fils de Nunez, puisque j'ai mon diamant, je me console du reste. Je ne souhaite pas qu'on fasse de la peine à cette pauvre femme. Je ne veux point la mort du pécheur. Fi donc, répondit-il, vous avez de l'humanité. Vous ne seriez pas bon à être exempt. Il faut, poursuivit-il, que je m'acquitte de ma commission. Il m'est expressément ordonné d'arrêter ces infantes. Monsieur le corrégidor en

veut faire un exemple. Hé ! de grâce, repris-je, ayez quelque égard à ma prière, & relâchez-vous un peu de votre devoir en faveur du présent que ces dames vont vous offrir. Oh ! c'est une autre affaire, repartit-il ; voilà ce qui s'appelle une figure de rhétorique bien placée : ça, voyons. Qu'ont-elles à me donner ? J'ai un collier de perles, lui dit Camille, & des pendants d'oreilles d'un prix considérable. Oui, mais, interrompit-il brusquement, si cela vient des Iles Philippines, je n'en veux point. Vous pouvez les prendre en assurance, reprit-elle ; je vous les garantis fins. En même tems elle se fit apporter par la vieille une petite boîte d'où elle tira le collier & les pendants, qu'elle mit entre les mains de monsieur l'alguazil. Bien qu'il ne se connût guère mieux que moi en pierreries, il ne douta pas que celles qui composoient les pendants ne fussent fines, aussi-bien que les perles. Ces bijoux, dit-il, après les avoir considérés attentivement, me paroissent de bon aloi, & si l'on ajoute à cela le flambeau d'argent que tient le seigneur Gil Blas, je ne répons plus de ma fidélité. Je ne crois pas, dis-je alors à Camille, que vous vouliez, pour une bagatelle, rompre un accommodement si avantageux pour vous. En prononçant ces dernières paroles, j'ôtai la bougie, que je remis à la vieille, & livrai le flambeau à Fabrice, qui,

s'en tenant là, peut-être parce qu'il n'apportoit plus rien dans la chambre qui se pût aisément emporter, dit aux deux femmes : Adieu, Mesdames, demeurez tranquilles. Je vais parler à monsieur le corrégidor, & vous rendre plus blanches que la neige. Nous savons lui tourner les choses comme il nous plaît, & nous ne lui faisons des rapports fidèles, que quand rien ne nous oblige à lui en faire de faux.

Après avoir exécuté de cette manière le projet de Fabrice, nous sortîmes de chez Camille, en nous applaudissant d'un succès qui surpassoit notre attente ; car nous n'avions compté que sur la bague. Nous emportions sans façon tout le reste. Bien loin de nous faire un scrupule d'avoir volé des courtisanes, nous nous imaginions avoir fait une action méritoire. Messieurs, nous dit Fabrice, lorsque nous fûmes dans la rue, après avoir fait une si belle expédition, nous quitterons-nous sans nous en réjouir le verre à la main ? Ce n'est pas mon sentiment ; & je suis d'avis que nous regagnions notre cabaret, où nous passerons la nuit à nous réjouir. Demain nous vendrons le flambeau, le collier, les pendans d'oreilles, & nous en partagerons, l'argent en frères. Après quoi, chacun reprendra le chemin de sa maison, & s'excusera du mieux qu'il lui sera possible

auprès de son maître. La pensée de monsieur l'alguazil nous parut très-judicieuse. Nous retournâmes tous au cabaret, les uns jugeant qu'ils trouveroient facilement une excuse pour avoir dé couché, & les autres ne se souciant guère d'être chassés de chez eux.

Nous fîmes apprêter un bon souper ; & nous nous mîmes à table avec autant d'appétit que de gaieté. Le repas fut assaisonné de mille discours agréables. Fabrice surtout, qui savoit donner de l'enjouement à la conversation, divertit fort la compagnie. Il lui échappa je ne sais combien de traits pleins de sel Castillan, qui vaut bien le sel Attique. Mais dans le tems que nous étions le plus en train de rire, notre joie fut tout à coup troublée par un événement imprévu & des plus désagréables. Il entra dans la chambre où nous soupions un homme assez bien fait, suivi de deux autres de très-mauvaise mine. Après ceux-là, trois autres parurent, & nous en comptâmes jusqu'à douze, qui survinrent ainsi trois à trois. Ils portoient des carabines, avec des épées, & des baïonnettes. Nous vîmes bien que c'étoient des archers de la patrouille, & il ne nous fut pas difficile de juger de leur intention. Nous eûmes d'abord quelque envie de résister ; mais ils nous enveloppèrent en un instant, & nous tinrent en respect, tant par leur nombre, que par leurs

armes à feu. Messieurs, nous dit le commandant, d'un air railleur, je sais par quel ingénieux artifice vous venez de retirer une bague des mains de certaine aventurière. Certes, le trait est excellent, & mérite bien une récompense publique. Aussi ne peut-elle vous échapper ; la justice qui vous destine dans son palais un logement, ne manquera pas de payer un si bel effort de génie. Toutes les personnes à qui ce discours s'adressoit, en furent déconcertées. Nous changeâmes de contenance, & sentîmes à notre tour la même frayeur que nous avions inspirée chez Camille. Fabrice pourtant, quoique pâle & défait, voulut nous justifier. Seigneur, dit-il, nous n'avons pas eu une mauvaise intention, & par conséquent on nous doit pardonner cette petite supercherie. Comment, répliqua le commandant avec colère, vous appelez cela une petite supercherie ? Savez-vous bien qu'il y va de la corde ? Outre qu'il n'est pas permis de se rendre justice soi-même, vous avez emporté un flambeau, un collier, & des pendans d'oreilles ; & ce qui, sans doute, est un cas pendable, c'est que pour faire ce vol, vous vous êtes travestis en archers. Des misérables se déguisent en honnêtes gens, pour mal faire ! Je vous trouverai trop heureux, si l'on ne vous condamne qu'à faucher le grand pré. Lorsqu'il

nous eut fait comprendre que la chose étoit encore plus sérieuse que nous ne l'avions pensé d'abord, nous nous jetâmes tous à ses pieds, & le priâmes d'avoir pitié de notre jeunesse; mais nos prières furent inutiles. De plus, ce qui est tout à fait extraordinaire, il rejeta la proposition que nous fîmes de lui abandonner le collier, les pendans & le flambeau. Il refusa même ma bague, parce que je la lui offrois, peut-être, en trop bonne compagnie. Enfin, il se montra inexorable. Il fit désarmer mes compagnons, & nous emmena tous ensemble aux prisons de la ville. Comme on nous y conduisoit, un des archers m'apprit que la vieille, qui demouroit avec Camille, nous ayant soupçonnés de n'être pas de véritables valets de pied de la justice, elle nous avoit suivis jusqu'au cabaret; & que là, ses soupçons s'étant tournés en certitude, elle en avoit averti la patrouille pour se venger de nous.

On nous fouilla d'abord par tout. On nous ôta le collier, les pendans & le flambeau. On m'arracha pareillement ma bague avec le rubis des Iles Philippines, que j'avois par malheur dans mes poches. On ne me laissa pas seulement les réaux que j'avois reçus ce jour-là pour mes ordonnances. Ce qui me prouva que les gens de justice de Valladolid savoient aussi bien faire leur charge que ceux d'Astorga, &

que tous ces messieurs avoient des manières uniformes. Tandis qu'on me spolioit de mes bijoux & de mes espèces, l'officier de la patrouille qui étoit présent, contoit notre aventure aux ministres de la spoliation. Le fait leur sembla si grave, que la plupart d'entr'eux nous trouvoient dignes du dernier supplice. Les autres, moins sévères, disoient que nous pourrions en être quittes pour chacun deux cens coups de fouet, avec quelques années de service sur mer. En attendant la décision de monsieur le corrégidor, on nous enferma dans un cachot. Nous aurions pu y demeurer longtemps, & n'en sortir que pour aller aux galères, si dès le lendemain le seigneur Manuel Ordonnez n'eût entendu parler de notre affaire, & résolu de tirer Fabrice de prison ; ce qu'il ne pouvoit faire sans nous délivrer tous avec lui. C'étoit un homme fort estimé dans la ville. Il n'épargna point les sollicitations ; & tant par son crédit, que par celui de ses amis, il obtint au bout de trois jours notre élargissement. Mais nous ne sortîmes point de ce lieu-là comme nous y étions entrés ; le flambeau, le collier, les pendans, ma bague & le rubis, tout y resta. Cela me fit souvenir de ces vers de Virgile qui commencent par *Sic vos non vobis*.

D'abord que nous fûmes en liberté, nous retournâmes chez nos maîtres. Le docteur

Sangrado me reçut bien : Mon pauvre Gil Blas, me dit-il, je n'ai su que ce matin ta disgrâce. Je me préparois à solliciter fortement pour toi. Il faut te consoler de cet accident, mon ami, & t'attacher plus que jamais à la médecine. Je répondis, que j'étois dans ce dessein ; & véritablement je m'y donnai tout entier. Bien loin de manquer d'occupation, il arriva, comme mon maître l'avoit si heureusement prédit, qu'il y eut bien des maladies. Des fièvres malignes commencèrent à régner dans la ville & dans les fauxbourgs. Tous les médecins de Valladolid eurent de la pratique, & nous particulièrement. Il ne se passoit point de jour que nous ne vissions chacun huit ou dix malades ; ce qui suppose bien de l'eau bue & du sang répandu. Mais je ne sais comment cela se faisoit ; ils mouroient tous, soit que nous les traitassions d'une manière propre à cela, soit que leurs maladies fussent incurables. Nous faisons rarement trois visites à un même malade. Dès la seconde, nous apprenions qu'il venoit d'être enterré, ou nous le trouvions à l'agonie. Comme je n'étois qu'un jeune médecin, qui n'avoit pas encore eu le tems de s'endurcir au meurtre, je m'affligeois des événemens funestes qu'on pouvoit m'imputer. Monsieur, dis-je un soir au docteur Sangrado, je suis exactement votre méthode, cependant

tous mes malades vont en l'autre monde. On diroit qu'ils prennent plaisir à mourir pour décréditer notre médecine. J'en ai rencontré aujourd'hui deux qu'on portoit en terre. Mon enfant, me répondit-il, je pourrois te dire à peu près la même chose. Je n'ai pas souvent la satisfaction de guérir les personnes qui tombent entre mes mains ; & si je n'étois pas aussi sûr de mes principes que je le suis, je croirois mes remèdes contraires à presque toutes les maladies que je traite. Si vous m'en voulez croire, monsieur, repris-je, nous changerons de pratique. Donnons par curiosité des préparations chimiques à nos malades. Essayons le kermès. Le pis qu'il en puisse arriver, c'est qu'il produise le même effet que notre eau chaude & nos saignées. Je ferois volontiers cet essai, répliqua-t-il, si cela ne tiroit pas à conséquence ; mais j'ai publié un livre où je vante la fréquente saignée & l'usage de la boisson ; veux-tu que j'aie décrier mon ouvrage ? Oh ! vous avez raison, lui repartis-je, il ne faut point accorder ce triomphe à vos ennemis. Ils diroient que vous vous laissez désabuser. Ils vous perdroient de réputation. Périront plutôt le peuple, la noblesse & le clergé. Allons donc toujours notre train. Après tout, nos confrères, malgré l'aversion qu'ils ont pour la saignée, ne savent

pas faire de plus grands miracles que nous ; & je crois que leurs drogues valent bien nos spécifiques.

Nous continuâmes à travailler sur nouveaux frais, & nous y procédâmes de manière qu'en moins de six semaines nous fîmes autant de veuves & d'orphelins que le siège de Troye. Il sembloit que la peste fut dans Valladolid, tant on y faisoit de funérailles. Il venoit tous les jours au logis quelque père nous demander compte d'un fils que nous lui avions enlevé, ou bien quelque oncle qui nous reprochoit la mort de son neveu. Pour les neveux & les fils dont les oncles & les pères s'étoient mal trouvés de nos remèdes, ils ne paroissoient point chez nous. Les maris étoient aussi fort discrets ; ils ne nous chicanoyent point sur la perte de leurs femmes. Mais les personnes affligées dont il nous falloit essuyer les reproches, avoient quelquefois une douleur brutale. Ils nous appeloient ignorans, assassins. Ils ne ménageoint point les termes. J'étois ému de leurs épithètes ; mais mon maître, qui étoit fait à cela, les écoutoit de sang froid. J'aurois pu comme lui m'accoutumer aux injures, si le Ciel, pour ôter sans doute aux malades de Valladolid un de leurs fléaux, n'eût fait naître une occasion de me dégoûter de la médecine, que je pratiquois avec si peu de succès.

Il y avoit dans notre voisinage un jeu de paume où les fainéans de la ville s'assembloient chaque jour. On y voyoit un de ces braves de profession qui s'érigent en maîtres & décident les différends dans les tripots. Il étoit de Biscaye, & se faisoit appeller Don Rodrigue de Mondragon. Il paroissoit avoir trente ans. C'étoit un homme d'une taille ordinaire, mais sec & nerveux. Outre deux petits yeux étincelans qui lui rouloient dans la tête, & sembloient menacer tous ceux qu'il regardoit, un nez fort épaté lui tomboit sur une moustache rousse, qui s'élevoit en croc jusqu'à la tempe. Il avoit la parole si rude & si brusque qu'il n'avoit qu'à parler, pour inspirer de l'effroi. Ce casseur de raquettes s'étoit rendu le tyran du jeu de paume. Il jugeoit impérieusement les contestations qui survenoient entre les joueurs, & il ne falloit pas qu'on appelât de ses jugemens, à moins que l'appelant ne voulût se résoudre à recevoir de lui le lendemain un cartel de défi. Tel que je viens de représenter le seigneur Don Rodrigue, que le *Don* qu'il mettoit à la tête de son nom, n'empêchoit pas d'être roturier, il fit une tendre impression sur la maîtresse du tripot. C'étoit une femme de quarante ans, riche, assez agréable, & veuve depuis quinze mois. J'ignore comment il put lui plaire. Ce ne fut pas assurément par sa

beauté; ce fut donc par ce je ne sais quoi qu'on ne sauroit dire. Quoi qu'il en soit, elle eut du goût pour lui & forma le dessein de l'épouser; mais dans le tems qu'elle se préparoit à consommer cette affaire, elle tomba malade & malheureusement pour elle je devins son médecin. Quand sa maladie n'auroit pas été une fièvre maligne, mes remèdes suffisoient pour la rendre dangereuse. Au bout de quatre jours, je remplis de deuil le tripot. La paumière alla où j'envoyois tous mes malades, & ses parens s'emparèrent de son bien. Don Rodrigue au désespoir d'avoir perdu sa maîtresse, ou plutôt l'espérance d'un mariage très-avantageux pour lui, ne se contenta pas de jeter feu & flammes contre moi, il jura qu'il me passeroit son épée au travers du corps, & m'extermineroit à la première vue. Un voisin charitable m'avertit de ce serment; & la connoissance que j'avois de Mondragon, bien loin de me faire mépriser cet avis, me remplit de trouble & de frayeur. Je n'osois sortir du logis, de peur de le rencontrer, & je m'imaginois sans cesse le voir entrer dans notre maison d'un air furieux. Je ne pouvois goûter un moment de repos. Cela me détacha de la médecine, & je ne songeai plus qu'à m'affranchir de mon inquiétude. Je repris mon habit brodé, & après avoir dit adieu

à mon maître, qui ne put me retenir, je sortis de la ville à la pointe du jour, non sans craindre de trouver Don Rodrigue en mon chemin.

Je marchois fort vite & regardois de tems en tems derrière moi, pour voir si ce redoutable Biscayen ne suivoit point mes pas. J'avois l'imagination si remplie de cet homme-là, que je prenois pour lui tous les arbres & les buissons. Je sentoís à tout moment mon cœur tressaillir d'effroi. Je me rassurai pourtant après avoir fait une bonne lieue, & je continuai plus doucement mon chemin vers Madrid, où je me proposois d'aller. Je quittois sans peine le séjour de Valladolid ; tout mon regret étoit de me séparer de Fabrice, mon cher Pylade, à qui je n'avois pu même faire mes adieux. Je n'étois nullement fâché d'avoir renoncé à la médecine ; au contraire, je demandois pardon à Dieu de l'avoir exercée. Je ne laissai pas de compter avec plaisir l'argent que j'avois dans mes poches, bien que ce fût le salaire de mes assassinats. J'avois en réaux, à peu près, la valeur de cinq ducats ; c'étoit-là tout mon bien. Je me promettois avec cela de me rendre à Madrid, où je ne doutois point que je ne trouvasse quelque bonne condition. D'ailleurs, je souhaitois passionnément d'être dans cette superbe ville qu'on m'avoit

vantée comme l'abrégé de toutes les merveilles du monde.

Tandis que je me rappelois tout ce que j'en avois oui dire, & que je jouissois par avance des plaisirs qu'on y prend, j'entendis la voix d'un homme qui marchoit sur mes pas, & qui chantoit à plein gosier. Il avoit sur le dos un sac de cuir, une guitare pendue au cou, & il portoit une assez longue épée. Il alloit si bon train qu'il me joignit en peu de tems. C'étoit un des deux garçons barbiers avec qui j'avois été en prison pour l'aventure de la bague. Nous nous reconnûmes d'abord l'un l'autre, quoique nous eussions changé d'habit, & nous demeurâmes fort étonnés de nous rencontrer inopinément sur un grand chemin. Si je lui témoignai que j'étois ravi de l'avoir pour compagnon de voyage, il me parut de son côté sentir une extrême joie de me revoir. Je lui contai pourquoi j'avois abandonné Valladolid; & lui, pour me faire la même confidence, m'apprit qu'il avoit eu du bruit avec son maître, & qu'ils s'étoient dit tous deux réciproquement un éternel adieu. Si j'eusse voulu, ajouta-t-il, demeurer plus long-tems à Valladolid, j'y aurois trouvé dix boutiques pour une; car, sans vanité, j'ose dire qu'il n'est point de barbier en Espagne, qui sache mieux que moi raser à poil & à contrepoil, &

mettre une moustache en papillotes. Mais je n'ai pu résister davantage au violent désir que j'ai de retourner dans ma patrie, d'où il y a dix années entières que je suis sorti. Je veux respirer un peu l'air natal, & savoir dans quelle situation sont mes parens. Je serai chez eux après demain ; puisque l'endroit qu'ils habitent, & qu'on appelle Olmédo, est un gros village en deçà de Ségovie.

Je résolus d'accompagner ce barbier jusque chez lui, & d'aller à Ségovie chercher quelque commodité pour Madrid. Nous commençâmes à nous entretenir de choses indifférentes en poursuivant notre route. Ce jeune homme étoit de bonne humeur & avoit l'esprit agréable. Au bout d'une heure de conversation, il me demanda si je me sentois de l'appétit. Je lui répondis qu'il le verroit à la première hôtellerie. En attendant que nous y arrivions, me dit-il, nous pouvons faire une pause. J'ai dans mon sac de quoi déjeuner. Qand je voyage, j'ai toujours soin de porter des provisions. Je ne me charge point d'habits, de linge, ni d'autres hardes inutiles ; je ne veux rien de superflu. Je ne mets dans mon sac que des munitions de bouche, avec mes rasoirs, & une savonnette. Je louai sa prudence, & consentis de bon cœur à la pause qu'il me proposoit. J'avois faim, & je me

préparois à faire un bon repas. Après ce qu'il venoit de dire, je m'y attendois. Nous nous détournâmes un peu du grand chemin, pour nous asseoir sur l'herbe. Là, mon garçon barbier étala ses vivres, qui consistoient dans cinq ou six oignons, avec quelques morceaux de pain & de fromage ; mais ce qu'il produisit comme la meilleure pièce du sac, fut un petit outre, rempli, disoit-il, d'un vin délicat & friand. Quoique les mets ne fussent pas bien savoureux, la faim qui nous pressoit l'un & l'autre, ne nous permit pas de les trouver mauvais ; & nous vuidâmes aussi l'outre, où il y avoit environ deux pintes d'un vin qu'il se seroit fort bien passé de me vanter. Nous nous levâmes après cela, & nous nous remîmes en marche avec beaucoup de gayeté. Le barbier, à qui Fabrice avoit dit qu'il m'étoit arrivé des aventures très-particulières, me pria de les lui apprendre moi-même. Je crus ne pouvoir rien refuser à un homme qui m'avoit si bien régale. Je lui donnai la satisfaction qu'il demandoit. Ensuite, je lui dis que pour reconnoître ma complaisance, il falloit qu'il me contât aussi l'histoire de sa vie. Oh ! pour mon histoire, s'écria-t-il, elle ne mérite guère d'être entendue. Elle ne contient que des faits fort simples. Néanmoins, ajouta-t-il, puisque nous n'avons rien de meilleur à faire,

je vais vous la raconter telle qu'elle est. En même tems il en fit le récit, à peu près de cette sorte.

Histoire du garçon barbier.

Fernand Perès de la Fuente, mon grand-père (je prends la chose de loin), après avoir été pendant cinquante ans barbier du village d'Olmédo, mourut, & laissa quatre fils. L'ainé, nommé Nicolas, s'empara de la boutique, & lui succéda dans sa profession. Bertrand, le puîné, se mettant le commerce en tête, devint marchand mercier, & Thomas qui étoit le troisième se fit maître d'école. Pour le quatrième, qu'on appeloit Pédro, comme il se sentoit né pour les belles lettres, il vendit une petite pièce de terre, qu'il avoit eue pour son partage, & alla demeurer à Madrid, où il espéroit qu'un jour il se feroit distinguer par son savoir & par son esprit. Ses trois autres frères ne se séparèrent point. Ils s'établirent à Olmédo, en se mariant avec des filles de laboureurs, qui leur apportèrent en mariage peu de bien, mais en récompense leur donnèrent beaucoup d'enfans. Ma mère, femme du barbier, en eut six pour sa part dans les cinq premières années de son mariage. Je fus du nombre de ceux-là. Mon père m'apprit de très-bonne heure à raser ; & lorsqu'il me vit

parvenu à l'âge de quinze ans, il me chargea les épaules de ce sac que vous voyez, me ceignit d'une longue épée, & me dit: Va, Diégo, tu es en état présentement de gagner ta vie; va courir le pays. Tu as besoin de voyager pour te dégourdir & te perfectionner dans ton art. Pars, & ne reviens à Olmédo qu'après avoir fait le tour de l'Espagne. Que je n'entende point parler de toi avant ce tems-là. En achevant ces paroles, il m'embrassa de bonne amitié, & me poussa hors du logis.

Tels furent les adieux de mon père. Pour ma mère, qui avoit moins de rudesse dans ses mœurs, elle parut plus sensible à mon départ. Elle laissa couler quelques larmes, & me glissa même dans la main un ducat à la dérobée. Je sortis donc ainsi d'Olmédo, & pris le chemin de Ségovie. Je n'eus pas fait deux cens pas, que je m'arrêtai pour visiter mon sac. J'eus envie de voir ce qu'il y avoit dedans, & de connoître précisément ce que je possédois. J'y trouvai une trousse où étoient deux rasoirs qui sembloient avoir rasé dix générations, tant ils étoient usés, avec une bandelette de cuir pour les repasser, & un morceau de savon. Outre cela, une chemise de chanvre toute neuve, une vieille paire de souliers de mon père, & ce qui me réjouit plus que tout le reste,

une vingtaine de réaux enveloppés dans un chiffon de linge. Voilà quelles étoient mes facultés. Vous jugez bien par là que maître Nicolas le barbier comptoit beaucoup sur mon savoir-faire, puisqu'il me laissoit partir avec si peu de chose. Cependant la possession d'un ducat & de vingt réaux ne manqua pas d'éblouir un jeune homme qui n'avoit jamais eu d'argent. Je crus mes finances inépuisables, & transporté de joie je continuai mon chemin, en regardant de moment en moment la garde de ma rapière, dont la lame me battoit à chaque pas le mollet, ou s'embarrassoit dans mes jambes.

J'arrivai sur le soir au village d'Ataquinès avec un très-rude appétit. J'allai loger à l'hôtellerie, & comme si j'eusse été en état de faire de la dépense, je demandai d'un ton haut à souper. L'hôte me considéra quelque tems & voyant à qui il avoit affaire, il me dit d'un air doux : çà, mon gentilhomme, vous serez satisfait. On va vous traiter comme un prince. En parlant de cette sorte, il me mena dans une petite chambre, où il m'apporta, un quart d'heure après, un civé de matou, que je mangeai avec la même avidité, que s'il eût été de lièvre ou de lapin. Il accompagna cet excellent ragoût d'un vin qui étoit si bon, disoit-il, que le roi n'en buvoit pas de meilleur. Je m'aperçus pourtant que c'étoit du vin gâté ;

mais cela ne m'empêcha pas de lui faire autant d'honneur qu'au matou. Il falloit ensuite, pour achever d'être traité comme un prince, que je couchasse dans un lit plus propre à causer l'insomnie qu'à l'ôter. Peignez-vous un grabat fort étroit & si court que je ne pouvois étendre les jambes, tout petit que j'étois. D'ailleurs, il n'avoit pour matelas, & lit de plume, qu'une simple paille piquée & couverte d'un drap mis en double, qui, depuis le dernier blanchissage, avoit servi peut-être à cent voyageurs. Néanmoins dans ce lit, que je viens de représenter, l'estomac plein du civé & de ce vin délicieux que l'hôte m'avoit donné, grâces à ma jeunesse & à mon tempérament, je dormis d'un profond sommeil, & passai la nuit sans indigestion.

Le jour suivant, lorsque j'eus déjeuné & bien payé la bonne chère qu'on m'avoit faite, je me rendis tout d'une traite à Ségovie. Je n'y fus pas sitôt que j'eus le bonheur de trouver une boutique, où l'on me reçut pour ma nourriture & mon entretien ; mais je n'y demeurai que six mois ; un garçon barbier avec qui j'avois fait connoissance, & qui vouloit aller à Madrid, me débaucha, & je partis pour cette ville avec lui. Je me plaçai là sans peine sur le même pied qu'à Ségovie. J'entrai dans une boutique des plus achalandées. Il est vrai qu'elle étoit.

auprès de l'église de Sainte Croix, & que la proximité *du Théâtre du Prince* y attiroit bien de la pratique. Mon maître, deux grands garçons & moi, nous ne pouvions presque suffire à servir les hommes qui venoient s'y faire raser. J'en voyois de toutes sortes de conditions ; mais entr'autres des comédiens & des auteurs. Un jour, deux personnages de cette dernière espèce s'y trouvèrent ensemble. Ils commencèrent à s'entretenir des poètes & des poësies du tems, & je leur entendis prononcer le nom de mon oncle. Cela me rendit plus attentif à leurs discours que je ne l'avois été : Don Juan de Zavaléta, disoit l'un, est un auteur sur lequel il me paroît que le public ne doit pas compter. C'est un esprit froid, un homme sans imagination. Sa dernière pièce l'a furieusement décrié. Et Luis Velez de Guevara, disoit l'autre, ne vient il pas de donner un bel ouvrage au public ? a-t-on jamais rien vu de plus misérable ? Ils nommèrent encore je ne sais combien d'autres poètes dont j'ai oublié les noms ; je me souviens seulement qu'ils en dirent beaucoup de mal. Pour mon oncle, ils en firent une mention plus honorable. Ils convinrent tous deux que c'étoit un garçon de mérite. Oui, dit l'un, Don Pédro de la Fuente est un auteur excellent. Il y a dans ses livres une fine plaisanterie mêlée d'érudition,

qui les rend piquans & pleins de sel. Je ne suis pas surpris s'il est estimé de la cour & de la ville, & si plusieurs grands lui font des pensions. Il y a déjà bien des années, dit l'autre, qu'il jouit d'un assez gros revenu. Il a sa nourriture & son logement chez le duc de Médina Celi. Il ne fait point de dépense. Il doit être fort bien dans ses affaires.

Je ne perdis pas un mot de tout ce que ces poètes dirent de mon oncle. Nous avions appris dans la famille qu'il faisoit du bruit à Madrid par ses ouvrages. Quelques personnes en passant par Olmédo, nous l'avoient dit; mais comme il négligeoit de nous donner de ses nouvelles & qu'il paroissoit fort détaché de nous, de notre côté, nous vivions dans une très-grande indifférence pour lui. Bon sang toutefois ne peut mentir. Dès que j'entendis dire qu'il étoit dans une belle passe & que je sus où il demuroit, je fus tenté de l'aller trouver. Une chose m'embarrassoit; les auteurs l'avoient appelé Don Pédro. Ce *Don* me fit quelque peine, & je craignis que ce ne fût un autre poète que mon oncle. Cette crainte pourtant ne m'arrêta point. Je crus qu'il pouvoit être devenu noble ainsi que bel esprit, & je résolus de le voir. Pour cet effet, avec la permission de mon maître, je m'ajustai un matin le mieux que je pus &

je sortis de notre boutique, un peu fier d'être neveu d'un homme qui s'étoit acquis tant de réputation par son génie. Les barbiers ne sont pas les gens du monde les moins susceptibles de vanité. Je commençai à concevoir une grande opinion de moi, & marchant d'un air présomptueux, je me fis enseigner l'hôtel du duc de Médina Celi. Je me présentai à la porte & dis que je souhaitois de parler au seigneur Don Pédro de la Fuente. Le portier me montra du doigt au fond d'une cour un petit escalier & me répondit; Montez par là, puis frappez à la première porte que vous recontrerez à main droite. Je fis ce qu'il me disoit; je frappai à une porte. Un jeune homme vint ouvrir, & je lui demandai si c'étoit là que logeoit le seigneur Don Pédro de la Fuente. Oui, me répondit-il; mais vous ne sauriez lui parler présentement. Je serois bien aise, lui dis-je, de l'entretenir; je viens lui apprendre des nouvelles de sa famille. Quand vous auriez, repartit-il, des nouvelles du Pape à lui dire, je ne vous introduirois pas dans sa chambre en ce moment. Il compose, & lorsqu'il travaille, il faut bien se garder de le distraire de son ouvrage. Il ne fera visible que sur le midi. Allez faire un tour & revenez dans ce tems-là.

Je sortis & me promenai toute la matinée dans la ville, en songeant sans cesse à la ré-

ception que mon oncle me feroit. Je crois, disois-je, qu'il sera ravi de me voir. Je jugeois de ses sentimens par les miens, & je me préparois à une reconnoissance fort touchante. Je retournai chez lui en diligence à l'heure qu'on m'avoit marquée. Vous arrivez à propos, me dit son valet. Mon maître va bientôt sortir. Attendez ici un instant; je vais vous annoncer. A ces mots, il me laissa dans l'antichambre. Il y revint un moment après, & me fit entrer dans la chambre de son maître, dont le visage me frappa d'abord par un air de famille. Il me sembla que c'étoit mon oncle Thomas, tant ils se ressembloient tous deux. Je le saluai avec un profond respect & lui dis que j'étois fils de maître Nicolas de la Fuente barbier d'Olmédo; je lui appris aussi que j'exerçois à Madrid depuis trois semaines le métier de mon père en qualité de garçon, & que j'avois dessein de faire le tour de l'Espagne pour me perfectionner. Tandis que je parlois, je m'apperçus que mon oncle rêvoit. Il doutoit apparemment s'il me désavoueroit pour son neveu, ou s'il se déferoit adroitement de moi. Il choisit ce dernier parti. Il affecta de prendre un air riant, & me dit: Hé bien, mon ami, comment se portent tón père & tes oncles? Dans quel état sont leurs affaires?

Je commençai là-dessus à lui représenter la propagation copieuse de notre famille. Je lui en nommai tous les enfans, mâles & femelles, & je compris dans cette liste jusqu'à leurs parrains & leurs marraines. Il ne parut pas s'intéresser infiniment à ce détail, & venant à ses fins, Diégo, reprit-il, j'approuve fort que tu coures le pays pour te rendre parfait dans ton art; & je te conseille de ne point t'arrêter plus long-tems à Madrid. C'est un séjour pernicieux pour la jeunesse. Tu t'y perdrois, mon enfant. Tu feras mieux d'aller dans les autres villes du royaume. Les mœurs n'y sont pas si corrompues. Va-t-en, poursuivit-il; & quand tu seras prêt à partir, viens me revoir, je te donnerai une pistole, pour t'aider à faire le tour de l'Espagne. En disant ces paroles, il me mit doucement hors de sa chambre & me renvoya.

Je n'eus pas l'esprit de m'appercevoir qu'il ne cherchoit qu'à m'éloigner de lui. Je regagnai notre boutique & rendis compte à mon maître de la visite que je venois de faire. Il ne pénétra pas mieux que moi l'intention du seigneur Don Pédro, & il me dit: Je ne suis pas du sentiment de votre oncle. Au lieu de vous exhorter à courir le pays, il devoit plutôt, ce me semble, vous engager à demeurer dans cette ville. Il voit tant de

personnes de qualité. Il peut aisément vous placer dans une grande maison, & vous mettre en état de faire peu à peu une grosse fortune. Frappé de ce discours, qui me présentait de flatteuses images, j'allai, deux jours après, retrouver mon oncle, & je lui proposai d'employer son crédit pour me faire entrer chez quelque seigneur de la cour. Mais la proposition ne fut pas de son goût. Un homme vain qui entroit librement chez les grands & mangeoit rous les jours avec eux, n'étoit pas bien aise, pendant qu'il seroit à la table des maitres, qu'on vît son neveu à la table des valets. Le petit Diégo auroit fait rougir le seigneur Don Pédro. Il ne manqua donc pas de m'éconduire, & même très-rudement. Comment, petit libertin, me dit-il, d'un air furieux, tu veux quitter ta profession ! Va, je t'abandonne aux gens qui te donnent de si pernicious conseils. Sors de mon appartement & n'y remets jamais le pied ; autrement je te ferai châtier comme tu le mérites. Je fus bien étourdi de ces paroles, & plus encore du ton sur lequel mon oncle le prenoit. Je me retirai les larmes aux yeux & fort touché de la dureté qu'il avoit pour moi. Cependant comme j'ai toujours été vif & fier de mon naturel, j'essuyai bientôt mes pleurs. Je passai même de la

douleur à l'indignation & je résolus de laisser là ce mauvais parent, dont je m'étois bien passé jusqu'à ce jour.

Je ne pensai plus qu'à cultiver mon talent. Je m'attachai au travail. Je rasois toute la journée, & le soir, pour donner quelque récréation à mon esprit, j'apprenois à jouer de la guitare. J'avois pour maître de cet instrument un vieux *Senor Escudero* à qui je faisois la barbe. Il me montrait aussi la musique, qu'il savoit parfaitement. Il est vrai qu'il avoit été chantre autrefois dans une cathédrale. Il se nommoit Marcos de Obrégon. C'étoit un homme sage, qui avoit autant d'esprit que d'expérience, & qui m'aimoit comme si j'eusse été son fils. Il servoit d'écuyer à la femme d'un médecin qui demouroit à trente pas de notre maison. Je l'allois voir sur la fin du jour aussi-tôt que j'avois quitté l'ouvrage, & nous faisions tous deux, assis sur le seuil de la porte, un petit concert qui ne déplaisoit pas au voisinage. Nous divertissions particulièrement Dona Mergelina femme du médecin. Elle venoit dans l'allée nous entendre & nous obligeoit quelquefois à recommencer les airs qui se trouvoient le plus de son goût. Son mari ne l'empêchoit pas de prendre ce divertissement. C'étoit un homme qui, bien qu'Espagnol & déjà vieux,

n'étoit nullement jaloux. D'ailleurs sa profession l'occupoit tout entier ; & comme il revenoit le soir fatigué d'avoir été chez ses malades, il se couchoit de très-bonne heure, sans s'inquiéter de l'attention que sa femme donnoit à nos concerts. Peut-être aussi qu'il ne les croyoit pas fort capables de faire de dangereuses impressions.

Un soir comme j'arrivois à la porte du médecin, dans l'intention de me réjouir à mon ordinaire, j'y trouvai le vieil écuyer qui m'attendoit. Il me prit par la main, & me dit qu'il vouloit faire un tour de promenade avec moi, avant que de commencer notre concert. En même tems, il m'entraîna dans une rue détournée, où, voyant qu'il pouvoit m'entretenir en liberté : Diégo, mon fils, me dit-il d'un air triste, j'ai quelque chose de particulier à vous apprendre. Je crains fort, mon enfant, que nous ne nous repentions l'un & l'autre de nous amuser tous les soirs à faire des concerts à la porte de mon maître. J'ai sans doute beaucoup d'amitié pour vous. Je suis bien aise de vous avoir montré à jouer de la guitare & à chanter ; mais si j'avois prévu le malheur qui nous menace, j'aurois choisi un autre endroit pour vous donner des leçons. Ce discours m'effraya. Je priai l'écuyer de s'expliquer plus clairement, & de me dire ce que nous avions

à craindre ; car je n'étois pas homme à braver le péril, & je n'avois pas encore fait mon tour d'Espagne. Je vais, reprit-il, vous conter ce qu'il est nécessaire que vous sachiez pour bien comprendre tout le danger où nous sommes.

Lorsque j'entrai, poursuivit il, au service du médecin, & il y a de cela une année, il me dit un matin, après m'avoir conduit devant sa femme : Voyez, Marcos, voyez votre maîtresse. C'est cette dame que vous devez accompagner par-tout. J'admirai Dona Mergelina. Je la trouvai merveilleusement belle, faite à peindre, & je fus particulièrement charmé de l'air agréable qu'elle a dans son port. Seigneur, répondis-je au médecin, je suis trop heureux d'avoir à servir une dame si charmante. Ma réponse déplut à Mergeline, qui me dit d'un ton brusque : *Voyez donc celui-là. Il s'émancipe vraiment. Oh je n'aime point qu'on me dise des douceurs, moi.* Ces paroles sorties d'une si belle bouche me surprirent étrangement. Je ne pouvois concilier ces façons de parler rustiques & grossières, avec l'agrément que je voyois répandu dans toute la personne de ma maîtresse. Pour son mari, il y étoit accoutumé, & s'applaudissant même d'avoir une épouse d'un si rare caractère : Marcos me dit-il, ma femme est un prodige de vertu. Ensuite, comme il s'aperçut qu'elle se couvroit de sa mante, &

se disposoit à sortir pour aller entendre la messe, il me dit de la mener à l'église. Nous ne fûmes pas plutôt dans la rue, que nous rencontrâmes, ce qui n'est pas extraordinaire, des hommes qui, frappés du bon air de Dona Mergelina, lui dirent, en passant, des choses flatteuses. Elle leur répondoit ; mais vous ne sauriez vous imaginer jusqu'à quel point ses réponses étoient sottes & ridicules. Ils en demeuroient tout étonnés, & ne pouvoient concevoir qu'il y eût au monde une femme qui trouvât mauvais qu'on la louât. Eh ! madame, lui dis-je d'abord, ne faites point d'attention aux discours qui vous sont adressés. Il vaut mieux garder le silence, que de parler avec aigreur. Non, non, me repartit-elle, je veux apprendre à ces insolens, que je ne suis point femme à souffrir qu'on me manque de respect. Enfin, il lui échappa tant d'impertinences, que je ne pus m'empêcher de lui dire tout ce que je pensois au hasard de lui déplaire. Je lui représentai, avec le plus de ménagement toutefois qu'il me fut possible, qu'elle faisoit tort à la nature & gâtoit mille bonnes qualités par son humeur sauvage ; qu'une femme douce & polie pouvoit se faire aimer sans le secours de la beauté ; au lieu qu'une belle personne sans la douceur & la politesse devenoit un objet de mépris. J'ajoutai à ces raisonnemens

je ne sais combien d'autres semblables, qui avoient tous pour but la correction de ses mœurs. Après avoir bien moralisé, je craignois que ma franchise n'excitât la colère de ma maîtresse, & ne m'attirât quelque désagréable repartie ; néanmoins elle ne se révolta point contre ma remontrance, elle se contenta de la rendre inutile, de même que celles qu'il ne prit sottement envie de lui faire les jours suivans.

Je me lassai de l'avertir en vain de ses défauts, & je l'abandonnai à la férocité de son naturel. Cependant, le croirez-vous ? cet esprit farouche, cette orgueilleuse femme est depuis deux mois entièrement changée d'humeur. Elle a de l'honnêteté pour tout le monde & des manières très-agréables. Ce n'est plus cette même Mergeline qui ne répondoit que des sottises aux hommes qui lui tenoient des discours obligeans. Elle est devenue sensible aux louanges qu'on lui donne. Elle aime qu'on lui dise qu'elle est belle, qu'un homme ne peut la voir impunément. Les flatteries lui plaisent. Elle est présentement comme une autre femme. Ce changement est à peine concevable ; & ce qui doit encore vous étonner davantage, c'est d'apprendre que vous êtes l'auteur d'un si grand miracle. Oui, mon cher Diégo, continua l'écuyer, c'est vous qui avez ainsi métamorphose

Dona Mergelina ; vous avez fait une brebis de cette tigresse ; en un mot, vous vous êtes attiré son attention. Je m'en suis apperçu plus d'une fois, & je me connois mal en femmes, ou bien elle a conçu pour vous un amour très-violent. Voilà, mon fils, la triste nouvelle que j'avois à vous annoncer, & la fâcheuse conjoncture où nous nous trouvons.

Je ne vois pas, dis-je alors au vieillard, qu'il y ait là-dedans un si grand sujet d'affliction pour nous, ni que ce soit un malheur pour moi, d'être aimé d'une jolie dame. Ah ! Diégo, répliqu'a-t-il, vous raisonnez en jeune homme. Vous ne voyez que l'appât ; vous ne prenez point garde à l'hameçon. Tout éclate à la fin. Si vous continuez de venir chanter à notre porte, Mergeline, peut-être, laissera voir sa foiblesse au docteur Oloroso son mari qui pourra nous faire, à vous & à moi, un fort mauvais parti. Hé bien, repris-je, seigneur Marcos, je me rends à vos raisons & m'abandonne à vos conseils. Prescrivez-moi la conduite que je dois tenir, pour prévenir tout sinistre accident. Nous n'avons qu'à ne plus faire de concerts, repartit-il. Cessez de paroître devant ma maîtresse. Quand elle ne vous verra plus, elle reprendra sa tranquillité. Demeurez chez votre maître, j'irai vous y trouver & nous jouerons là de la guitare sans

péril. J'y consens, lui dis-je, & je vous promets de ne plus remettre le pied chez vous ; effectivement, je résolus de ne plus aller chanter à la porte du médecin, & de me tenir désormais renfermé dans ma boutique, puisque j'étois un homme si dangereux à voir.

Cependant le bon écuyer Marcos, avec toute sa prudence, éprouva peu de jours après, que ce moyen produisoit un effet tout contraire. La dame, dès la seconde nuit, ne m'entendant point chanter, lui demanda pourquoi nous avions discontinué nos concerts, & pour quelle raison elle ne me voyoit plus. Il répondit que j'étois si occupé, que je n'avois pas un moment à donner à mes plaisirs. Elle parut se contenter de cette excuse, & pendant trois autres jours encore elle soutint mon absence avec assez de fermeté ; mais au bout de ce tems-là, elle perdit patience, & dit à son écuyer : Vous me trompez, Marcos. Diégo n'a pas cessé sans sujet de venir ici. • Il y a là-dessous un mystère que je veux éclaircir. Parlez, je vous l'ordonne. Ne me cachez rien. Madame, lui répondit-il, en la payant d'une autre défaite, puisque vous souhaitez de savoir les choses, je vous dirai qu'il lui est souvent arrivé, après nos concerts, de trouver chez lui la table desservie. Il n'ose plus s'exposer à se coucher sans souper. Comment sans souper ! s'écria-t-elle avec chagrin ;

que ne m'avez-vous dit cela plutôt ? se coucher sans souper ! Ah, le pauvre enfant ! allez le voir tout à l'heure, & qu'il revienne dès ce soir ; il ne s'en retournera plus sans manger ; il y aura toujours ici un plat pour lui.

Qu'entends-je ? lui dit l'écuyer, en feignant d'être surpris de ce discours ; quel changement ! Est-ce vous, madame, qui me tenez ce langage ? Eh ! depuis quand êtes-vous si pitoyable & si sensible ? Depuis, répondit-elle brusquement, depuis que vous demeurez dans cette maison, ou plutôt depuis que vous avez condamné mes manières dédaigneuses, & que vous vous êtes efforcé d'adoucir la rudesse de mes mœurs. Mais hélas ! ajouta-t-elle en s'attendrissant, j'ai passé de l'une à l'autre extrémité. D'altière & d'insensible que j'étois, je suis devenue trop douce & trop tendre. J'aime votre jeune ami Diégo, sans que je puisse m'en défendre. Est-il possible, reprit le vieillard, qu'un jeune homme qui n'est ni beau, ni bien fait, soit l'objet d'une passion si forte ! Je vous pardonnerois vos sentimens, s'ils vous avoient été inspirés par quelque cavalier d'un mérite brillant . . . Ah ! Marcos, interrompit Merge-line, je ne ressemble donc point aux autres personnes de mon sexe, ou bien, malgré votre longue expérience, vous ne les connoissez guère, si vous croyez que le mérite les détermine

à faire un choix. Si j'en juge par moi-même, elles s'engagent sans délibération. Cessez donc de me représenter que Diégo n'est pas digne de ma tendresse. Il suffit que je l'aime, pour trouver en lui mille belles qualités qui ne frappent point votre vue & qu'il ne possède peut-être pas. Vous avez beau me dire que ses traits & sa taille ne méritent pas la moindre attention; il me paroît fait à ravir & plus beau que le jour. De plus, il a dans la voix une douceur qui me touche, & il joue, ce me semble, de la guitare avec une grâce toute particulière. Mais, madame, répliqua Marcos, songez-vous à ce qu'est Diégo? La bassesse de sa condition Je ne suis guère plus que lui, interrompit-elle encore; &, quand même je serois une femme de qualité, je ne prendrois pas garde à cela.

Le résultat de cet entretien fut que l'écuyer, jugeant qu'il ne gagneroit rien alors sur l'esprit de sa maîtresse, cessa de combattre son entêtement, comme un adroit pilote cède à la tempête qui l'écarte du port où il s'est proposé d'aller. Il fit plus; pour satisfaire la patronne, il me vint chercher, me prit à part, & après m'avoir conté ce qui s'étoit passé entre elle & lui: Vous voyez, Diégo, me dit-il, que nous ne saurions nous dispenser de continuer nos concerts à la porte

de Mergeline. Il faut absolument, mon ami, que cette dame vous revoye; autrement elle pourroit faire quelque folie qui nuiroit à sa réputation. Je ne fis point le cruel. Je répondis à Marcos que je me rendrois chez lui sur la fin du jour avec ma guitare; qu'il pouvoit aller porter cette agréable nouvelle à sa maitresse.

Je rencontraï à la porte le vieil écuyer qui m'attendoit. Il me dit que le docteur Oloroso venoit de se coucher, & que nous pouvions librement nous divertir. Mergeline alla chercher elle-même dans la cuisine du pain, du vin, & quelques morceaux de mouton rôti, qu'elle avoit mis à part pour moi. Elle m'obligea de manger, & prenant plaisir à me servir, tantôt elle me coupoit ma viande & tantôt elle me versoit à boire, malgré tout ce que nous pouvions faire, Marcos & moi, pour l'en empêcher. Quand j'eus soupé, messieurs de la symphonie se préparèrent à bien accorder leur voix avec leurs guitares. Nous fîmes un concert qui charma Mergeline, et qui, quoiqu'il durât depuis longtemps, ne m'ennuyoit point. Pour la dame, à qui les heures paroissent des momens, elle auroit volontiers passé la nuit à nous entendre, si le vieil écuyer, à qui les momens paroissent des heures, ne l'eût fait souvenir qu'il étoit déjà tard. Elle lui donna bien dix fois

la peine de répéter cela. Mais elle avoit affaire à un homme infatigable là-dessus. Il ne la laissa point en repos, que je ne fusse sorti. Comme il étoit sage & prudent, il craignit qu'il ne nous arrivât quelque traverse. Sa crainte fut bientôt justifiée. Le médecin s'avisa de blâmer nos concerts. Il fit plus ; il les défendit en maître, &, sans dire les raisons qu'il avoit d'en user de cette sorte, il déclara qu'il ne souffriroit pas davantage qu'on reçût chez lui des étrangers.

Marcos me signifia cette déclaration, qui me regardoit particulièrement, & dont je fus très-mortifié. J'appris deux heures après une nouvelle encore plus mauvaise. Un garçon apothicaire du quartier, une de nos pratiques, entra pour se faire faire la barbe. Tandis que je me disposois à le raser, il me dit : Seigneur Diégo, comment gouvernez-vous le vieil écuyer Marcos de Obrégón votre ami : Savez-vous qu'il va sortir de chez le docteur Oloroso ? Je lui répondis que non. C'est une chose certaine, reprit-il. On doit aujourd'hui lui donner son congé. Son maître & le mien viennent, devant moi, tout à l'heure, de s'entretenir à ce sujet ; & voici, poursuivit-il, quelle a été leur conversation : Seigneur Apuntador, a dit le médecin, j'ai une prière à vous faire. Je ne suis pas con-

tent d'un vieil écuyer que j'ai dans ma maison, & je voudrois bien mettre ma femme sous la conduite d'une duègne fidèle, sévère & vigilante. Je vous entends, a interrompu mon maître. Vous auriez besoin de la dame Mélancia, qui a servi de gouvernante à mon épouse, & qui depuis six semaines que je suis veuf, demeure encore chez moi. Quoiqu'elle me soit utile dans mon ménage, je vous la cède. C'est la perle des duègnes. Pendant douze années entières elle a été auprès de ma femme, qui comme vous savez, avoit de la jeunesse & de la beauté & avoit une grande propension à la coqueterie; mais la dame Mélancia lui inspira bientôt du goût pour la vertu. Enfin c'est un trésor que cette gouvernante; & vous me remercirez plus d'une fois de vous avoir fait ce présent. Là-dessus le docteur a témoigné que ce discours lui donnoit bien de la joie, & ils sont convenus, le seigneur Apuntador & lui, que la duègne iroit, dès ce jour, remplir la place du vieil écuyer.

Cette nouvelle que je crus véritable, & qui l'étoit en effet, me chagrina. Cependant avec quelques couleurs qu'on m'eût peint Mélancia je ne laissai pas deux où trois jours après, d'apprendre que la femme du médecin avoit endormi cet Argus, ou corrompu sa fidélité.

Comme je sortois pour aller raser un de nos voisins, une bonne vieille m'arrêta dans la rue, & me demanda si je m'appelois Diégo de la Fuente. Je répondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, c'est à vous que j'ai affaire. Trouvez-vous cette nuit à la porte de Dona Mergelina, & quand vous y serez, faites-le connoître par quelque signal, & l'on vous introduira dans la maison. Hé bien, lui dis-je, il faut convenir du signe que je donnerai. Je sais contrefaire le chat à ravir; je miaulerai à diverses reprises. C'est assez, répliqua la messagère; je vais porter votre réponse. A ces paroles, l'officieuse vieille s'éloigna de moi.

Vous vous imaginez bien que ce message m'agita furieusement. Adieu la morale de Marcos. J'attendis la nuit avec impatience; & quand je jugeai que le docteur Oloroso reposoit, je me rendis à sa porte. Là je me mis à faire des miaulemens qu'on devoit entendre de loin, & qui sans doute faisoient honneur au maître qui m'avoit enseigné un si bel art. Le ciel étoit très-obscur. Je n'y voyois pas briller une étoile. Je miaulai d'abord deux ou trois fois pour avertir que j'étois dans la rue, & comme personne ne venoit ouvrir, je ne me contentai pas de recommencer, je me mis à contrefaire tous les dif-

férans cris de chat, qu'un berger d'Olme m'avoit appris, & je m'en acquittai si bien, qu'un voisin, qui rentroit chez lui, me prenant pour un de ces animaux dont j'imitois les miaulemens, ramassa un caillou qui se trouva sous ses pieds, & me le jeta de toute sa force. Je reçus le coup à la tête, & j'en fus si étourdi dans le moment, que je pensai tomber à la renverse. Je sentis que j'étois bien blessé. Il ne m'en fallut pas davantage pour me dégoûter de la galanterie, &, perdant mon amour avec mon sang, je regagnai notre maison où je réveillai & fis lever tout le monde. Mon maître visita & pensa ma blessure, qu'il jugea dangereuse. Elle n'eut pas pourtant de mauvaises suites, & il n'y paroissoit plus trois semaines après. Pendant tout ce tems-là, je n'entendis point parler de Mergeline. Mais c'est dequoi je ne m'embarrassois guère, puisque je sortis de Madrid, pour continuer mon tour d'Espagne, d'abord que je me vis parfaitement guéri.

Le seigneur Diégo de la Fuente me raconta d'autres aventures encore qui lui étoient arrivées depuis; mais elles me semblent si peu dignes d'être rapportées, que je les passerai sous silence. Je fus pourtant obligé d'en entendre le récit, qui ne laissa pas d'être fort long; il nous mena jusqu'à Ponte de Duéro. Nous

nous arrêtâmes dans ce bourg le reste de la journée. Nous fîmes faire dans l'hôtellerie une soupe aux choux & mettre à la broche un lièvre, que nous eûmes grand soin de vérifier. Nous poursuivîmes notre chemin dès la pointe du jour suivant, après avoir rempli notre outre d'un vin assez bon, & notre sac de quelques morceaux de pain, avec la moitié du lièvre qui nous restoit de notre souper.

Lorsque nous eûmes fait environ deux lieues, nous nous sentîmes de l'appétit ; & comme nous apperçûmes à deux cens pas du grand chemin plusieurs gros arbres, qui formoient dans la campagne un ombrage très-agréable, nous allâmes faire halte en cet endroit. Nous y rencontrâmes un homme de vingt-sept à vingt-huit ans, qui trempoit des croutes de pain dans une fontaine. Il avoit auprès de lui une longue rapière étendue sur l'herbe, avec un havresac dont il s'étoit déchargé les épaules. Il nous parut mal vêtu, mais bien fait & de bonne mine. Nous l'abordâmes civilement ; il nous salua de même. Ensuite il nous présenta de ses croûtes, & nous demanda d'un air riant, si nous voulions être de la partie. Nous lui répondîmes qu'oui, pourvu qu'il trouvât bon que pour rendre le repas plus solide, nous joignissions notre déjeûné au sien. Il y consentit fort volontiers, & nous exhibâmes aussi-tôt nos

denrées ; ce qui ne déplut point à l'inconnu ; Comment donc, messieurs, s'écria-t-il tout transporté de joie, voilà bien des munitions ? Vous êtes à ce que je vois, des gens de prévoyance. Je ne voyage pas avec tant de précaution, moi. Je donne beaucoup au hasard. Cependant, malgré l'état où vous me trouvez, je puis dire, sans vanité, que je fais quelquefois une figure assez brillante. Savez vous bien qu'on me traite ordinairement de prince, & que j'ai des gardes à ma suite ? Je vous entends, dit Diégo. Vous voulez nous faire comprendre par là que vous êtes comédien. Vous l'avez deviné, répondit l'autre. Je fais la comédie depuis quinze années pour le moins. Je n'étois encore qu'un enfant, que je jouois déjà de petits rôles. Franchement, repliqua le barbier en branlant la tête, j'ai de la peine à vous croire. Je connois les comédiens ; ces messieurs-là ne font pas, comme vous, des voyages à pied, ni des repas de saint Antoine. Je doute même que vous mouchiez les chandelles. Vous pouvez, repartit l'histrion, penser de moi tout ce qu'il vous plaira ; mais je ne laisse pas de jouer les premiers rôles. Je fais les amoureux. Cela étant, dit mon camarade, je vous en félicite, & suis ravi que le seigneur Gil Blas & moi, nous ayons l'honneur de déjeûner avec un personnage d'une si grande importance.

Nous commençâmes alors à ronger nos grignons & les restes précieux du lièvre, en donnant à l'outré de si rudes accolades, que nous l'eûmes bientôt vuide. Nous étions si occupés tous trois de ce que nous faisons, que nous ne parlâmes presque point pendant ce tems-là ; mais après avoir mangé, nous reprîmes ainsi la conversation. Je suis surpris, dit le barbier, au comédien, que vous paroissiez si mal dans vos affaires. Pour un héros de théâtre, vous avez l'air bien indigent ! Pardonnez si je vous dis si librement ma pensée. Si librement ! s'écria l'acteur. Ah vraiment vous ne connoissez guère Melchior Zapata. Vous me faites plaisir de me parler avec tant de franchise ; car j'aime à dire aussi tout ce que j'ai sur le cœur. J'avoue de bonne foi que je ne suis pas riche. Tenez, poursuivit-il, en nous faisant remarquer que son pourpoint étoit doublé d'affiches de comédies, voilà l'étoffe ordinaire qui me sert de doublure ; & si vous êtes curieux de voir ma garde-robe, je vais satisfaire votre curiosité. En même tems, il tira de son havresac un habit couvert de vieux passemens d'argent faux, une mauvaise capeline avec quelques vieilles plumes, des bas de soie tout pleins de trous & des souliers de maroquin rouge fort usés. Vous voyez, nous dit-il ensuite, que je suis passablement gueux. Cela m'étonne, répliqua Diégo, vous

n'avez donc ni femme ni fille. J'ai une femme belle & jeune, repartit Zapata, & je n'en suis pas plus avancé. Admirez la fatalité de mon étoile. J'épouse une aimable actrice, dans l'espérance qu'elle ne me laissera pas mourir de faim ; & pour mon malheur, elle a une sagesse incorruptible. Qui n'y auroit pas été trompé comme moi ? Il faut que parmi les comédiennes de campagne il s'en trouve une vertueuse & qu'elle me tombe entre les mains. C'est assurément jouer de malheur, dit le barbier. Aussi, que ne preniez-vous une actrice de la grande troupe de Madrid ? vous auriez été sûr de votre fait. J'en demeure d'accord, reprit l'histrion ; mais il n'est pas permis à un petit comédien de campagne d'élever sa pensée jusqu'à ces fameuses héroïnes. C'est tout ce que pourroit faire un acteur même de la troupe du prince. Encore y en a-t-il qui sont obligés de se pourvoir en ville ; heureusement pour eux la ville est bonne & l'on y rencontre souvent des sujets qui valent bien des princesses de coulisses.

Eh ! n'avez-vous jamais songé, lui dit mon compagnon, à vous introduire dans cette troupe ? Est-il besoin d'un mérite infini pour y entrer ? Bon, répondit Melchior, vous moquez vous, avec votre mérite infini ; il y a vingt acteurs. Demandez de leurs nouvelles au public ; vous

en entendrez parler dans de jolis termes. Il y en a plus de la moitié qui mériteroient de porter encore le havresac. Malgré tout cela, néanmoins, il n'est pas aisé d'être reçu parmi eux. Il faut des espèces ou de puissans amis pour suppléer à la médiocrité du talent. Je dois le savoir, puisque je viens de débiter à Madrid, ou j'ai été hué & sifflé, quoique je dusse être fort applaudi ; car j'ai crié ; j'ai pris des tons extravagans & suis sorti cent fois de la nature ; de plus, j'ai mis en déclamant le poing sous le menton de ma princesse ; en un mot, j'ai joué dans le goût des grands acteurs de ce pays-là ; & cependant le même public qui trouve en eux ces manières fort agréables, n'a pu les souffrir en moi. Voyez ce que c'est que la prévention. Ainsi donc, ne pouvant plaire par mon jeu, & n'ayant pas de quoi me faire recevoir en dépit de ceux qui m'ont sifflé, je m'en retourne à Zamora. J'y vais rejoindre ma femme & mes camarades, qui n'y font pas trop bien leurs affaires. Puissions-nous n'être pas obligés d'y quêter, pour nous mettre en état de nous rendre dans une autre ville, comme cela nous est arrivé plus d'une fois.

A ces mots, le prince dramatique se leva, reprit son havresac & son épée, & nous dit d'un air grave en nous quittant : Adieu, mes-

sieurs; puissent les dieux sur vous épuiser leurs faveurs! Et vous, lui répondit Diégo du même ton, puissiez-vous retrouver à Zamora votre femme changée & bien établie. Dès que le seigneur Zapata nous eut tourné les talons, il se mit à gesticuler & à déclamer en marchant. Aussi-tôt le barbier & moi, nous commençâmes à le siffler, pour lui rappeler son début. Nos sifflemens frappèrent ses oreilles. Il crut entendre encore les sifflets de Madrid. Il regarda derrière lui, & voyant que nous prenions plaisir à nous égayer à ses dépens, loin de s'offenser de ce trait bouffon, il entra de bonne grâce dans la plaisanterie, & continua son chemin en faisant de grands éclats de rire. De notre côté, nous nous en donnâmes à cœur joie après quoi, nous regagnâmes le grand chemin, & poursuivîmes notre route.

Nous allâmes ce jour-là coucher entre Moyados & Valpuesta dans un petit village dont j'ai oublié le nom; & le lendemain nous arrivâmes sur les onze heures du matin dans la plaine d'Olmédo: Seigneur Gil Blas, me dit mon camarade, voici le lieu de ma naissance. Je ne puis le revoir sans transport, tant il est naturel d'aimer sa patrie. Seigneur Diégo, lui répondis-je, un homme qui témoigne tant d'amour pour son pays, en devoit parler, ce me semble, un

peu plus avantageusement que vous n'avez fait. Olmédó me paroît une ville, & vous m'avez dit que c'étoit un village. Il falloit du moins la traiter de gros bourg. Je lui fais réparation d'honneur, reprit le barbier, mais je vous dirai qu'après avoir vu Madrid, Tolède, Saragosse, & toutes les autres grandes villes où j'ai demeuré en faisant le tour de l'Espagne, je regarde les petites comme des villages. A mesure que nous avançons dans la plaine, il nous paroissoit que nous appercevions beaucoup de monde auprès d'Olmédó ; & lorsque nous fûmes plus à portée de discerner les objets nous trouvâmes de quoi occuper nos regards.

Il y avoit trois pavillons tendus à quelque distance l'un de l'autre ; & tout auprès un grand nombre de cuisiniers & de marmitons qui préparoient un festin. Ceux-ci mettoient des couverts sur de longues tables dressées sous les tentes ; ceux-là remplissoient de vin des cruches de terre. Les autres faisoient bouillir des marmites, & les autres, enfin, tournoient des broches où il y avoit toutes sortes de viandes. Mais je considérai plus attentivement que tout le reste, un grand théâtre qu'on avoit élevé. Il étoit orné d'une décoration de carton peint de diverses couleurs, & chargé de devises grecques

& latines. Le barbier n'eut pas plutôt vu ces inscriptions, qu'il me dit : Tous ces mots grecs sentent furieusement mon oncle Thomas ; je vais parier qu'il y aura mis la main ; car entre nous c'est une habile homme. Il sait par cœur une infinité de livres de collège. Tout ce qui me fâche, c'est qu'il en rapporte sans cesse des passages dans la conversation ; ce qui ne plaît pas à tout le monde. Outre cela, continua-t-il, mon oncle a traduit des poètes latins & des auteurs grecs. Il possède l'antiquité, comme on le peut voir par les belles remarques qu'il a faites. Sans lui nous ne saurions pas que dans la ville d'Athènes les enfans pleuroient quand on leur donnoit le fouet. Nous devons cette découverte à sa profonde érudition.

Après que mon camarade & moi nous eûmes regardé toutes les choses dont je viens de parler, il nous prit envie d'apprendre pourquoi l'on faisoit de pareils préparatifs. Nous allions nous en informer, lorsque dans un homme qui avoit l'air de l'ordonnateur de la fête, Diégo reconnut le seigneur Thomas de la Fuente, que nous joignîmes avec empressement. Le maître d'école ne remit pas d'abord le jeune barbier, tant il le trouva changé depuis dix années, ne pouvant toutefois le méconnoître, il l'embrassa cordiale-

ment, & lui dit d'un air affectueux : Hé ! te voilà, Diégo, mon cher neveu, te voilà donc de retour dans la ville qui t'a vu naître ? Tu viens revoir tes dieux penates, & le Ciel te rend sain & sauf à ta famille. O jour trois & quatre fois heureux ! *albo dies notanda lapillo*. Il y a bien des nouvelles, mon ami, poursuivit-il, ton oncle Pédro le bel esprit est devenu la victime de Pluton. Il y a trois mois qu'il est mort. Cet avare pendant sa vie craignoit de manquer des choses les plus nécessaires ; *Argenti pallebat amore*. Outre les grosses pensions que quelques grands lui faisoient, il ne dépensoit pas dix pistoles chaque année pour son entretien. Il étoit même servi par un valet qu'il ne nourrissoit point. Ce fou, plus insensé que le grec Aristippe, qui fit jeter au milieu de la Libye toutes les richesses que portoient ses esclaves, comme un fardeau qui les incommodoit dans leur marche, entassoit tout l'or & l'argent qu'il pouvoit amasser. Hé pour qui ! pour des héritiers qu'il ne vouloit point voir. Il étoit riche de trente mille ducats, que ton père, ton oncle Bertrand & moi, nous avons partagés. Nous sommes en état de bien établir nos enfans. Mon frère Nicolas a déjà disposé de ta sœur Thérèse. Il vient de la marier au fils d'un de nos alcades. *Connubio*

junxit stabili propriamque dicavit. C'est cet hymen, formé sous les plus heureux auspices, que nous célébrons depuis deux jours avec tant d'appareil. Nous avons fait dresser dans la plaine ces pavillons. Les trois héritiers de Pédro ont chacun le sien, & font tour à tour la dépense d'une journée. Je voudrois que tu fusses arrivé plutôt, tu aurois vu le commencement de nos réjouissances. Avant-hier, jour du mariage, ton père faisoit les frais. Il donna un festin superbe, qui fut suivi d'une course de bague. Ton oncle le mercier mit hier la nappe, & nous régala d'une fête pastorale. Il habilla en bergers dix garçons des mieux faits & dix jeunes filles. Il employa tous les rubans & toutes les aiguillettes de sa boutique à les parer. Cette brillante jeunesse forma diverses danses, & chanta mille chansonnettes tendres & légères. Néanmoins quoique rien n'ait jamais été plus galant, cela ne fit pas un grand effet. Il faut qu'on n'aime plus, comme autrefois, la pastorale.

Pour aujourd'hui, continua-t-il, tout roule sur mon compte, & je dois fournir aux bourgeois d'Olmédo un spectacle de mon invention. *Finis coronabit opus.* J'ai fait élever un théâtre, sur lequel je ferai représenter par mes disciples une pièce que j'ai composée. Elle a

pour titre : *Les amusemens de Muley Bugentuf, roi de Maroc*. Elle sera parfaitement bien jouée, parce que j'ai des écoliers qui déclament comme les comédiens de Madrid. Ce sont des enfans de famille de Pennafiel, & de Ségovie que j'ai en pension chez moi. Les excellens acteurs ! Il est vrai que je les ai exercés. Leur déclamation paroîtra frappée au coin du maître, *ut ita dicam*. A l'égard de la pièce, je ne t'en parlerai point. Je veux te laisser le plaisir de la surprise. Je dirai simplement qu'elle doit enlever tous les spectateurs. C'est un de ces sujets tragiques qui remuent l'âme par les images de mort qu'ils offrent à l'esprit. Je suis du sentiment d'Aristote ; il faut exciter la terreur. Ah si je m'étois attaché au théâtre, je n'aurois jamais mis sur la scène que des princes sanguinaires, que des héros assassins ! Je me serois baigné dans le sang. On auroit toujours vu périr dans mes tragédies non-seulement les principaux personnages, mais les gardes mêmes. J'aurois égorgé jusqu'au souffleur. Enfin je n'aime que l'effroyable. C'est mon goût. Aussi ces sortes de poèmes entraînent la multitude, entretiennent le luxe des comédiens, & font rouler tout doucement les auteurs.

Dans le tems qu'il achevoit ces paroles, nous vîmes sortir du village & entrer dans une

la plaine un grand concours de personnes de l'un & de l'autre sexe. C'étoient les deux époux, accompagnés de leurs parens & de leurs amis, & précédés de dix à douze joueurs d'instrumens, qui jouant tous ensemble formoient un concert très bruyant. Nous allâmes au devant d'eux, & Diégo, se fit connoître. Des cris de joie s'élevèrent aussi-tôt dans l'assemblée, & chacun s'empressa de courir à lui. Il n'eut pas peu d'affaires à recevoir tous les témoignages d'amitié qu'on lui donna. Toute sa famille, & tous ceux mêmes qui étoient présens l'accablèrent d'embrassades. Après quoi, son père lui dit : Tu sois le bien venu, Diégo. Tu retrouves tes parens un peu engraisés, mon ami ; je ne t'en dis pas davantage présentement ; je t'expliquerai cela tantôt par le menu. Cependant tout le monde s'avança dans la plaine, se rendit sous les tentes, & s'assit autour des tables qu'on y avoit dressées. Je ne quittai pas mon compagnon, & nous dinâmes tous deux avec les nouveaux mariés, qui me parurent bien assortis. Le repas fut assez long, parce que le maître d'école eut la vanité de le vouloir donner à trois services, pour l'emporter sur ses frères qui n'avoient pas fait les choses si magnifiquement.

Après le festin tous les convives témoignèrent une grande impatience de voir représenter la

pièce du seigneur Thomas ; ne doutant pas, disoient-ils, que la production d'un aussi beau génie que le sien ne méritât d'être entendue. Nous nous approchâmes du théâtre, au devant duquel tous les joueurs d'instrumens s'étoient déjà placés pour jouer dans les entr'actes. Comme chacun dans un grand silence attendoit qu'on commençât, les acteurs parurent sur la scène ; & l'auteur, le poëme à la main, s'assit dans les coulisses à portée de souffler. Il avoit eu raison de nous dire que la pièce étoit tragique ; car dans le premier acte, le roi de Maroc, par manière de récréation, tua cent esclaves Mores à coups de flèches. Dans le second, il coupa la tête à trente officiers Portugais, qu'un de ses capitaines avoit fait prisonniers de guerre ; dans le troisième, enfin, ce monarque soûl de ses femmes, mit le feu lui-même à un palais isolé, où elles étoient enfermées, & le réduisit en cendres avec elles. Les esclaves Mores, de même que les officiers Portugais, étoient des figures d'osier faites avec beaucoup d'art ; & le palais composé de carton, parut tout embrasé par un feu d'artifice. Cet embrasement accompagné de mille cris plaintifs, qui sembloient sortir du milieu des flâmes, dénoua la pièce, & ferma le théâtre d'une façon très divertissante. Toute la plaine retentit du bruit des applaudissemens que reçut une si belle

tragédie. Ce qui justifia le bon goût du poëte, & fit connoître qu'il savoit bien choisir ses sujets.

Je m'imaginois qu'il n'y avoit plus rien à voir après *Les amusemens de Muley Bugentuf* ; mais je me trompois. Des tymbales & des trompettes nous annoncèrent un nouveau spectacle. C'étoit la distribution des prix ; car Thomas de la Fuente, pour rendre la fête plus solennelle, avoit fait composer tous ses écoliers, tant externes que pensionnaires, & il devoit ce jour-là donner à ceux qui avoient le mieux réussi, des livres achetés de ses propres deniers à Ségovie. On apporta donc tout à coup sur le théâtre deux longs bancs d'école avec une armoire à livres remplie de bouquins proprement reliés. Alors tous les acteurs revinrent sur la scène, & se rangèrent tout autour du seigneur Thomas, qui tenoit aussi bien sa morgue qu'un préfet de collège. Il avoit à la main une feuille de papier où étoient écrits les noms de ceux qui devoient remporter des prix. Il la donna au roi de Maroc, qui commença à la lire à haute voix. Chaque écolier qu'on nommoit, alloit respectueusement recevoir un livre des mains du pédant ; puis il étoit couronné de lauriers, & on le faisoit asseoir sur un des deux bancs pour l'exposer aux regards de l'assistance admirative. Quelque envie

toutefois qu'eût le maître d'école de renvoyer les spectateurs contens, il ne put en venir à bout ; parce qu'ayant distribué presque tous les prix aux pensionnaires, ainsi que cela se pratique, les mères de quelques externes prirent feu là-dessus, & accusèrent le pédant de partialité. De sorte que cette fête, qui jusqu'à ce moment avoit été si glorieuse pour lui, pensa finir aussi mal que le festin des Lapithes.

LIVRE TROISIEME.

JE fis quelque séjour chez le jeune barbier. Je me joignis ensuite à un marchand de Ségovie qui passa par Olmédo. Il revenoit avec quatre mules de transporter des marchandises à Valladolid, & s'en retournoit à vuide. Nous fîmes connoissance sur la route, & il prit tant d'amitié pour moi qu'il voulut absolument me loger, lorsque nous fûmes arrivés à Ségovie. Il me retint deux jours dans sa maison, & quand il me vit prêt à partir pour Madrid par la voie du muletier, il me chargea d'une lettre, en me priant de la rendre en main propre à son adresse, sans me dire que ce fût une lettre de recommandation. Je ne manquai pas de la

porter au seigneur Mathéo Mélendez. C'étoit un marchand de drap qui demouroit à la porte du Soleil, au coin de la rue des Bahutiers. Il n'eut pas sitôt ouvert le paquet & lu ce qui étoit contenu dedans, qu'il me dit d'un air gracieux : Seigneur Gil Blas, Pédro Palacio mon correspondant m'écrit en votre faveur d'une manière si pressante, que je ne puis me dispenser de vous offrir un logement chez moi. De plus, il me prie de vous trouver une bonne condition. C'est une chose dont je me charge avec plaisir. Je suis persuadé qu'il ne me sera pas bien difficile de vous placer avantageusement.

J'acceptai l'offre de Mélendez avec d'autant plus de joie, que mes finances diminuoient à vue d'œil ; mais je ne lui fus pas long-tems à charge. Au bout de huit jours, il me dit qu'il venoit de me proposer à un cavalier de sa connoissance qui avoit besoin d'un valet de chambre, & que selon toutes les apparences ce poste ne m'échapperoit pas. En effet ce cavalier étant survenu dans le moment : Seigneur, lui dit Mélendez en me montrant, vous voyez le jeune homme dont je vous ai parlé. C'est un garçon qui a de l'honneur & de la morale ; je vous en répons comme de moi-même. Le cavalier me regarda fixement, dit que ma physionomie lui plaisoit, & qu'il me prenoit à

son service. Il n'a qu'à me suivre, ajouta-t-il ; je vais l'instruire de ses devoirs. A ces mots, il donna le bon jour au marchand, & m'enmena dans la grande rue tout devant l'église de saint Philippe. Nous entrâmes dans une assez belle maison dont il occupoit une aile ; nous montâmes un escalier de cinq ou six marches, puis il m'introduisit dans une chambre fermée de deux bonnes portes qu'il ouvrit, & dont la première avoit au milieu une petite fenêtre grillée. De cette chambre nous passâmes dans une autre, où il y avoit un lit & d'autres meubles qui étoient plus propres que riches.

Si mon nouveau maître m'avoit bien considéré chez Mélendez, je l'examinai à mon tour avec beaucoup d'attention. C'étoit un homme de cinquante & quelques années, qui avoit l'air froid & sérieux. Il me parut d'un naturel doux, & je ne jugeai point mal de lui. Il me fit plusieurs questions sur ma famille ; &, satisfait de mes réponses, Gil Blas, me dit-il, je te crois un garçon fort raisonnable. Je suis bien aise de t'avoir à mon service. De ton côté, tu peux compter que tu seras content de ta condition. Je te donnerai par jour six réaux tant pour ta nourriture & pour ton entretien, que pour tes gages, sans préjudice des petits profits que tu pourras faire chez moi. D'ailleurs, je

ne suis pas difficile à servir. Je ne fais point d'ordinaire ; je mange en ville. Tu n'auras le matin qu'à nettoyer mes habits, & tu seras libre tout le reste de la journée. Je te recommande seulement d'avoir soin de te retirer le soir de bonne heure, & de m'attendre à ma porte. Voilà tout ce que j'exige de toi. Après m'avoir ainsi prescrit mon devoir, il tira de sa poche six reaux, qu'il me donna pour commencer à garder les conventions. Nous sortîmes ensuite tous deux. Il ferma les portes lui-même ; & , emportant les clefs, mon ami, me dit-il, ne me suis pas ; va-t-en où il te plaira, promène-toi dans la ville ; mais quand je reviendrai le soir, que je te trouve sur cet escalier. En achevant ces paroles il me quitta, & me laissa disposer de moi comme je le jugerois à propos.

En bonne foi, Gil Blas, me dis-je alors à moi-même, tu ne pouvois trouver un meilleur maître. Quoi, tu rencontres un homme qui pour épousseter ses habits & faire sa chambre le matin, te donne six reaux par jour avec la liberté de te promener & de te divertir comme un écolier dans les vacances ! Il n'est point de situation plus heureuse ! Je ne m'étonne plus si j'avois tant d'envie d'être à Madrid, je pressentois sans doute le bonheur qui m'y attendoit. Je passai le jour à courir les rues, en

m'amusant à regarder les choses qui étoient nouvelles pour moi. Ce qui ne me donna pas peu d'occupation. Le soir, quand j'eus soupé dans une auberge qui n'étoit pas éloignée de notre maison, je gagnai promptement le lieu où mon maître m'avoit ordonné de me rendre. Il y arriva trois quarts d'heure après moi. Il parut content de mon exactitude: Fort bien, me dit-il, cela me plaît. J'aime les domestiques attentifs à leur devoir. A ces mots, il ouvrit les portes de son appartement, & les referma sur nous, d'abord que nous fûmes entrés. Comme nous étions sans lumière, il prit une pierre à fusil avec de la méche, & alluma une bougie. Je l'aidai ensuite à se déshabiller. Lorsqu'il fut au lit, j'allumai par son ordre une lampe qui étoit dans sa cheminée, & j'emportai la bougie dans l'antichambre où je me couchai dans un petit lit sans rideaux. Il se leva le lendemain matin entre neuf & dix heures. J'époussetai ses habits. Il me compta mes six réaux, & me renvoya jusqu'au soir. Il sortit aussi, non sans avoir grand soin de fermer ses portes, & nous voilà partis l'un & l'autre pour toute la journée.

Tel étoit notre train de vie, que je trouvois très-agreable. Ce qu'il y avoit de plus plaisant, c'est que j'ignorois le nom de mon

maître. Mélendez ne le savoit pas lui-même. Il ne connoissoit ce cavalier que pour un homme qui venoit quelquefois dans sa boutique, & à qui de tems en tems il vendoit du drap. Nos voisins ne purent pas mieux satisfaire ma curiosité. Ils m'assurèrent tous que mon maître leur étoit inconnu, bien qu'il demeurât depuis deux ans dans le quartier. Ils me dirent qu'il ne fréquentoit personne dans le voisinage ; & quelques-uns accoutumés à tirer témérairement des conséquences, concluoient de là que c'étoit un personnage dont on ne pouvoit porter un jugement avantageux. On alla même plus loin dans la suite ; on le soupçonna d'être un espion du roi de Portugal, & l'on m'avertit charitablement de prendre mes mesures là-dessus. L'avis me troubla. Je me représentai que si la chose étoit véritable, je courois risque de voir les prisons de Madrid, que je ne croyois pas plus agréables que les autres. Mon innocence ne pouvoit me rassurer. Mes disgraces passées me faisoient craindre la justice. J'avois éprouvé deux fois que si elle ne fait pas mourir les innocens, du moins elle observe si mal à leur égard les lois de l'hospitalité, qu'il est toujours fort triste de faire quelque séjour chez elle.

Je consultai Mélendez dans une conjoncture si délicate. Il ne savoit quel conseil me

donner. S'il ne pouvoit croire que mon maître fût un espion, il n'avoit pas lieu non plus d'être ferme sur la négative. Je résolus d'observer le patron, & de le quitter si je m'appercevois que ce fût effectivement un ennemi de l'état; mais il me sembla que la prudence, & l'agrément de ma condition, demandoient que je fusse auparavant bien sûr de mon fait. Je commençai donc à examiner ses actions, & pour le sonder : Monsieur, lui dis-je un soir en le déshabillant, je ne sais comment il faut vivre, pour se mettre à couvert des coups de langue. Le monde est bien méchant. Nous avons, entr'autres, de très mauvais voisins; vous ne devineriez jamais de quelle manière ils parlent de nous. Bon, Gil Blas, me répondit-il, eh ! qu'en peuvent-ils dire, mon ami ? Ah vraiment, repris-je, la médisance ne manque point de matière. La vertu même lui en fournit. Nos voisins disent que nous sommes des gens dangereux; que nous meritons l'attention de la cour; en un mot, vous passez ici pour un espion du roi de Portugal. En prononçant ces paroles, j'envisageai mon maître, comme Alexandre regarda son médecin; & j'employai toute ma pénétration à démêler l'effet que mon rapport produisoit en lui. Je crus remarquer dans mon patron un frémissement qui s'ac-

cordoit fort avec les conjectures du voisinage, & je le vis tomber dans une rêverie que je n'expliquai point favorablement. Il se remit pourtant de son trouble, & me dit d'un air tranquille : Gil Blas, laissons raisonner nos voisins, sans faire dépendre notre repos de leurs raisonnemens. Ne nous mettons point en peine de l'opinion qu'on a de nous, quand nous ne donnons pas sujet d'en avoir une mauvaise.

Il se coucha là-dessus, & je fis la même chose, sans savoir à quoi je devois m'en tenir. Le jour suivant, comme nous nous disposions le matin à sortir, nous entendîmes frapper rudement à la première porte sur l'escalier. Mon maître ouvrit l'autre, & regarda par la petite fenêtre grillée. Il vit un homme bien vêtu, qui lui dit : Seigneur cavalier, je suis alguazil, & je viens ici pour vous dire que monsieur le corrégidor souhaite de vous parler. Que me veut-il, répondit mon patron ? C'est ce que j'ignore, seigneur, repliqua l'alguazil ; mais vous n'avez qu'à l'aller trouver, & vous en serez bientôt instruit. Je suis son serviteur, repartit mon maître, je n'ai rien à démêler avec lui. En achevant ces mots, il ferma brusquement la seconde porte. Puis s'étant promené quelque tems, comme un homme à qui, ce me sembloit, le discours de l'alguazil donnoit

beaucoup à penser, il me mit en main mes six réaux, & me dit : Gil Blas, tu peux sortir, mon ami, & aller passer la journée où tu voudras. Pour moi, je ne sortirai pas sitôt, & je n'ai pas besoin de toi ce matin. Il me fit juger par ces paroles, qu'il avoit peur d'être arrêté, & que cette crainte l'obligeoit à demeurer dans son appartement. Je l'y laissai; & pour voir si je me trompois dans mes soupçons, je me cachai dans un endroit, d'où je pouvois le remarquer, s'il sortoit. J'aurois eu la patience de me tenir là toute la matinée, s'il ne m'en eût épargné la peine. Mais une heure après, je le vis marcher dans la rue avec un air d'assurance, qui confondit d'abord ma pénétration. Loin de me rendre toutefois à ces apparences, je m'en défiai; car il n'avoit point en moi un juge favorable. Je songeai que sa contenance pouvoit être étudiée. Je m'imaginai même qu'il n'étoit resté chez lui, que pour prendre tout ce qu'il avoit d'or ou de pierreries, & que probablement il alloit par une prompte fuite pourvoir à sa sûreté. Je n'espérai plus le revoir, & je doutai si j'irois le soir l'attendre à sa porte, tant j'étois persuadé que dès ce jour-là il sortiroit de la ville, pour se sauver du péril qui le menaçoit. Je n'y manquai pas pourtant. Ce qui me surprit, mon maître

revint à son ordinaire. Il se coucha, sans faire paroître la moindre inquiétude, & il se leva le lendemain avec autant de tranquillité.

Comme il achevoit de s'habiller, on frappa tout à coup à la porte. Mon maître regarda par la petite grille. Il reconnoît l'alguazil du jour précédent, & lui demande ce qu'il veut. Ouvrez, lui répond l'alguazil ; c'est monsieur le corrégidor. A ce nom redoutable, mon sang se glaça dans mes veines. Je craignois fort ces messieurs-là, depuis que j'avois passé par leurs mains ; & j'aurois voulu dans ce moment être à cent lieues de Madrid. Pour mon patron, il fut moins effrayé que moi, il ouvrit la porte, & reçut le juge avec respect. Vous voyez, lui dit le corrégidor, que je ne viens point chez vous avec une grosse suite. Je veux faire les choses sans éclat. Malgré les bruits fâcheux qui courent de vous dans la ville, je crois que vous méritez quelque ménagement. Apprenez-moi comment vous vous appelez, & ce que vous faites à Madrid ? Seigneur, lui répondit mon maître, je suis de la Castille Nouvelle, & je me nomme Don Bernard de Castil Blazo. A l'égard de mes occupations, je me promène, je fréquente les spectacles, & me réjouis tous les jours avec un petit nombre de personnes d'un commerce agréable. Vous avez, sans doute, reprit le juge, un gros revenu ? Non,

seigneur, interrompit mon patron, je n'ai ni rentes, ni terres, ni maisons. Hé ! de quoi vivez-vous donc, repliqua le corrégidor ? De ce que je vais vous faire voir, repartit Don Bernard. En même tems, il leva une tapisserie, ouvrit une porte que je n'avois pas remarquée, puis encore une autre qui étoit derrière, & fit entrer le juge dans un cabinet, où il y avoit un grand coffre tout rempli de pièces d'or qu'il lui montra.

Seigneur, lui dit-il ensuite, vous savez que les Espagnols sont ennemis du travail ; cependant quelque aversion qu'ils ayent pour la peine, je puis dire que j'encheris sur eux là-dessus. J'ai un fond de paresse, qui me rend incapable de tout emploi. Si je voulois ériger mes vices en vertus, j'appellerois ma paresse une indolence philosophique ; je dirois que c'est l'ouvrage d'un esprit revenu de tout ce qu'on cherche dans le monde avec ardeur ; mais j'avouerai de bonne foi que je suis paresseux par tempérament, & si paresseux, que s'il me falloit travailler pour vivre, je crois que je me laisserois mourir de faim. Ainsi, pour mener une vie convenable à mon humeur ; pour n'avoir pas la peine de ménager mon bien, & plus encore pour me passer d'intendant, j'ai converti en argent comptant tout mon patrimoine, qui consistoit en plusieurs héritages

considérables. Il y a dans ce coffre cinquante mille ducats. C'est plus qu'il ne m'en faut pour le reste de mes jours, quand je vivrois au delà d'un siècle, puisque je n'en dépense pas mille chaque année, & que j'ai déjà passé mon dixième lustre. Je ne crains donc point l'avenir, parce que je ne suis adonné, à aucune des trois choses qui ruinent ordinairement les hommes. J'aime peu la bonne chère, je ne joue que pour m'amuser, & je suis revenu des femmes.

Que je vous trouve heureux, lui dit alors le corrégidor ! On vous soupçonne bien mal à propos d'être un espion. Ce personnage ne convient point à un homme de votre caractère. Allez, Don Bernard, ajouta-t-il, continuez de vivre comme vous vivez. Loin de vouloir troubler vos jours tranquilles, je m'en déclare le défenseur. Je vous demande votre amitié, & vous offre la mienne. Ah ! seigneur, s'écria mon maître, pénétré de ces paroles obligeantes, j'accepte avec autant de joie que de respect, l'offre précieuse que vous me faites. En me donnant votre amitié, vous augmentez mes richesses, & mettez le comble à mon bonheur. Après cette conversation, que l'alguazil & moi nous entendîmes de la porte du cabinet, le corrégidor prit congé de Don Bernard, qui ne pouvoit assez à son gré lui marquer de

reconnoissance. De mon côté, pour seconder mon maître, & l'aider à faire les honneurs de chez lui, j'accablai de civilités l'alguazil ; je lui fis mille révérences profondes quoique dans le fonds de mon âme, je sentisse pour lui le mépris & l'aversion que tout honnête homme a naturellement pour un alguazil.

Don Bernard de Castil Blazo après avoir conduit le corrégidor jusque dans la rue, revint vite sur ses pas fermer son coffre fort, & toutes les portes qui en faisoient la sureté ; puis nous sortîmes l'un & l'autre très-satisfaits, lui, de s'être acquis un ami puissant, & moi, de me voir assuré de mes six réaux par jour. L'envie de conter cette aventure à Mélendez, me fit, prendre le chemin de sa maison ; mais comme j'étois prêt d'y arriver j'aperçus le capitaine Rolando. Ma surprise fut extrême de le trouver là, & je ne pus m'empêcher de frémir à sa vue. Il me reconnut aussi, m'aborda gravement, & conservant encore son air de supériorité, il m'ordonna de le suivre. J'obéis en tremblant, & dis en moi-même : Hélas ! il veut sans doute me faire payer tout ce que je lui dois. Où va-t-il me mener ? Il a peut-être dans cette ville quelque souterrain. Si je le croyois, je lui ferois voir tout à l'heure que je n'ai pas la goutte aux pieds. Je marchois donc derrière lui en donnant toute mon attention au lieu

où il s'arrêteroit, résolu de m'en éloigner à toutes jambes pour peu qu'il me parût suspect.

Rolando dissipa bientôt ma crainte. Il entra dans un fameux cabaret, je l'y suivis. Il demanda du meilleur vin, & dit à l'hôte de nous préparer à dîner. Pendant ce tems-là nous passâmes dans une chambre, où le capitaine se voyant seul avec moi, me tint ce discours : Tu dois être étonné, Gil Blas, de revoir ici ton ancien commandant, & tu le seras bien davantage encore, quand tu sauras ce que j'ai à te raconter. Le jour que je te laissai dans le souterrain, & que je partis avec tous mes cavaliers pour aller vendre à Mansilla les mules & les chevaux que nous avions pris le soir précédent, nous rencontrâmes le fils du corrégidor de Léon, accompagné de quatre hommes à cheval & bien armés, qui suivoient son carrosse. Nous fîmes mordre la poussière à deux de ses gens, & les deux autres s'enfuirent. Alors le cocher, craignant pour son maître, nous oria d'une voix suppliante : Hé ! mes chers seigneurs, ne tuez point le fils unique de monsieur le corrégidor de Léon. Ces mots n'attendrirent pas mes cavaliers ; au contraire, ils leur inspirèrent une espèce de fureur. Messieurs, nous dit l'un d'entr'eux, ne laissons point échapper le fils du plus grand ennemi de

nos pareils. Combien son père a-t-il fait mourir de gens de notre profession ? Vengeons-les. Immolons cette victime à leurs mânes qui semblent en ce moment nous la demander. Mes autres cavaliers applaudirent à ce sentiment, & mon lieutenant même se préparoit à servir de grand-prêtre dans ce sacrifice, lorsque je lui retins le bras : Arrêtez, lui dis-je ; pourquoi sans nécessité vouloir répandre du sang ; contentons-nous de la bourse de ce jeune homme. Puisqu'il ne résiste point, il y auroit de la barbarie à l'égorger. D'ailleurs, il n'est point responsable des actions de son père, & son père ne fait que son devoir, lorsqu'il nous condamne à la mort, comme nous faisons le nôtre en détroussant les voyageurs.

J'intercédai donc pour le fils du corrégidor, & mon intercession ne lui fut pas inutile. Nous prîmes seulement tout l'argent qu'il avoit, & nous emmenâmes les chevaux des deux hommes que nous avions tués. Nous les vendîmes avec ceux que nous conduisions à Mansilla, nous nous en retournâmes ensuite au souterrain, où nous arrivâmes le lendemain, quelques momens avant le jour. Nous ne fûmes pas peu surpris de trouver la trappe levée, & notre surprise devint encore plus grande, lorsque nous vîmes dans la cuisine Leonarde liée. Elle nous mit au fait en deux

mots. Le souvenir de ta colique nous fit rire. Nous admirâmes comment tu avois pu nous tromper. Nous ne t'aurions jamais cru capable de nous jouer un si bon tour, & nous te le pardonnâmes à cause de l'invention. Dès que nous eûmes détaché la cuisinière, je lui donnai ordre de nous apprêter à manger. Cependant nous allâmes soigner nos chevaux à l'écurie, où le vieux nègre, qui n'avoit reçu aucun secours depuis vingt-quatre heures, étoit à l'extrémité. Nous souhaitions de le soulager; mais il avoit perdu connoissance & il nous parut si bas, que, malgré notre bonne volonté, nous le laissâmes entre la vie & la mort. Cela ne nous empêcha pas de nous mettre à table; & après avoir amplement déjeûné, nous nous retirâmes dans nos chambres, où nous reposâmes toute la journée. A notre reveil, Leonarde nous apprit, que Domingo ne vivoit plus. Nous le portâmes dans le caveau où tu dois te souvenir d'avoir couché, & là nous lui fîmes des funérailles, comme s'il eût eu l'honneur d'être un de nos compagnons.

Quelque tems après, il arriva que voulant faire une course, nous rencontrâmes un matin, à la sortie du bois, trois brigades d'archers de la sainte Hermandad, qui sembloient nous attendre pour nous charger. Nous n'en aperçûmes d'abord qu'une. Nous la méprisâmes,

bien que supérieure en nombre à notre troupe, & nous l'attaquâmes ; mais dans le tems que nous étions aux mains avec elle, les deux autres qui avoient trouvé moyen de se tenir cachées, vinrent tout à coup fondre sur nous, de sorte que notre valeur ne nous servit de rien. Il fallut céder à tant d'ennemis. Notre lieutenant & deux de nos cavaliers périrent dans cette occasion. Les deux autres & moi nous fûmes enveloppés & serrés de si près, que les archers nous prirent ; & tandis que deux brigades nous conduisoient à Léon, la troisième alla détruire notre retraite, qui avoit été découverte de la manière que je vais te le dire. Un paysan de Lucéno en traversant la forêt pour s'en retourner chez lui, apperçut par hasard la trappe de notre souterrain que tu n'avois pas abattue ; car c'étoit justement le jour que tu en sortis avec la dame. Il se douta bien que c'étoit notre demeure. Il n'eut pas le courage d'y entrer. Il se contenta d'observer les environs, & pour mieux remarquer l'endroit, il écorça légèrement avec son couteau quelques arbres voisins, & d'autres encore de distance en distance, jusqu'à ce qu'il fût hors du bois. Il se rendit ensuite à Léon, pour faire part de cette découverte au corrégidor, qui en eut d'autant plus de joie, que son fils venoit d'être volé par notre compagnie. Ce juge fit

assembler trois brigades pour nous arrêter, & le paysan leur servit de guide.

Mon arrivée dans la ville de Léon y fut un spectacle pour tous les habitans. Quand j'aurois été un général Portugais fait prisonnier de guerre, le peuple ne se seroit pas plus empressé de me voir. Le voilà, disoit-on, le voilà ce fameux capitaine, la terreur de cette contrée. Il mériteroit d'être démembré avec des tenailles, de même que ses deux camarades. On nous mena devant le corrégidor, qui commença de m'insulter. Hé bien, me dit-il, scélérat, le Ciel, las des désordres de ta vie, t'abandonne à ma justice. Seigneur, lui répondis-je, si j'ai commis bien des crimes, du moins je n'ai pas la mort de votre fils unique à me reprocher. J'ai conservé ses jours; vous m'en devez quelque reconnoissance. Ah! misérable, s'écria-t-il, c'est bien avec des gens de ton caractère qu'il faut garder un procédé généreux. Et quand même je voudrois te sauver, le devoir de ma charge ne me le permettroit pas. Lorsqu'il eut parlé de cette sorte, il nous fit enfermer dans un cachot, où il ne laissa pas languir mes compagnons. Ils en sortirent au bout de trois jours pour aller jouer un rôle tragique dans la grande place. Pour moi, je demeurai dans les pri-

sons trois semaines entières. Je crus qu'on ne différoit mon supplice, que pour le rendre plus terrible, & je m'attendois enfin à un genre de mort tout nouveau, quand le corrégidor m'ayant fait ramener en sa présence, me dit: Ecoute ton arrêt. Tu es libre. Sans toi mon fils unique auroit été assassiné sur les grands chemins. Comme père, j'ai voulu reconnoître ce service, & comme juge, ne pouvant t'absoudre, j'ai écrit à la cour en ta faveur. J'ai demandé ta grâce, & je l'ai obtenue. Va donc où il te plaira. Mais, ajouta-t-il, crois-moi, profite de cet heureux événement. Rentre en toi-même, & quitte pour jamais le brigandage.

Je fus pénétré de ces paroles, & je pris la route de Madrid dans la résolution de faire une fin, & de vivre doucement dans cette ville. J'y ai trouvé mon père & ma mère morts, & leur succession entre les mains d'un vieux parent, qui m'en a rendu un compte fidèle, comme font tous les tuteurs. Je n'en ai pu tirer que trois mille ducats, ce qui peut-être ne fait pas la quatrième partie de mon bien. Mais que faire à cela? Je ne gagnerois rien à le chicaner. Pour éviter l'oisiveté, j'ai acheté une charge d'alguazil, que j'exerce comme si toute ma vie je n'eusse fait autre chose. Mes confrères se seroient,

par bienséance, opposés à ma réception, s'ils eussent su mon histoire. Heureusement, ils l'ignorent, ou feignent de l'ignorer, ce qui est la même chose. Car, dans cet honorable corps, chacun a intérêt de cacher ses faits & gestes. On n'a rien à se reprocher les uns aux autres. Cependant, mon ami, continua Rolando, je veux te découvrir ici le fonds de mon âme. La profession que j'ai embrassée n'est guère de mon goût. Elle demande une conduite trop délicate & trop mystérieuse. On n'y sauroit faire que des tromperies secrètes & subtiles. Oh! je regrette mon premier métier. J'avoue qu'il y a plus de sureté dans le nouveau; mais il y a plus d'agrément dans l'autre, & j'aime la liberté. J'ai bien la mine de me défaire de ma charge, & de partir un beau matin pour aller gagner les montagnes qui sont aux sources du Tage. Je sais qu'il y a dans cet endroit une retraite habitée par une troupe nombreuse, & remplie de sujets Catalans. C'est faire son éloge en un mot. Si tu veux m'accompagner, nous irons grossir le nombre de ces grands hommes. Je serai dans leur compagnie capitaine en second, & pour t'y faire recevoir avec agrément, j'assurerai que je t'ai vu dix fois combattre à mes côtés. J'élèverai ta valeur jusqu'aux nues. Je dirai

plus de bien de toi, qu'un général n'en dit d'un officier qu'il veut avancer. Je me garderai bien de dire la supercherie que tu as faite. Cela te rendroit suspect. Je tairai l'aventure, Hé bien, ajouta-t-il, est-tu prêt à me suivre? J'attends ta réponse.

Chacun a ses inclinations, dis-je alors à Rolando; vous êtes né pour les entreprises hardies, & moi pour une vie douce & tranquille. Je vous entends, interrompit-il, la dame que l'amour vous a fait enlever, vous tient encore au cœur, & sans doute vous menez avec elle à Madrid cette vie douce que vous aimez. Avouez, monsieur Gil Blas, que vous mangez ensemble les pistoles que vous avez emportées du souterrain? Je lui dis qu'il étoit dans l'erreur, & que pour le désabuser, je voulois en dinant lui conter l'histoire de la dame. Ce que je fis effectivement, & je lui appris aussi tout ce qui m'étoit arrivé depuis que j'avois quitté la troupe. Sur la fin du repas, il me remit sur les sujets Catalans. Il m'avoua même qu'il avoit résolu de les aller joindre, & fit une nouvelle tentative pour m'engager à prendre le même parti. Mais voyant qu'il ne pouvoit me persuader, il changea tout à coup de contenance & de ton. Il me regarda d'un air fier, & me dit fort sérieusement: Puisque tu as le cœur assez bas pour préférer ta con-

dition servile à l'honneur d'entrer dans une compagnie de braves gens, je t'abandonne à la bassesse de tes inclinations. Mais écoute bien les paroles que je vais te dire ; qu'elles demeurent gravées dans ta mémoire ; oublie que tu m'as rencontré aujourd'hui, & ne t'entretiens jamais de moi avec personne ; car si j'apprends que tu me mêles dans tes discours . . . tu me connois ; je ne t'en dis pas davantage. A ces mots, il appela l'hôte, paya l'écot, & nous nous levâmes de table pour nous en aller.

Comme nous sortions du cabaret, & que nous prenions congé l'un de l'autre, mon maître passa dans la rue. Il me vit, & je m'aperçus qu'il regarda plus d'une fois le capitaine. Je jugeai qu'il étoit surpris de me rencontrer avec un semblable personnage. Il est certain que la vue de Rolando ne prévenoit point en faveur de ses mœurs. C'étoit un homme fort grand. Il avoit le visage long avec un nez de perroquet, & quoiqu'il n'eût pas mauvaise mine, il ne laissoit pas d'avoir l'air d'un franc fripon.

Je ne m'étois point trompé dans mes conjectures. Le soir je trouvai Don Bernard occupé de la figure du capitaine, & très-disposé à croire toutes les belles choses que je lui en aurois pu dire, si j'eusse osé parler. Gil Blas,

me dit-il, qui est ce grand escogriffe que j'ai vu tantôt avec toi ? Je répondis qui c'étoit un alguazil, & je m'imaginai que satisfait de cette réponse, il en demeureroit-là ; mais il me fit bien d'autres questions ; & comme je lui parus embarrassé, parce que je me souvenois des menaces de Rolando, il rompit tout à coup la conversation & se coucha. Le lendemain matin, lorsque je lui eus rendu mes services ordinaires, il me compta six ducats au lieu de six réaux, & me dit : Tiens, mon ami, voilà ce que je te donne pour m'avoir servi jusqu'à ce jour. Va chercher une autre maison. Je ne puis m'accommoder d'un valet qui a de si belles connoissances. Je m'avisai de lui représenter pour ma justification, que je connoissois cet alguazil, pour lui avoir fourni des remèdes à Valladolid dans le tems que j'y exerçois la médecine. Fort bien, reprit mon maître, la défaite est ingénieuse. Tu devois me répondre cela hier au soir, & non pas te troubler. Monsieur, lui repartis-je, en vérité, je n'osois vous le dire par discrétion. C'est ce qui a causé mon embarras. Certes, repliqua-t-il, en me frappant doucement sur l'épaule, c'est être bien discret. Je ne te croyois pas si rusé. Va, mon enfant, je te donne ton congé. Un garçon qui fraye avec des alguazils n'est point du tout mon fait.

J'allai sur le champ apprendre cette mauvaise nouvelle à Mélenhez, qui me dit, pour me consoler, qu'il prétendoit me faire entrer dans une meilleure maison. En effet, quelques jours après, il me dit ; Gil Blas, mon ami, vous ne vous attendez pas au bonheur que j'ai à vous annoncer. Vous aurez le poste du monde le plus agréable. Je vais vous mettre auprès de Don Mathias de Silva. C'est un homme de la première qualité, un de ces jeunes seigneurs qu'on appelle petits-maîtres. J'ai l'honneur d'être son marchand. Il prend chez moi des étoffes, à crédit à la vérité ; mais il n'y a rien à perdre avec ces seigneurs. Ils épousent souvent de riches héritières qui payent leurs dettes, & quand cela n'arrive pas, un marchand qui entend son métier leur vend toujours si cher, qu'il se sauve en ne touchant même que le quart de ses parties. L'intendant de Don Mathias, poursuivit-il, est mon intime ami. Allons le trouver. Il doit vous présenter lui-même à son maître, & vous pouvez compter qu'à ma considération il aura beaucoup d'égards pour vous.

Comme nous étions en chemin pour nous rendre à l'hôtel de Don Mathias, le marchand me dit : Il est à propos, ce me semble, que je vous apprenne de quel caractère est l'intendant, afin que vous vous régliez là-dessus.

Il s'appelle Grégorio Rodriguez. Entre nous, c'est un homme de rien, qui se sentant né pour les affaires, a suivi son génie, & s'est enrichi dans deux maisons ruinées dont il a été l'intendant. Je vous avertis qu'il est fort vain : Il aime à voir ramper devant lui les autres domestiques. C'est à lui qu'ils doivent d'abord s'adresser, quand ils ont la moindre grâce à demander à leur maître ; car s'il arrive qu'ils l'aient obtenue sans sa participation, il a toujours des détours tout prêts pour faire révoquer la grâce, ou pour la rendre inutile. Souvenez-vous bien de cela, Gil Blas. Faites votre cour au seigneur Rodriguez, préférablement à votre maître même, & mettez tout en usage pour lui plaire. Son amitié vous sera d'une grande utilité. Il vous payera vos gages exactement ; & si vous êtes assez adroit pour gagner sa confiance, il pourra vous donner quelque petit os à ronger. Il en a tant ! Don Mathias est un jeune seigneur qui ne songe qu'à ses plaisirs, & qui ne veut prendre aucune connoissance de ses propres affaires. Quelle maison pour un intendant !

Lorsque nous fûmes arrivés à l'hôtel, nous demandâmes à parler au seigneur Rodriguez. On nous dit que nous le trouverions dans son appartement. Il y étoit en effet, & nous vîmes avec lui une manière de paysan qui tenoit un

sac de toile bleue rempli d'espèces. L'intendant vint au devant de Mélendez, en lui tendant les bras ; le marchand de son côté ouvrit les siens, & ils s'embrassèrent tous deux avec des démonstrations d'amitié, où il y avoit beaucoup plus d'art que de naturel. Après cela il fut question de moi. Rodriguez m'examina depuis les pieds jusqu'à la tête ; puis il me dit fort poliment que j'étois tel qu'il falloit être pour convenir à Don Mathias, & qu'il se chargeoit avec plaisir de me présenter à ce seigneur. Là-dessus Mélendez fit connoître jusqu'à quel point il s'intéressoit pour moi. Il pria l'intendant de m'accorder sa protection, & me laissant avec lui, après force complimens, il se retira. Dès qu'il fut sorti, Rodriguez me dit : Je vous conduirai à mon maître d'abord que j'aurai expédié ce bon laboureur. Aussi-tôt il s'approcha du paysan, & lui prenant son sac : Talégo, lui dit-il, voyons si les cinq cens pistoles sont là-dedans. Il compta lui même les pièces. Il trouva le compte juste, donna quittance de la somme au laboureur, & le renvoya. Il remit ensuite les espèces dans le sac. Alors s'adressant à moi, nous pouvons présentement, me dit-il, aller au lever de mon maître. Il sort du lit ordinairement sur le midi ; il est près d'une heure, il doit être jour dans son appartement.

Don Mathias venoit en effet de se lever. Il étoit encore en robe de chambre, & renversé dans un fauteuil, sur un bras duquel il avoit une jambe étendue, il se balançoit en rapant du tabac & s'entretenoit avec un laquais, qui, remplissant par *interim* l'emploi de valet de chambre, se tenoit là tout prêt à le servir. Seigneur, lui dit l'intendant, voici un jeune homme que je prends la liberté de vous présenter pour remplacer celui que vous chassâtes avant-hier. Mélez votre marchand en répond ; il assure que c'est un garçon de mérite, & je crois que vous en serez fort satisfait. C'est assez, répondit le jeune seigneur, puisque c'est vous qui le produisez auprès de moi, je le reçois aveuglément à mon service. Je le fais mon valet de chambre ; c'est une affaire finie. Rodriguez, ajouta-t-il, parlons d'autres choses. Vous arrivez à propos ; j'allois vous envoyer chercher. J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, mon cher Rodriguez. J'ai joué de malheur cette nuit. Avec cent pistoles que j'avois, j'en ai encore perdu deux cens sur ma parole. Vous savez de quelle conséquence il est pour des personnes de condition, de s'acquitter de cette sorte de dette. C'est proprement la seule que le point d'honneur nous oblige à payer avec exactitude ; aussi ne payons-nous pas les autres religieusement.

Il faut donc trouver deux cens pistoles tout à l'heure, & les envoyer à la comtesse de Pédrrosa. Monsieur, dit l'intendant, cela n'est pas si difficile à dire qu'à exécuter. Où voulez-vous, s'il vous plait, que je prenne cette somme ? Je ne touche pas un maravédi de vos fermiers, quelque menace que je puisse leur faire, cependant, il faut que j'entretienne honnêtement votre domestique, & que je fasse l'impossible pour fournir à votre dépense. Il est vrai que jusqu'ici j'en suis venu à bout ; mais je ne sais plus à quel saint me vouer, je suis réduit à l'extrémité. Tous ces discours sont inutiles, interrompit Don Mathias, & ces détails ne font que m'ennuyer. Ne prétendez-vous pas, Rodriguez, que je change de conduite, & que je m'amuse à prendre soin de mon bien ? l'agréable amusement pour un homme de plaisir comme moi ! Patience, répliqua l'intendant, au train que vont les choses, je prévois que vous serez bientôt débarrassé pour toujours de ce soin-là. Vous me fatiguez, repartit brusquement le jeune seigneur. Vous m'assassinez. Laissez-moi me ruiner sans que je m'en apperçoive. Il me faut, vous dis-je, deux cens pistoles. Il me les faut. Je vais donc, dit Rodriguez, avoir recours au petit vieillard qui vous a déjà prêté de l'argent à grosse usure ? Ayez recours à qui vous voudrez, répondit

Don Mathias ; pourvu que j'aye deux cens pistoles, je ne me soucie pas du reste.

Dans le moment qu'il prononçoit ces mots d'un air brusque & chagrin, l'intendant sortit, & un jeune homme de qualité, nommé Don Antonio Centellés, entra. Qu'as-tu, mon ami ? dit ce dernier à mon maître. Je te trouve l'air nébuleux. Je vois sur ton visage une impression de colère ! qui peut t'avoir mis de mauvaise humeur ? Je vais parier que c'est ce maroufle qui sort. Oui, répondit Don Mathias, c'est mon intendant. Toutes les fois qu'il vient me parler, il me fait passer quelque mauvais quart-d'heure. Il m'entretient de mes affaires, il dit que je mange le fonds de mes revenus . . . L'animal ! Ne diroit-on pas qu'il y perd, lui ? Mon enfant, reprit Don Antonio, je suis dans le même cas. J'ai un homme d'affaires qui n'est pas plus raisonnable que ton intendant. Quand le faquin, pour obéir à mes ordres réitérés, m'apporte de l'argent, vous diriez qu'il donne du sien. Il me fait toujours de grands raisonnemens : Monsieur, me dit-il, vous vous abîmez. Vos revenus sont saisis. Je suis obligé de lui couper la parole, pour abrégér ses sots discours. Le malheur, dit Don Mathias, c'est que nous ne saurions nous passer de ces gens-là. C'est un mal nécessaire. J'en conviens, répliqua Centellés . . . mais

attends, poursuivit-il, en riant de toute sa force, il me vient une idée assez plaisante. Rien n'a jamais été mieux imaginé. Nous pouvons rendre comiques les scènes sérieuses que nous avons avec eux, & nous divertir de ce qui nous chagrine. Ecoute : il faut que ce soit moi qui demande à ton intendant tout l'argent dont tu auras besoin. Tu en useras de même avec mon homme d'affaires. Qu'ils raisonnent alors tous deux tant qu'il leur plaira ; nous les écouterons de sang froid. Ton intendant viendra me rendre ses comptes ; mon homme d'affaires ira te rendre les siens. Je n'entendrai parler que de tes dissipations ; tu ne verras que les miennes ; cela nous réjouira.

Mille traits brillans suivirent cette saillie, & mirent en joie les jeunes seigneurs, qui continuèrent de s'entretenir avec beaucoup de vivacité. Leur conversation fut interrompue par Gregorio Rodriguez, qui rentra suivi d'un petit vieillard qui n'avoit presque point de cheveux tant il étoit chauve. Don Antonio voulut sortir : Adieu, Don Mathias, dit-il, nous nous reverrons tantôt. Je te laisse avec ces messieurs. Vous avez sans doute quelque affaire sérieuse à démêler ensemble. Hé non, non, lui répondit mon maître, demeure, tu n'es point de trop. Ce discret vieillard que tu vois est un honnête homme qui me prête de l'argent au

denier cinq. Comment au denier cinq ! s'écria Centellés, d'un air étonné ; je te félicite d'être en si bonne main. Je ne suis pas traité si doucement, moi. J'achète l'argent au poids de l'or. J'emprunte d'ordinaire au denier trois. Quelle usure, dit alors le vieil usurier, les fripons ! songent-ils qu'il y a un autre monde ? Je ne suis plus surpris si l'on déclame tant contre les personnes qui prêtent à intérêt. C'est le profit exorbitant que quelques-uns tirent de leurs espèces qui nous perd d'honneur & de réputation. Si tous mes confrères me ressembloient, nous ne serions pas si décriés ; car pour moi, je ne prête uniquement que pour faire plaisir au prochain. Ah ! si le tems étoit aussi bon que je l'ai vu autrefois, je vous offrirois ma bourse sans intérêt ; & peu s'en faut même, quelle que soit aujourd'hui la misère, que je ne me fasse un scrupule de prêter au denier cinq. Mais on diroit que l'argent est rentré dans le sein de la terre. On n'en trouve plus, & sa rareté oblige enfin ma morale à se relâcher.

De combien avez-vous besoin ? poursuivit-il, en s'adressant à mon maître. Il me faut deux cens pistoles, répondit Don Mathias. J'en ai quatre cens dans un sac, répliqua l'usurier, il n'y a qu'à vous en donner la moitié. En même tems il tira de dessous son

manteau un sac de toile bleue, qui me parut être le même que le paysan Talégo venoit de laisser avec cinq cens pistoles à Rodriguez. Je sus bientôt ce qu'il en falloir penser, & je vis bien que Mélendez ne m'avoit pas vanté sans raison le savoir-faire de cet intendant. Le vieillard vuida le sac, étala les espèces sur une table, & se mit à les compter. Cette vue alluma la cupidité de mon maître. Il fut frappé de la totalité de la somme: Seigneur Descomulgado, dit-il à l'usurier, je fais une réflexion judicieuse, je suis un grand sot. Je n'emprunte que ce qu'il faut pour dégager ma parole, sans songer que je n'ai pas le sol. Je serai obligé demain de recourir encore à vous. Je suis d'avis de rafler les quatre cens pistoles, pour vous épargner la peine de revenir. Seigneur, répondit le vieillard, si vous avez besoin de la somme entière, elle est à votre service, vous n'avez seulement qu'à songer aux assurances . . . Oh ! pour des assurances, interrompit Rodriguez en tirant de sa poche un papier, vous en aurez de bonnes. Voilà un billet que le seigneur Don Mathias n'a qu'à signer. Il vous donne cinq cens pistoles à prendre sur un de ses fermiers, sur Talégo, riche laboureur de Mondejar. Cela est bon, répliqua l'usurier. Je ne fais point le difficultueux, moi ; pour peu que les propositions qu'on me fait

soient raisonnables, je les accepte sans façon dans le moment. Alors l'intendant présenta une plume à mon maître, qui, sans lire le billet, écrivit, en sifflant, son nom au bas.

Cette affaire consommée, le vieillard dit adieu à mon patron, qui courut l'embrasser en lui disant jusqu'au revoir, Seigneur usurier, je suis tout à vous. Je ne sais pas pourquoi vous passez, vous autres, pour des fripons. Je vous trouve très-nécessaires à l'état; vous êtes la consolation de mille enfans de famille, & la ressource de tous les seigneurs dont la dépense excède les revenus. Tu as raison, s'écria Centellés. Les usuriers sont d'honnêtes gens qu'on ne peut assez honorer, & je veux, à mon tour, embrasser celui-ci à cause du denier cinq. A ces mots, il s'approche du vieillard pour l'accoler, & ces deux petits-mâîtres, pour se divertir, commencèrent à se le renvoyer l'un à l'autre, comme deux joueurs de paume qui pelotent une balle. Après qu'ils l'eurent bien ballotté, ils le laissèrent sortir avec l'intendant, qui méritoit mieux que lui ces embrassades, & même quelque chose de plus.

Lorsque Rodriguez & l'usurier furent sortis, Don Mathias envoya par le laquais qui étoit avec moi dans la chambre, la moitié de ses pistoles à la comtesse de Pédrosa, & serra

l'autre dans une longue bourse brochée d'or & de soye qu'il portoit ordinairement dans sa poche. Fort satisfait de se revoir en fonds, il dit d'un air gai à Don Antonio : Que ferons-nous aujourd'hui ? Tenons conseil là-dessus. C'est parler en homme de bon sens, répondit Centellés. Je le veux bien ; délibérons. Dans le tems qu'ils alloient rêver à ce qu'ils deviendroient ce jour-là, deux autres seigneurs arrivèrent. C'étoient Don Alexo Segiar, & Don Fernand de Gamboa ; l'un & l'autre à peu près de l'âge de mon maître, c'est-à-dire, de vingt-huit à trente ans. Ces quatre cavaliers débutèrent par de vives accolades qu'ils se firent : on eût dit qu'ils ne s'étoient point vus depuis dix ans. Après cela Don Fernand, qui étoit un gros rejoui, adressa la parole à Don Mathias & à Don Antonio : Messieurs, leur dit-il, où dînez-vous aujourd'hui ? Si vous n'êtes point engagés, je vais vous mener dans un cabaret, où vous boirez du vin des dieux. J'y ai soupé, & j'en suis sorti ce matin entre cinq & six heures. Je voudrois bien, s'écria mon maître, avoir passé la nuit aussi sagement ! Je n'aurois pas perdu mon argent.

Pour moi, dit Centellés, je me suis donné hier au soir un divertissement nouveau ; car j'aime à changer de plaisir. Aussi n'y a-t-il que la variété des amusemens qui rende la vie

agréable. Un de mes amis m'entraîna chez un de ces seigneurs qui lèvent les impôts & font leurs affaires avec celles de l'état. J'y vis de la magnificence, du bon goût, & le repas me parut assez bien entendu ; mais je trouvai dans les maîtres du logis un ridicule qui me réjouit. Le partisan, quoique des plus roturiers de sa compagnie, tranchoit du grand ; & sa femme, bien qu'horriblement laide, faisoit l'adorable, & disoit mille sottises assaisonnées d'un accent Biscayen qui leur donnoit du relief. Ajoutez à cela qu'il y avoit à table quatre ou cinq enfans avec un précepteur. Jugez si ce souper de famille me divertit.

Et moi, messieurs, dit Don Alexo Segiar, j'ai soupé chez une comédienne, chez Arsenie. Nous étions six à table. Arsenie, Florimonde avec une coquette de ses amies, le marquis de Zénète, Don Juan de Moncade & votre serviteur. Nous avons passé la nuit à boire, & à rire. Quelle volupté ! Il est vrai qu'Arsenie & Florimonde ne sont pas de grands génies ; mais elles ont un usage du monde qui leur tient lieu d'esprit. Ce sont des créatures enjouées, vives, folles. Cela ne vaut-il pas mieux cent fois que des femmes raisonnables ?

Ces seigneurs continuèrent à s'entretenir de cette sorte, jusqu'à ce que Don Mathias, que j'aidois à s'habiller, pendant ce tems-là, fût en

éta
&
che
se
don
vale
sien
troi
se
com
luèr
rega
vois
enco
lui
suis
répli
parc
bour
nous
parc
Non
que
là-de
Il
pour
confi
être
garço

état de sortir. Alors il me dit de le suivre, & tous ces petits-maîtres prirent ensemble le chemin du cabaret où Don Fernand de Gamboa se proposoit de les conduire. Je commençai donc à marcher derrière eux avec trois autres valets, car chacun de ces cavaliers avoit le sien. Je remarquai avec étonnement que ces trois domestiques copioient leurs maîtres, & se donnoient les mêmes airs. Je les saluai comme leur nouveau camarade. Ils me saluèrent aussi, & l'un d'entr'eux, après m'avoir regardé quelques momens, me dit : Frère, je vois à votre allure que vous n'avez jamais encore servi de jeune seigneur. Hélas ! non, lui répondis-je, il n'y a pas long-tems que j'e suis à Madrid. C'est ce qu'il me semble, répliqua-t-il ; vous sentez la province ; vous paraissez timide & embarrassé ; il y a de la bourre dans votre action. Mais n'importe, nous vous aurons bientôt dégourdi, sur ma parole. Vous me flattez peut-être, lui dis-je ? Non, répartit-il, non ; il n'y a point de sot que nous ne puissions façonner ; comptez là-dessus.

Il n'eut pas besoin de m'en dire davantage pour me faire comprendre que j'avois pour confrères de bons enfans, & que je ne pouvois être en meilleures mains pour devenir joli garçon. En arrivant au cabaret, nous y trou-

vâmes un repas tout préparé, que le seigneur Don Fernand avoit eu la précaution d'ordonner dès le matin. Nos maîtres se mirent à table, & nous nous disposâmes à les servir. Les voilà qui s'entretiennent avec beaucoup de gaieté. J'avois une extrême plaisir à les entendre. Leur caractère, leurs pensées, leurs expressions me divertissoient. Que de feu ! que de saillies d'imagination ! Ces gens-là me parurent une espèce nouvelle. Lorsqu'on en fut au fruit, nous leur apportâmes une copieuse quantité de bouteilles des meilleurs vins d'Espagne, & nous les quittâmes pour aller dîner dans une petite salle où l'on nous avoit dressé une table.

Je ne tardai guère à m'appercevoir que les chevaliers de ma quadrille avoient encore plus de mérite que je ne me l'étois imaginé d'abord. Ils ne se contentoient pas de prendre les manières de leurs maîtres, ils en affectoient même le langage, & ces marauds les rendoient si bien, qu'à un air de qualité près, c'étoit la même chose. J'admirois leur air libre & aisé. J'étois encore plus charmé de leur esprit, & je désespérois d'être jamais aussi agréable qu'eux. Le valet de Don Fernand, attendu que c'étoit son maître qui régaloit les nôtres, fit les honneurs du repas, & voulant que rien n'y manquât, il appela l'hôte, & lui dit : Monsieur le

maître, donnez nous dix bouteilles de votre plus excellent vin, & comme vous avez coutume de faire, vous les ajouterez à celles que nos messieurs auront bues. Très volontiers, répondit l'hôte ; mais, monsieur Gaspard, vous savez que le seigneur Don Fernand me doit déjà bien des repas. Si par votre moyen j'en pouvois tirer quelques espèces . . . Oh, interrompit le valet, ne nous mettez point en peine de ce qui vous est dû. Je vous en réponds, moi, c'est de l'or en barre que les dettes de mon maître. Il est vrai que quelques discourtois créanciers ont fait saisir nos revenus ; mais nous obtiendrons main-levée au premier jour, & nous vous payerons sans examiner le mémoire que vous nous fournirez. L'hôte nous apporta du vin, malgré les saisies ; & nous en bûmes en attendant la main-levée. Il falloit voir comme nous nous portions des santés à tous momens, en nous donnant les uns aux autres les surnoms de nos maîtres. Le valet de Don Antonio appeloit Gamboa celui de Don Fernand ; & le valet de Don Fernand appeloit Centellés celui de Don Antonio. Ils me nommoient de même Silva, & nous nous enivrons peu à peu sous ces noms empruntés, tout aussi bien que les seigneurs qui les portoient véritablement.

Quoique je fusse moins brillant que mes convives, ils ne laissèrent pas de me témoigner qu'ils étoient assez contens de moi : Silva, me dit un des plus dessalés, nous ferons quelque chose de toi, mon ami. Je m'apperçois, que tu as un fonds de génie ; mais tu ne sais pas le faire valoir. La crainte de mal parler t'empêche de rien dire au hasard, & toutefois ce n'est qu'en hasardant des discours, que mille gens s'érigent aujourd'hui en beaux esprits. Veux-tu briller ? tu n'as qu'à te livrer à ta vivacité, & risquer indifféremment tout ce qui pourra te venir à la bouche. Ton étourderie passera pour une noble hardiesse. Quand tu débiterois cent impertinences, pourvu qu'avec cela il t'échappe seulement un bon mot, on oubliera les sottises, on retiendra le trait, & l'on concevra une haute opinion de ton mérite. C'est ce que pratiquent si heureusement nos maîtres, & c'est ainsi qu'en doit user tout homme qui vise à la réputation d'un esprit distingué.

Outre que je ne souhaitois que trop de passer pour un beau génie, le secret qu'on m'enseignoit pour y réussir me paroissoit si facile, que je ne crus pas devoir le négliger. Je l'éprouvai sur le champ, & le vin que j'avois bu rendit l'épreuve heureuse ; c'est à dire, que je parlai à tort & à travers, & que j'eus le bonheur de

mê
que
app
de
proc
voul
inut
H
frère
la r
li n
nous
tois.
d'œil
perso
Les
effet.
veux
noble
de D
partie
génies
sieurs
ne se
par le
verre
serme
Nou
plût à

mêler parmi beaucoup d'extravagances quelques pointes d'esprit qui m'attirèrent des applaudissemens. Ce coup d'essai me remplit de confiance. Je redoublai de vivacité, pour produire quelque bonne saillie, & le hasard voulut encore que mes efforts ne fussent pas inutiles.

Hé bien, me dit alors celui de mes confrères qui m'avoit adressé la parole dans la rue, ne commences-tu pas à te décrasser ? Il n'y a pas deux heures que tu es avec nous, & te voilà déjà tout autre que tu n'étois. Tu changeras tous les jours à vue d'œil. Vois ce que c'est que de servir des personnes de qualité. Cela élève l'esprit. Les conditions bourgeoises ne font pas cet effet. Sans doute, lui répondis-je ; aussi je veux désormais consacrer mes services à la noblesse. C'est fort bien dit, s'écria le valet de Don Fernand entre deux vins. Il n'appartient pas aux bourgeois de posséder des génies supérieurs comme nous. Allons, messieurs, ajouta-t-il, faisons serment que nous ne servirons jamais ces gredins-là. Jurons-en par le Styx. Nous lui applaudîmes, & le verre à la main, nous fîmes tous ce burlesque serment.

Nous demeurâmes à table jusqu'à ce qu'il plût à nos maîtres de se retirer. Ce fut à

minuit; ce qui parut à mes camarades un excès de sobriété. Il est vrai que ces seigneurs ne sortoient de si bonne heure du cabaret, que pour aller chez une fameuse coquette qui logeoit dans le quartier de la cour. C'étoit une femme de trente-cinq à quarante ans, parfaitement belle encore, amusante, & consommée dans l'art de plaire. Il y avoit toujours chez elle deux ou trois autres coquettes du premier ordre, qui ne contribuoient pas peu au grand concours de seigneurs qu'on y voyoit. Ils y jouoient l'après-dinée. Ils soupoient ensuite, & passoient la nuit à boire & à se réjouir. Nos maîtres demeurèrent là jusqu'au jour, & nous aussi sans nous ennuyer; car tandis qu'ils étoient avec les maîtresses, nous nous amusions avec les soubrettes. Enfin nous nous séparâmes tous au lever de l'aurore, & nous allâmes nous reposer chacun de son côté.

Mon maître, s'étant levé à son ordinaire sur le midi, s'habilla. Il sortit. Je le suivis, & nous entrâmes chez Don Antonio Centellés, où nous trouvâmes un certain Don Alvaro de Acuna. C'étoit un vieux gentilhomme, un professeur de débauche. Tous les jeunes gens qui vouloient devenir des hommes agréables, se mettoient entre ses mains. Il les formoit au plaisir, leur enseignoit à briller

dans le monde, & à dissiper leur patrimoine. Il n'apprehendoit plus de manger le sien, l'affaire en étoit faite. Après que ces trois cavaliers se furent embrassés, Centellés dit à mon maître: Don Mathias, tu ne pouvois arriver ici plus à propos, Don Alvar vient me prendre pour me mener chez un bourgeois qui donne à dîner au marquis de Zénète, & à Don Juan de Moncade. Je veux que tu sois de la partie. Hé comment, dit Don Mathias, nomme-t-on ce bourgeois? Il s'appelle Grégorio de Noriéga, dit alors Don Alvar, & je vais vous apprendre en deux mots ce que c'est que ce jeune homme. Son père, qui est un riche jouaillier, est allé négocier des pierreries dans les pays étrangers, & lui a laissé en partant la jouissance d'un gros revenu. Grégorio est un sot, qui a une disposition prochaine à manger tout son bien, qui tranche du petit-maître, & veut passer pour homme d'esprit en dépit de la nature. Il m'a prié de le conduire. Je le gouverne, & je puis vous assurer, messieurs, que je le mène bon train. Le fonds de son revenu est déjà bien entamé. Je n'en doute pas, s'écria Centellés; je vois le bourgeois à l'hôpital. Allons, Don Mathias, continua-t-il, faisons connoissance avec cet homme-là, & contribuons à le ruiner. J'y consens, répondit mon maître. Aussi bien j'aime à voir

renverser la fortune de ces petits seigneurs roturiers, qui s'imaginent qu'on les confond avec nous. Rien, par exemple, ne me divertit tant que la disgrâce de ce fils de publicain, à qui le jeu & la vanité de figurer avec les grands ont fait vendre jusqu'à sa maison. Oh ! pour celui-là, reprit Don Antonio, il ne mérite pas qu'on le plaigne. Il n'est pas moins fat dans sa misère, qu'il l'étoit dans sa prospérité.

Centellés & mon maître se rendirent avec Don Alvar chez Grégorio de Noriége. Nous y allâmes aussi Mogicon & moi, tous deux ravis de trouver une franche lippée, & de contribuer de notre part à la ruine du bourgeois. En entrant nous apperçûmes plusieurs hommes occupés à préparer le dîner, & il sortoit des ragoûts qu'ils faisoient, une fumée qui prévenoit l'odorat en faveur du goût. Le marquis de Zénète & Don Juan de Moncade venoient d'arriver. Le maître du logis me parut un grand benêt. Il affectoit en vain de prendre l'allure des petits-mâtres ; c'étoit une très-mauvaise copie de ces excellens originaux ; ou, pour mieux dire, un imbécile qui vouloit se donner un air délibéré. Représentez-vous un homme de ce caractère entre cinq railleurs, qui avoient tous pour but de se moquer de lui, & de l'engager dans de

grandes dépenses. Messieurs, dit Don Alvar, après les premiers complimens, je vous donne le seigneur Grégorio de Noriéga pour un cavalier des plus parfaits. Il possède mille belles qualités. Savez-vous qu'il a l'esprit très-cultivé ? Vous n'avez qu'à choisir. Il est également fort sur toutes les matières ; depuis la logique la plus fine & la plus serrée, jusqu'à l'orthographe. Oh ! cela est trop flateur, interrompit le bourgeois en riant de fort mauvaise grâce. Je pourrois, seigneur Alvaro, vous retorquer l'argument. C'est vous qui êtes ce qu'on appelle un puits d'érudition. Je n'avois pas dessein, reprit Don Alvar, de m'attirer une louange si spirituelle ; mais en vérité, messieurs, poursuivit-il, le seigneur Grégorio ne sauroit manquer de s'acquérir du nom dans le monde. Pour moi, dit Don Antonio, ce qui me charme en lui, & ce que je mets même au dessus de l'orthographe, c'est le choix judicieux qu'il fait des personnes qu'il fréquente. Au lieu de se borner au commerce des bourgeois, il ne veut voir que de jeunes seigneurs, sans s'embarrasser de ce qu'il lui en coûtera. Il y a là dedans une élévation de sentimens qui m'enchanté, & voilà ce qu'on appelle dépenser avec goût & avec discernement.

Ces discours ironiques ne firent que précéder mille autres semblables. Le pauvre

Grégorio fut accommodé de toutes pièces. Les petits-maitres lui lançoient tour à tour des traits, dont le sot ne sentoit point l'atteinte. Au contraire, il prenoit au pied de la lettre tout ce qu'on lui disoit, & il paroissoit fort content de ses convives. Il lui sembloit même qu'en le tournant en ridicule, ils lui faisoient encore grâce. Enfin, il leur servit de jouet pendant qu'ils furent à table, & ils y demeurèrent le reste du jour & la nuit toute entière. Nous bûmes à discrétion, de même que nos maitres, & nous étions bien conditionnés les uns & les autres, quand nous sortîmes de chez le bourgeois.

Après quelques heures de sommeil, je me levai en bonne humeur, & me souvenant des avis que Mélendez m'avoit donnés, j'allai en attendant le réveil de mon maitre, faire ma cour à notre intendant, dont la vanité me parut un peu flattée de l'attention que j'avois à lui rendre mes respects. Il me reçut d'un air gracieux, & me demanda si je m'accoutumois du genre de vie des jeunes seigneurs. Je répondis qu'il étoit nouveau pour moi; mais que je ne désespérois pas de m'y accoutumer dans la suite.

Je m'y accoutumai effectivement, & bientôt même. Je changeai d'humeur & d'esprit.

De sage & posé que j'étois auparavant, je devins vif, étourdi, turlupin. Le valet de Don Antonio me fit compliment sur ma métamorphose, & me dit que pour être un illustre il ne me manquoit plus que d'avoir de bonnes fortunes. Il me représenta que c'étoit une chose absolument nécessaire pour achever un joli homme, que tous nos camarades étoient aimés de quelque belle personne, & que lui, pour sa part, l'étoit de deux femmes de qualité. Je jugeai que le maraud mentoit. Monsieur Mogicon, lui dis-je, vous êtes sans doute un garçon bien fait & fort spirituel, vous avez du mérite ; mais je ne comprends pas comment des femmes de qualité chez qui vous ne demeurez point, ont pu se laisser charmer d'un homme de votre condition. Oh ! vraiment, me répondit-il, elles ne savent pas qui je suis. C'est sous les habits de mon maître, & même sous son nom, que je fais ces conquêtes. Voici comment. Je m'habille en jeune seigneur. J'en prends les manières, je vais à la promenade. J'agace toutes les femmes que je vois, jusqu'à ce que j'en rencontre une qui réponde à mes mines. Je suis celle-là, & fais si bien que je lui parle. Je me dis Don Antonio Centellés, & *cetera*. C'est ainsi, mon enfant, continua-t-il, que je me conduis pour avoir de bonnes fortunes, & je te conseille de suivre mon exemple.

J'avois trop d'envie d'être un illustre, pour n'écouter pas ce conseil. Je formai donc le dessein de me travestir en jeune seigneur pour aller chercher des aventures galantes. Je n'osai me déguiser dans notre hôtel, de peur que cela ne fût remarqué. Je pris un bel habillement complet dans la garde-robe de mon maître, & j'en fis un paquet que j'emportai chez un petit barbier de mes amis, où je jugeai que je pourrois m'habiller & me deshabiller commodément. Là je me parai le mieux qu'il me fut possible. Le barbier mit aussi la main à mon ajustement, & quand nous crûmes qu'on n'y pouvoit plus rien ajouter, je marchai vers le pré de saint Jérôme, d'où j'étois bien persuadé que je ne reviendrois pas sans avoir trouvé quelque bonne fortune. Mais je ne fus pas obligé de courir si loin pour en ébaucher une des plus brillantes.

Comme je traversois une rue détournée, je vis sortir d'une petite maison, & monter dans une carrosse de louage qui étoit à la porte, une dame richement habillée & parfaitement bien faite. Je m'arrêtai tout court pour la considérer, & je la saluai d'un air à lui faire comprendre qu'elle ne me déplaisoit pas. De son côté, pour me faire voir qu'elle méritoit encore plus que je ne pensois mon attention, elle leva pour un moment son voile, & offrit à ma vue

un visage des plus agréables. Cependant le carrosse partit, & je demeurai dans la rue un peu étourdi des traits que je venois de voir. La jolie figure! disois-je en moi-même; il faudroit cela pour m'achever. Si les deux dames qui aiment Mogieon sont aussi belles que celle-ci, voilà un faquin bien heureux. En faisant cette réflexion, je jetai les yeux par hasard sur la maison, d'où j'avois vu sortir cette aimable personne, & j'apperçus à la fenêtre d'une salle basse une vieille femme qui me fit signe d'entrer.

Je volai aussi-tôt dans la maison, & je trouvai dans une salle assez propre cette vénérable & discrète vieille, qui me prenant pour un marquis, tout au moins, me salua respectueusement & me dit: Je ne doute pas, seigneur, que vous n'ayez mauvaise opinion d'une femme qui, sans vous connoître, vous fait signe d'entrer chez elle; mais vous jugerez peut-être plus favorablement de moi, quand vous saurez que je n'en use pas de cette sorte avec tout le monde. Vous me paraissez un seigneur de la cour. Vous ne vous trompez pas, ma mie, interrompis-je, en étendant la jambe droite, & penchant le corps sur la hanche gauche. Je suis, sans vanité, d'une des plus grandes maisons d'Espagne. Vous en avez bien la mine, reprit-elle, & je vous avouerai que j'aime

à faire plaisir aux personnes de qualité ; c'est mon foible. Je vous ai observé par ma fenêtre. Vous avez regardé très-attentivement, ce me semble, une dame qui vient de me quitter. Vous sentiriez-vous du goût pour elle ? Dites-le moi confidemment. Foi d'homme de cour, lui répondis-je, elle m'a frappé. Je n'ai jamais rien vu de plus piquant que cette créature-là. Faufilez-nous ensemble, ma bonne, & comptez sur ma reconnoissance.

Je vous l'ai déjà dit, répliqua la vieille, je suis toute dévouée aux personnes de condition. Je me plais à leur être utile. La dame que vous venez de voir continua-t-elle, est une jeune veuve de qualité qui cherche un amant ; mais elle est si difficile là-dessus, que je ne sais si vous lui conviendrez, malgré tout le mérite que vous pouvez avoir. Je lui ai déjà présenté trois cavaliers bien bâtis, qu'elle a dédaignés. Oh ! ma chère, m'écriai-je d'un air de confiance, tu n'as qu'à me mettre à ses trousses ; je t'en rendrai bon compte, sur ma parole. Eh bien, me dit la vieille, vous n'avez qu'à venir ici demain à la même heure, vous satisferez votre curiosité.

Je retournai chez le petit barbier, sans vouloir chercher d'autres aventures, & fort impatient de la suite de celle-là. Ainsi, le jour suivant, après m'être encore bien ajusté, je me rendis

chez la vieille une heure plutôt qu'il ne falloit. Seigneur, me dit-elle, vous êtes ponctuel, & je vous en sais bon gré. J'ai vu notre jeune veuve, & nous nous sommes fort entretenues de vous. On m'a défendu de parler ; mais j'ai pris tant d'amitié pour vous, que je ne puis me taire. Vous avez plu.

L'héroïne du rendez-vous arriva bientôt en carrosse de louage, comme le jour précédent, & vêtue de superbes habits. D'abord qu'elle parut dans la salle, je débutai par cinq ou six révérences de petits-mâtres, accompagnées de leurs plus gracieuses contorsions. Après quoi, je m'approchai d'elle d'un air très-familier, & lui dis, ma princesse, vous voyez un seigneur qui en a dans l'aile. Votre image depuis hier s'offre incessamment à mon esprit, & vous avez expulsé de mon cœur une duchesse qui commençoit à y prendre pied. Le triomphe est trop glorieux pour moi, répondit-elle, en ôtant son voile ; mais je n'en ressens pas une joie pure. Un jeune seigneur aime le changement ; & son cœur est, dit-on, plus difficile à garder que la pistole volante. Eh, ma reine ! repris-je, laissons-là, s'il vous plait, l'avenir. Ne songeons qu'au présent. Vous êtes belle ; je suis amoureux. Si mon amour vous est agréable, engageons-nous sans réflexion ; embarquons nous comme les mate-

lots, n'envisageons point les périls de la navigation.

En achevant ces paroles, je me jetai avec transport aux genoux de ma nymphe. Arrêtez-vous, me dit-elle, en me repoussant vous êtes trop vif ; vous avez l'air libertin. J'ai bien peur que vous ne soyez un petit débauché ; d'ailleurs je veux savoir qui vous êtes ; je vous crois un jeune seigneur, & même un honnête homme. Cependant je n'en suis point assurée ; & quelque prévenue que je sois en votre faveur, je ne veux pas donner ma tendresse à un inconnu.

Je me souvins alors de quelle façon le valet de Don Antonio m'avoit dit qu'il sortoit d'un pareil embarras ; & voulant à son exemple passer pour mon maître : Madame, dis-je à ma veuve, je ne me défendrai point de vous apprendre mon nom. Il est assez beau pour mériter d'être avoué. Avez-vous entendu parler de Don Mathias de Silva ? Oui, répondit-elle ; je vous dirai même que je l'ai vu chez une personne de ma connoissance. Quoique, déjà effronté, je fus un peu troublé de cette réponse. Je me rassurai toutefois dans le moment ; & faisant force de génie pour me tirer de là : Eh bien, mon ange, repris-je, vous connoissez un seigneur . . . que . . . je connois aussi . . . Je suis de sa maison, puisqu'il faut vous le dire.

Son ayeul épousa la belle-sœur d'un oncle de mon père. Nous sommes, comme vous voyez, assez proches parens. Je m'appelle Don César. Je suis fils unique de l'illustre Don Fernand de Ribéra, qui fut tué il y a quinze ans dans une bataille qui se donna sur les frontières de Portugal. Je vous ferois bien un détail de l'action, elle fut très vive ; mais ce seroit perdre des momens précieux. Je devins pressant & passionné après ce discours ; mais la cruelle regagna bientôt son carrosse, qui l'attendoit à la porte. Je ne laissai pas néanmoins de me retirer très-satisfait de l'espérance d'être aimé d'une femme de qualité.

L'esprit plein des plus riantes images, je me rendis chez mon barbier. Je changeai d'habit & j'allai joindre mon maître dans un tripot où je savois qu'il étoit. Je le trouvai engagé au jeu, & je m'aperçus qu'il gagnoit ; car il ne ressembloit pas à ces joueurs froids qui s'enrichissent ou se ruinent sans changer de visage. Il étoit railleur & insolent dans la prospérité, & fort bourru dans la mauvaise fortune. Il sortit fort gai du tripot, & prit le chemin du *théâtre du Prince*. Je le suivis jusqu'à la porte de la comédie. Là me mettant un ducat dans la main : Tiens, Gil Blas, me dit-il, puisque j'ai gagné aujourd'hui, je veux que tu t'en ressentes. Va te divertir avec tes camarades, & viens me

prendre à minuit chez Arsenie, où je dois souper avec Don Alexo Segiar. A ces mots, il rentra & je demurai à rêver avec qui je pourrois dépenser mon ducat, selon l'intention du fondateur. Je ne rêvai pas long-tems. Clarin valet de Don Alexo se présenta tout à coup devant moi. Je le menai au premier cabaret, & nous nous y amusâmes jusqu'à minuit. De là nous nous rendîmes à la-maison d'Arsenie où Clarin avoit ordre aussi de se trouver. Un petit laquais nous ouvrit la porte, & nous fit entrer dans une salle basse, où la femme de chambre d'Arsenie & celle de Florimonde rioient à gorge déployée en s'entretenant ensemble, tandis que leurs maîtresses étoient en haut avec nos maitres.

L'arrivée de deux vivans qui venoient de bien souper, ne pouvoit pas être désagréable à des soubrettes, & à des soubrettes de comédiennes encore; mais quel fut mon étonnement, lorsque dans une de ces suivantes je reconnus ma veuve, mon adorable veuve, que je croyois comtesse ou marquise. Elle ne parut pas moins étonnée de voir son cher Don César de Ribéra changé en valet de petit-maitre. Nous nous regardâmes toutefois l'un l'autre sans nous déconcerter. Il nous prit même à tous deux une envie de rire que nous ne pûmes nous empêcher de satisfaire. Après

quoï Laure, c'est ainsi qu'elle s'appelloit, me tirant à part, tandis que Clarin parloit à sa compagne, me tendit gracieusement la main, & me dit tous bas : Touchez là, seigneur Don César ; au lieu de nous faire des reproches réciproques, faisons-nous des complimens, mon ami. Vous avez fait votre rôle à ravir, & je ne me suis point non plus mal acquittée du mien. Qu'en dites-vous ? Avouez que vous m'avez prise pour une de ces jolies femmes de qualité, qui se plaisent à faire des équipées. Il est vrai, lui répondis-je ; mais qui que vous soyez, ma reine, je n'ai point changé de sentiment en changeant de forme. Agréez, de grâce, mes services, & permettez que le valet de chambre de Don Mathias achève ce que Don César a si heureusement commencé. Va, reprit-elle, je t'aime encore mieux dans ton naturel qu'autrement. Tu es en homme ce que je suis en femme. C'est la plus grande louange que je puisse te donner. Nous n'avons plus besoin du ministère de la vieille. Tu peux venir ici me voir librement.

Nous en demeurâmes là, parce que nous n'étions pas seuls. La conversation devint générale, vive, & enjouée. Chacun y mit du sien. La suivante d'Arsenie surtout, mon aimable Laure, brilla fort, & fit paroître beaucoup plus d'esprit que de vertu. D'un autre côté nos

maîtres & les comédiennes pousoient souvent de longs éclats de rire que nous entendions ; ce qui suppose que leur entretien étoit aussi raisonnable que le nôtre. Cependant l'heure de la retraite, c'est-à-dire le jour, arriva ; il fallut se séparer. Clarin suivit Don Alexo, & je me retirai avec Don Mathias.

Ce jour-là mon maître à son lever reçut un billet de Don Alexo Segiar, qui lui mandoit de se rendre chez lui. Nous y allâmes, & nous trouvâmes avec lui le marquis de Zénète, & un autre jeune seigneur de bonne mine que je n'avois jamais vu. Don Mathias, dit Segiar à mon patron, en lui présentant ce cavalier que je ne connoissois point, vous voyez Don Pompéyo de Castro mon parent. Il est presque dès son enfance à la cour de Pologne. Il arriva hier au soir à Madrid, & il s'en retourne dès demain à Varsovie. Il n'a que cette journée à me donner. Je veux profiter d'un tems si précieux, & j'ai cru que pour le lui faire trouver agréable, j'avois besoin de vous & du marquis de Zénète. Là-dessus mon maître & le parent de Don Alexo s'embrassèrent, & se firent l'un à l'autre force complimens. Je fut très-satisfait de ce que dit Don Pompéyo. Il me parut avoir l'esprit solide & délié.

On dîna chez Segiar, & ces seigneurs après le repas jouèrent pour s'amuser jusqu'à

l'heure de la comédie. Alors ils allèrent tous ensemble au *théâtre du Prince* voir représenter une tragédie nouvelle, qui avoit pour titre, *La Reine de Carthage*. La pièce finie; ils revinrent souper au même endroit où ils avoient dîné, & leur conversation roula d'abord sur le poëme qu'ils venoient d'entendre; ensuite sur les acteurs. Pour l'ouvrage, s'écria Don Mathias, je l'estime peu. J'y trouve Enée encore plus fade que dans l'*Enéide*; mais il faut convenir que la pièce a été jouée divinement. Qu'en pense le seigneur Don Pompéyo? Il n'est pas, ce me semble, de mon sentiment. Messieurs, dit ce cavalier, en souriant, je vous ai vu tantôt si charmés de vos acteurs, & particulièrement de vos actrices, que je n'oserois vous avouer que j'en ai jugé tout autrement que vous. C'est fort bien fait, interrompit Don Alexo en plaisantant, vos censures seroient ici fort mal reçues. Respectez nos actrices devant les trompettes de leur réputation. Nous buvons tous les jours avec elles; nous les garantissons parfaites. Nous en donnerons si l'on veut des certificats. Je n'en doute point, lui répondit son parent; vous en donneriez même de leurs vies & mœurs, tant vous me paraissez amis.

Vos comédiennes Polonoises, dit en riant le marquis de Zénète, sont sans doute beau-

coup meilleures. Oui certainement, répliqua Don Pompéyo, elles valent mieux. Il y en a du moins quelques-unes qui n'ont pas le moindre défaut. Celles-là, reprit le marquis, peuvent compter sur vos certificats. Je n'ai point de liaison avec elles, repartit Don Pompéyo. Je puis juger de leur mérite sans prévention. En bonne foi, poursuivit-il, croyez-vous avoir une troupe excellente ? Non certainement, dit le marquis, je ne le crois pas, & je ne veux défendre qu'un très-petit nombre d'acteurs. J'abandonne tout le reste. Ne conviendrez vous pas que l'actrice qui a joué le rôle de Didon est admirable ? N'a-t-elle pas représenté cette reine avec toute la noblesse & tout l'agrément convenable à l'idée que nous en avons ? Et n'avez-vous pas admiré avec quel art elle attache un spectateur, & lui fait sentir les mouvemens de toutes les passions qu'elle exprime ? On peut dire qu'elle est consommée dans les raffinemens de la déclamation. Je demeure d'accord, dit Pompéyo, qu'elle sait émouvoir & toucher ; jamais comédienne n'eut plus d'entrailles, & c'est une belle représentation. Mais ce n'est point une actrice sans défaut. Deux ou trois choses m'ont choqué dans son jeu. Veut-elle marquer de la surprise ? elle roule les yeux d'une manière outrée ; ce qui sied mal à une

princesse. Ajoutez à cela qu'en grossissant le son de sa voix, qui est naturellement doux, elle en corrompt la douceur, & forme un creux assez désagréable. D'ailleurs, il m'a semblé dans plus d'un endroit de la pièce, qu'on pouvoit la soupçonner de ne pas trop entendre ce qu'elle disoit. J'aime mieux pourtant croire qu'elle étoit distraite, que de l'accuser de manquer d'intelligence.

A ce que je vois, dit alors Don Mathias au censeur, vous ne seriez pas homme à faire des vers à la louange de nos comédiennes? Pardonnez-moi, répondit Don Pompéyo. Je découvre beaucoup de talent au travers de leurs défauts. Je vous dirai même que je suis enchanté de l'actrice qui a fait la suivante dans les intermèdes. Le beau naturel! avec quelle grâce elle occupe la scène! A-t-elle quelque bon mot à débiter? elle l'assaisonne d'un souris malin & plein de charmes, qui lui donne un nouveau prix. On pourroit lui reprocher qu'elle se livre quelquefois un peu trop à son feu, & passe les bornes d'une honnête hardiesse; mais il ne faut pas être si sévère. Je voudrois seulement qu'elle se corrigêât d'une mauvaise habitude. Souvent au milieu d'une scène, dans un endroit sérieux, elle interrompt tout à coup l'action, pour céder à une folle envie de rire qui

lui prend. Vous me direz que le parterre l'applaudit dans ces momens mêmes : Cela est heureux.

Et que pensez-vous des hommes, interrompit le marquis ? Vous devez tirer sur eux à cartouches, puisque vous n'épargnez pas les femmes. Non, dit Don Pompéyo, j'ai trouvé quelques jeunes acteurs qui promettent, & je suis surtout assez content de ce gros comédien qui a joué le rôle de premier ministre de Didon. Il récite très-naturellement, & c'est ainsi qu'on déclame en Pologne. Si vous êtes satisfait de ceux-là, dit Segiar, vous devez être charmé de celui qui a fait le personnage d'Enée. Ne vous a-t-il pas paru un grand comédien ? un acteur original ? Fort original, répondit le censeur ; il a des tons qui lui sont particuliers, & il en a de bien aigus. Presque toujours hors de la nature, il précipite les paroles qui renferment le sentiment, & appuie sur les autres. Il fait même des éclats sur des conjonctions. Il m'a fort diverti, & particulièrement lorsqu'il exprimoit à son confident la violence qu'il se faisoit pour abandonner sa princesse. On ne sauroit témoigner de la douleur plus comiquement. Tout beau, cousin, répliqua Don Alexo, tu nous ferois croire à la fin qu'on n'est pas de trop bon goût à la cour

de Pologne. Sais-tu bien que l'acteur dont nous parlons est un sujet rare ? N'as-tu pas entendu les battemens de mains qu'il a excités ? Cela prouve qu'il n'est pas si mauvais. Cela ne prouve rien, repartit Don Pompéyo. Messieurs, ajouta-t-il, laissons là, je vous prie, les applaudissemens du parterre. Il en donne souvent aux acteurs fort mal à propos. Il applaudit même plus rarement au vrai mérite qu'au faux, comme Phèdre nous l'apprend par une fable ingénieuse. Permettez-moi de vous la rapporter. La voici.

Tout le peuple d'une ville s'étoit assemblé dans une grande place, pour voir jouer des pantomimes. Parmi ces acteurs, il y en avoit un qu'on applaudissoit à chaque moment. Ce bouffon sur la fin du jeu voulut fermer le théâtre par un spectacle nouveau. Il parut seul sur la scène, se baissa, se couvrit la tête de son manteau, & se mit à contrefaire le cri d'un cochon de lait. Il s'en acquitta de manière, qu'on s'imagina qu'il en avoit un véritablement sous ses habits. On lui cria de secouer son manteau & sa robe ; ce qu'il fit. Et comme il ne se trouva rien dessous, les applaudissemens se renouvelèrent avec plus de fureur dans l'assemblée. Un paysan, qui étoit du nombre des

spectateurs, fut choqué de ces témoignages d'admiration. Messieurs, s'écria-t-il, vous avez tort d'être charmés de ce bouffon. Il n'est pas si bon acteur que vous le croyez. Je sais mieux faire que lui le cochon de lait, & si vous en doutez, vous n'avez qu'à revenir ici demain à la même heure. Le peuple, prévenu en faveur du pantomime, se rassembla le jour suivant en plus grand nombre, & plutôt pour siffler le paysan, que pour voir ce qu'il savoit faire. Les deux rivaux parurent sur le théâtre. Le bouffon commença, & fut encore plus applaudi que le jour précédent. Alors le villageois s'étant baissé à son tour, & enveloppé de son manteau, tira l'oreille à un véritable cochon qu'il tenoit sous son bras, & lui fit pousser des cris perçans. Cependant l'assistance ne laissa pas de donner le prix au pantomime, & chargea de huées le paysan, qui montrant tout à coup le cochon de lait aux spectateurs: Messieurs, leur dit-il, ce n'est pas moi que vous sifflez, c'est le cochon lui-même. Voyez quels juges vous êtes.

Cousin, dit Don Alexo, ta fable est un peu vive. Néanmoins, malgré ton cochon de lait, nous n'en démordrons pas. Changeons de matière, poursuivit-il, celle-ci m'ennuie. Tu pars donc demain, quelque envie que

j'aye de te posséder plus long-tems? Je voudrois, répondit son parent, pouvoir faire ici un plus long séjour; mais je ne le puis. Je vous l'ai déjà dit, je suis venu à la cour d'Espagne pour une affaire d'état. Je parlai hier en arrivant au premier ministre. Je dois le voir encore demain matin, & je partirai un moment après pour m'en retourner à Varsovie. Te voilà devenu Polonois, répliqua Segiar, & selon toutes les apparences, tu ne reviendras point demeurer à Madrid. Je crois que non, repartit Don Pompéyo; j'ai le bonheur d'être aimé du roi de Pologne. J'ai beaucoup d'agrément à sa cour. Quelque bonté pourtant qu'il ait pour moi, croiriez-vous que j'ai été sur le point de sortir de ses états? Eh! par quelle aventure, dit le marquis? ConteZ-nous cela, je vous prie: Très-volontiers, répondit Don Pompéyo; & c'est en même tems mon histoire, dont je vais vous faire le récit.

Histoire de Don Pompéyo de Castro.

Don Alexo, poursuivit-il, sait qu'au sortir de mon enfance je voulus prendre le parti des armes, & que voyant notre pays tranquille, j'allai en Pologne, à qui les Turcs venoient alors de déclarer la guerre. Je me fis présenter au roi, qui me donna de l'emploi dans

son armée. J'étois un cadet des moins riches d'Espagne. Ce qui m'imposoit la nécessité de me signaler par des exploits qui m'attirassent l'attention du général. Je fis si bien mon devoir qu'après une assez longue guerre la paix ayant été faite, le roi, sur les bons témoignages que les officiers généraux lui rendirent de moi, me gratifia d'une pension considérable. Sensible à la générosité de ce monarque, je ne perdois pas une occasion de lui en témoigner ma reconnoissance par mon assiduité. J'étois devant lui à toutes les heures où il est permis de se présenter à ses regards. Par cette conduite, je me fis insensiblement aimer de ce prince, & j'en reçus de nouveaux bienfaits.

Un jour que je me distinguai dans une course de bague, & dans un combat de taureaux qui la précéda, toute la cour loua ma force & mon adresse ; & lorsque comblé d'applaudissemens, je fus de retour chez moi, j'y trouvai un billet, par lequel on me mandoit qu'une dame, dont la conquête devoit plus me flatter que tout l'honneur que je m'étois acquis ce jour-là, souhaitoit de m'entretenir, & que je n'avois, à l'entrée de la nuit, qu'à me rendre à certain lieu qu'on me marquoit. Cette lettre me fit plus de plaisir que toutes les louanges qu'on m'avoit données, & je m'imaginai que la personne qui m'écri-

voit,
qualité
rendez
pour
une p
maison
en me
ma r
çus b
binet,
bougie
ficenc
nion
la dan
m'ass
sonne
achev
majest
je per
Sei
marc
inutil
dres
vous
toute
Il en
vous
form
m'a

voit, devoit être une femme de la première qualité. Vous jugez bien que je volai au rendez-vous. Une vieille qui m'y attendoit pour me servir de guide, m'introduisit par une petite porte du jardin dans une grande maison, & m'enferma dans un riche cabinet, en me disant : Demeurez ici. Je vais avertir ma maîtresse de votre arrivée. J'aperçus bien des choses précieuses dans ce cabinet, qu'éclairait une grande quantité de bougies ; mais je n'en considérai la magnificence, que pour me confirmer dans l'opinion que j'avois déjà conçue de la noblesse de la dame. Si tout ce que je voyois sembloit m'assurer que ce ne pouvoit être qu'une personne du premier rang, quand elle parut, elle acheva de me le persuader, par son air noble & majestueux. Cependant ce n'étoit pas ce que je pensois.

Seigneur cavalier, me dit-elle, après la démarche que je fais en votre faveur, il seroit inutile de vouloir vous cacher que j'ai de tendres sentimens pour vous. Le mérite que vous avez fait paroître aujourd'hui devant toute la cour, ne me les a point inspirés. Il en précipite seulement le témoignage. Je vous ai vu plus d'une fois. Je me suis informée de vous, & le bien qu'on m'en a dit, m'a déterminée à suivre mon penchant. Ne

croyez-pas, poursuivit-elle, avoir fait la conquête d'une altesse. Je ne suis que la veuve d'un simple officier des gardes du roi; mais ce qui rend votre victoire glorieuse, c'est la préférence que je vous donne sur un des plus grands seigneurs du royaume. Le prince de Radzivil m'aime, & n'épargne rien pour me plaire. Il n'y peut toutefois réussir, & je ne souffre ses empressemens que par vanité.

Quoique je visse bien, à ce discours, que j'avois affaire à une coquette, je ne laissai pas de savoir bon gré de cette aventure à mon étoile. Dona Hortensia, c'est ainsi que se nommoit la dame, étoit encore dans sa première jeunesse; & sa beauté m'éblouit. De plus, on m'offroit la possession d'un cœur qui se refusoit aux soins d'un prince. Quel triomphe pour un cavalier Espagnol! Je me prosternai aux pieds d'Hortense, pour la remercier de ses bontés. Je lui dis tout ce qu'un homme galant pouvoit lui dire, & nous nous séparâmes tous deux les meilleurs amis du monde, après être convenus que nous nous verrions tous les soirs, que le prince ne pourroit venir chez elle. Cette entrevue pensa me coûter la vie. Une servante mécontente en donna avis au Prince. Ce seigneur naturellement généreux, mais fier, jaloux & violent, fut indigné de mon audace. La colère & la jalou-

sie
que
d'une
petite
de b
ces m
Frap
sous
son
parol
semb
bâton
quoi
qui co
bien
dans
du jou
qui s'
la ch
Par b
morte
habile
parfai
repar
excep
qui de
me re
Con
person

sie lui troublèrent l'esprit; & ne consultant que sa fureur, il résolut de se venger de moi d'une manière infame. Il vint m'attendre à la petite porte du jardin avec tous ses valets armés de bâtons. Dès que je sortis, il me fit saisir par ces misérables, & leur ordonna de m'assommer. Frappez, leur dit il, que le téméraire périsse sous vos coups. C'est ainsi que je veux punir son insolence. Il n'eut pas achevé ces paroles, que ses gens m'assaillirent tous ensemble, & me donnèrent tant de coups de bâton, qu'ils m'étendirent sur la place. Après quoi ils se retirèrent avec leur maître, pour qui cette cruelle exécution avoit été un spectacle bien doux. Je demurai le reste de la nuit dans l'état où ils m'avoient mis. A la pointe du jour, il passa près de moi quelques personnes, qui s'apercevant que je respirois encore, eurent la charité de me porter chez un chirurgien. Par bonheur mes blessures ne se trouvèrent pas mortelles, & je tombai entre les mains d'un habile homme, qui me guérit en deux mois parfaitement. Au bout de ce tems-là, je reparus à la cour, & repris mes premières brisées, excepté que je ne retournai plus chez Hortense, qui de son côté ne fit aucune démarche pour me revoir.

Comme mon aventure n'étoit ignorée de personne, & que je ne passois pas pour un

lâche, tout le monde s'étonnoit de me voir aussi tranquille, que si je n'eusse pas reçu un affront, car je ne disois pas ce que je pensois, & je semblois n'avoir aucun ressentiment. On ne savoit que s'imaginer de ma fausse insensibilité. Les uns croyoient que malgré mon courage, le rang de l'offenseur me tenoit en respect, & m'obligeoit à dévorer l'offense; les autres, avec plus de raison, se défioient de mon silence, & regardoient comme un calme trompeur la situation paisible où je paroissais être. Le roi jugea, comme ces derniers, que je n'étois pas homme à laisser un outrage impuni, & que je ne manquerois pas de me venger, sitôt que j'en trouverois une occasion favorable. Pour savoir s'il devinoit ma pensée, il me fit un jour entrer dans son cabinet où il me dit: Don Pompéyo, je sais l'accident qui vous est arrivé, & je suis surpris, je l'avoue, de votre tranquillité. Vous dissimulez certainement. Sire, lui répondis-je, j'ignore qui peut être l'offenseur. J'ai été attaqué la nuit par des gens inconnus. C'est un malheur dont il faut bien que je me console. Non, non, répliqua le roi; je ne suis point la dupe de ce discours peu sincère. On m'a tout dit. Le prince de Radzivil vous a mortellement offensé. Vous êtes noble & Castillan; je sais

à quoi
avez f
moi c
le veu
de m'
Puis
repart
sentin
venge
homm
est co
traiter
d'assa
manière
gerai
la tête
si je
dessei
je ne
outrag
du ch
n'exéc
moi
accom
je av
de vo
peut
fatisfa
que v

à quoi ces deux qualités vous engagent. Vous avez formé la résolution de vous venger. Faites-moi confidence du parti que vous avez pris ; je le veux. Ne craignez point de vous repentir de m'avoir confié votre secret.

Puisque votre majesté me l'ordonne, lui repartis-je, il faut donc que je lui découvre mes sentimens. Oui, seigneur, je songe à tirer vengeance de l'affront qu'on m'a fait. Tout homme qui porte un nom pareil au mien en est comptable à sa race. Vous savez l'indigne traitement que j'ai reçu, & je me propose d'assassiner le prince pour me venger d'une manière qui réponde à l'offense. Je lui plongerai un poignard dans le sein, ou lui casserai la tête d'un coup de pistolet, & je me sauverai, si je puis, en Espagne. Voilà quel est mon dessein. Il est violent, dit le roi ; néanmoins je ne saurois le condamner, après le cruel outrage que Radzivil vous a fait. Il est digne du châtiment que vous lui réservez. Mais n'exécutez pas sitôt votre entreprise. Laissez-moi chercher un tempérament pour vous accommoder tous deux. Ah ! seigneur, m'écriai-je avec chagrin, pourquoi m'avez-vous obligé de vous révéler mon secret ? Quel tempérament peut Si je n'en trouve pas qui vous fatisse, interrompit-il, vous pourrez faire ce que vous avez résolu. Je ne prétends point

abuser de la confiance que vous m'avez faite. Je ne trahirai point votre honneur; soyez sans inquiétude là-dessus.

J'étois assez en peine de savoir par quel moyen le roi prétendoit terminer cette affaire à l'amiable. Voici comme il s'y prit. Il entretint en particulier mon rival: Prince, lui-dit-il, vous avez offensé Don Pompéyo de Castro. Vous n'ignorez pas que c'est un homme d'une naissance illustre, un cavalier que j'aime, & qui m'a bien servi. Vous lui devez une satisfaction. Je ne suis pas d'humeur à la lui refuser, répondit le prince; s'il se plaint de mon emportement, je suis prêt à lui en faire raison par la voie des armes. Il faut une autre réparation, reprit le roi. Un gentilhomme Espagnol entend trop bien le point d'honneur, pour vouloir se battre noblement avec un lâche assassin. Je ne puis vous appeler autrement, & vous ne sauriez expier l'indignité de votre action, qu'en présentant vous même un bâton à votre ennemi, & qu'en vous offrant à ses coups. Quoi, sire, s'écria mon rival! vous voulez qu'un homme de mon rang s'abaisse? qu'il s'humilie devant un simple cavalier, & qu'il en reçoive même des coups de bâton? Non, repartit le monarque, j'obligerai Don Pompéyo à me promettre qu'il ne vous frappera point. Demandez-lui seulement pardon de

votre
C'est
trop at
ment l
aux tr
prépar
& je v
mauva
désagre
cette s
à l'Esp
Le r
avoit s
fit une
pourtar
cherche
d'avoir
serois c
conven
donnai
'offens
qu'il m
sorte, l
our ch
avec n
noissez
ardonn
excuses
a main
To

vosre violence, en lui présentant un bâton. C'est tout ce que j'exige de vous. Et c'est trop attendre de moi, sire, interrompit brusquement Radzivil. J'aime mieux demeurer exposé aux traits cachés que son ressentiment me prépare. Vos jours me sont chers, dit le roi, & je voudrois que cette affaire n'eût point de mauvaises suites. Pour la finir avec moins de désagrément pour vous, je serai seul témoin de cette satisfaction que je vous ordonne de faire à l'Espagnol.

Le roi eut besoin de tout le pouvoir qu'il avoit sur le prince, pour obtenir de lui qu'il fit une démarche si mortifiante. Ce monarque pourtant en vint à bout. Ensuite il m'envoya chercher. Il me conta l'entretien qu'il venoit d'avoir avec mon ennemi, & me demanda si je serois content de la réparation dont ils étoient convenus tous deux. Je répondis qu'oui. & je donnai ma parole, que bien loin de frapper l'offenseur, je ne prendrois pas même le bâton qu'il me présenteroit. Cela étant réglé de cette sorte, le prince & moi nous nous trouvâmes un jour chez le roi, qui s'enferma dans son cabinet avec nous. Allons, dit-il à Radzivil, reconnoissez votre faute, & méritez qu'on vous la pardonne. Alors mon ennemi me fit des excuses, & me présenta un bâton qu'il avoit à la main. Don Pompéyo, me dit le monarque

en ce moment, prenez ce bâton, & que ma présence ne vous empêche pas de satisfaire votre honneur outragé. Je vous rends la parole que vous m'avez donnée de ne point frapper votre ennemi. Non, seigneur, lui répondis-je, il suffit qu'il se mette en état de recevoir des coups de bâton. Un Espagnol offensé n'en demande pas davantage. Hé bien, reprit le roi, puisque vous êtes content de cette satisfaction, vous pouvez présentement tous deux suivre la franchise d'un procédé régulier. Mesurez vos épées pour terminer noblement votre querelle. C'est ce que je désire avec ardeur, s'écria le prince d'un ton brusque, & cela seul est capable de me consoler de la honteuse démarche que je viens de faire.

A ces mots il sortit plein de rage & de confusion ; & deux heures après, il m'envoya dire qu'il m'attendoit dans un endroit écarté. Je m'y rendis, & je trouvai ce seigneur disposé à se bien battre. Il n'avoit pas quarante-cinq ans. Il ne manquoit ni de courage, ni d'adresse. On peut dire que la partie étoit égale entre nous. Venez, Don Pompéyo, me dit-il, finissons ici notre différend. Nous devons l'un & l'autre être en fureur, vous du traitement que je vous ai fait, & moi de vous en avoir demandé pardon. En achevant ces paroles, il mit si brusquement l'épée à la main, que

n'eus pas le tems de lui répondre. Il me poussa d'abord très-vivement ; mais j'eus le bonheur de parer tous les coups qu'il me porta. Je le poussai à mon tour. Je sentis que j'avois affaire à un homme qui savoit aussi bien se défendre, qu'attaquer ; & je ne sais ce qu'il en seroit arrivé, s'il n'eût pas fait un faux pas en reculant, & ne fût tombé à la renverse. Je m'arrêtai aussi-tôt, & dis au prince : Relevez-vous. Pourquoi m'épargner ? répondit-il ; votre pitié me fait injure. Je ne veux point, lui répliquai-je, profiter de votre malheur. Je ferois tort à ma gloire. Encore une fois relevez-vous, & continuons notre combat.

Don Pompéyo, dit-il en se relevant, après ce trait de générosité, l'honneur ne me permet pas de me battre contre vous. Que diroit-on de moi, si je vous perçois le cœur ? Je passerois pour un lâche, d'avoir arraché la vie à un homme qui me la pouvoit ôter. Je ne puis donc plus m'armer contre vos jours, & je sens que la reconnoissance fait succéder de doux transports aux mouvemens furieux qui m'agitoient. Don Pompéyo, continua-t-il, cessons de nous haïr l'un l'autre. Passons même plus avant ; soyons amis. Ah ! seigneur, m'écriai-je ! j'accepte avec joie une proposition si agréable. Je vous voue une amitié sincère ; & pour commencer à vous en donner des marques, je vous promets

de ne plus remettre le pied chez Dona Hortensia, quand même elle voudroit me revoir. Ah! trop généreux Castillan, reprit Radzivil, en me serrant entre ses bras, vos sentimens me charment. Qu'ils produisent de remords dans mon âme! Avec quelle douleur, avec quelle honte je me rappelle l'outrage que vous avez reçu. La satisfaction que je vous en ai faite dans la chambre du roi, me paroît trop légère en ce moment. Je veux mieux réparer cette injure; & pour en effacer entièrement l'infamie, je vous offre une de mes nièces, dont je puis disposer. C'est une riche héritière, qui n'a pas quinze ans, & qui est encore plus belle que jeune.

Je fis là-dessus au prince tous les complimens que l'honneur d'entrer dans son alliance me put inspirer, & j'épousai sa nièce peu de jours après. Toute la cour félicita ce seigneur d'avoir fait la fortune d'un cavalier qu'il avoit couvert d'ignominie; & mes amis se réjouirent avec moi de l'heureux dénouement d'une aventure qui devoit avoir une plus triste fin. Depuis ce tems, messieurs, je vis agréablement à Varsovie. Le prince Radzivil me donne tous les jours de nouveaux témoignages d'amitié, & j'ose me vanter d'être assez bien dans l'esprit du roi de Pologne. L'importance du voyage que je fais par son ordre à Madrid, m'assure de son estime.

Telle fut l'histoire que Don Pompéyo raconta, & que nous entendîmes, le valet de Don Alexo & moi, bien qu'on eût pris la précaution de nous renvoyer avant qu'il en commençât le récit. Au lieu de nous retirer, nous nous étions arrêtés à la porte que nous avions laissée entr'ouverte, & de là nous n'en avions pas perdu un mot. Après cela, ces seigneurs continuèrent de boire ; mais ils ne poussèrent pas la débauche jusqu'au jour, attendu que Don Pompéyo, qui devoit parler le matin au premier ministre, étoit bien aise auparavant de se reposer un peu. Le marquis de Zénète & mon maître embrassèrent ce cavalier, lui dirent adieu, & le laissèrent avec son parent.

Nous nous couchâmes pour le coup avant le lever de l'aurore, & Don Mathias à son réveil me chargea d'un nouvel emploi. Gil Blas, me dit-il, prends du papier & de l'encre pour écrire deux ou trois lettres que je veux te dicter ; je te fais mon secrétaire. Bon, dis-je, en moi-même, surcroît de fonctions. Comme laquais, je suis mon maître partout ; comme valet de chambre, je l'habille, & j'écrirai sous lui comme secrétaire. Je vais comme la triple Hécate faire trois personnages différens. Tu ne sais pas, continua-t-il, quel est mon dessein. Le voici ; mais sois discret ; il y va de ta vie. Comme je trouve

quelquefois des gens qui me vantent leurs bonnes fortunes, je veux pour leur damer le pion, avoir dans mes poches de fausses lettres de femmes, que je leur lirai. Cela me divertira pour un moment, & plus heureux que ceux de mes pareils, qui ne font des conquêtes que pour avoir le plaisir de les publier, j'en publierai que je n'aurai pas eu la peine de faire. Mais, ajouta-t-il, déguise ton écriture, de manière que les billets ne paroissent pas tous d'une même main.

Je pris donc du papier, une plume & de l'encre, & je me mis en devoir d'obéir à Don Mathias, qui me dicta d'abord un poulet dans ces termes : *Vous ne vous êtes point trouvé au rendez-vous. Ah ! Don Mathias, que direz-vous pour vous justifier ? Quelle étoit mon erreur ? & que vous me punissez bien d'avoir eu la vanité de croire que tous les amusemens, & toutes les affaires du monde, devoient céder au plaisir de voir Dona Clara de Mendoce.* Après ce billet, il m'en fit écrire un autre, comme d'une femme qui lui sacrifioit un prince ; & un autre enfin, par lequel une dame lui mandoit, que si elle étoit assurée qu'il fût discret, elle feroit avec lui le voyage de Cythère. Il ne se contentoit pas de me dicter de si belles lettres, il m'obligeoit de mettre au bas des noms de personnes qualifiées. Je ne pus m'empêcher

de lui témoigner que je trouvois cela très-délicat; mais il me pria de ne lui donner des avis, que lorsqu'il m'en demanderoit. Je fus obligé de me taire, & d'expédier ses commandemens. Cela fait, il se leva, & je l'aidai à s'habiller. Il mit les lettres dans ses poches. Il sortit ensuite. Je le suivis, & nous allâmes dîner chez Don Juan de Moncade, qui régaloit ce jour-là cinq ou six cavaliers de ses amis.

On y fit grande chère, & la joie, qui est le meilleur assaisonnement des festins, regna dans le repas. Tous les convives contribuèrent à égayer la conversation; les uns par des plaisanteries, & les autres en racontant des histoires, dont ils se disoient les héros. Mon maître ne perdit pas une si belle occasion de faire valoir les lettres qu'il m'avoit fait écrire. Il les lut à haute voix, & d'un air si imposant, qu'à l'exception de son secrétaire, tout le monde peut-être en fut la dupe. Parmi les cavaliers devant qui se faisoit effrontément cette lecture, il y en avoit un qu'on appeloit Don Lope de Velasco. Celui-ci, homme fort grave, au lieu de se réjouir comme les autres des prétendues bonnes fortunes du lecteur, lui demanda froidement si la conquête de Dona Clara lui avoit coûté beaucoup. Moins que rien, lui répondit Don Mathias. Le seigneur

de Velasco fit paroître une grande altération sur son visage. Il ne fut pas difficile de s'apercevoir de l'intérêt qu'il prenoit à la dame en question. Tous ces billets, dit-il à mon maître, en le regardant d'un œil furieux, sont absolument faux, & surtout celui que vous vous vantez d'avoir reçu de Dona Clara de Mendoza. Il n'y a point en Espagne de fille plus réservée qu'elle. Depuis deux ans un cavalier qui ne vous cède, ni en naissance, ni en mérite personnel, met tout en usage pour s'en faire aimer. A peine en a-t-il obtenu les plus innocentes faveurs; mais il peut se flatter que si elle étoit capable d'en accorder d'autres, ce ne seroit qu'à lui seul. Hé! qui vous dit le contraire? interrompit Don Mathias d'un air railleur. Je conviens avec vous que c'est une fille très-honnête. De mon côté, je suis un fort honnête garçon. Par conséquent, vous devez être persuadé qu'il ne s'est rien passé entre nous que de très-honnête. Ah! c'en est trop, interrompit Don Lope à son tour. Vous êtes un imposteur. En achevant ces mots, il rompit en visière à toute la compagnie, & se retira d'un air qui me fit juger que cette affaire pourroit bien avoir de mauvaises suites. Mon maître, qui étoit assez brave pour un seigneur de son caractère, méprisa les menaces de Don Lope. Le fat! s'écria-t-il, en faisant un éclat de rire;

les
de
sage
plus
L
avoi
la f
d'at
sépa
Nou
les c
bloit
comp
porti
pour
qui
m'éc
de m
garço
Il ve
mome
ces m
garçon
appre
pressa
de si
lettre
Mathi
ment.

les chevaliers errans soutenoient la beauté de leurs maîtresses ; il veut, lui, soutenir la sagesse de la sienne. Cela me paroît encore plus extravagant.

La retraite de Velasco, à laquelle Moncade avoit en vain voulu s'opposer, ne troubla point la fête. Les cavaliers, sans y faire beaucoup d'attention, continuèrent de se réjouir, & ne se séparèrent qu'à la pointe du jour suivant. Nous nous couchâmes, mon maître & moi, sur les cinq heures du matin. Le sommeil m'accabloit, & je comptois de bien dormir ; mais je comptois sans mon hôte, ou plutôt sans notre portier, qui vint me réveiller une heure après, pour me dire qu'il y avoit à la porte un garçon qui me demandoit. Ah ! méchant portier, m'écriai-je en bâillant, songez-vous que je viens de me mettre au lit tout à l'heure ? Dites à ce garçon que je repose, & qu'il revienne tantôt. Il veut, me répliqua-t-il, vous parler en ce moment. Il assure que la chose presse. A ces mots, je me levai, & j'allai trouver le garçon qui m'attendoit. Ami, lui dis-je, apprenez-moi s'il vous plaît, quelle affaire pressante me procure l'honneur de vous voir de si grand matin. J'ai, me répondit-il, une lettre à donner en main propre au seigneur Don Mathias, & il faut qu'il la lise tout présentement. Cela est de la dernière conséquence

pour lui. Je vous prie de m'introduire dans sa chambre. Comme je crus qu'il s'agissoit d'une affaire importante, je pris la liberté d'aller réveiller mon maître. Pardon, lui dis-je, si j'interromps votre repos ; mais l'importance. . . . Que me veux-tu ? interrompit-il brusquement. Seigneur, lui dit alors le garçon qui m'accompagnoit, c'est une lettre que j'ai à vous rendre de la part de Don Lope de Velasco. Don Mathias prit le billet, l'ouvrit, & après l'avoir lu, dit au valet de Don Lope : Mon enfant, je ne me leverois jamais avant midi, quelque partie de plaisir qu'on me pût proposer ; juge si je me leverai à six heures du matin pour me battre. Tu peux dire à ton maître que s'il est encore à midi & demi dans l'endroit où il m'attend, nous nous y verrons. Va lui porter cette réponse. A ces mots, il s'enfonça dans son lit, & ne trada guère à se rendormir.

Il se leva & s'habilla fort tranquillement entre onze heures & midi. Puis il sortit, en me disant qu'il me dispensoit de le suivre ; mais j'étois trop tenté de voir ce qu'il deviendrait pour lui obéir. Je marchai sur ses pas, jusqu'au pré de saint Jérôme, où j'aperçus Don Lope de Velasco, qui l'attendoit de pied ferme. Je me cachai pour les observer tous deux, & voici ce que je remarquai

de loin. Ils se joignirent, & commencèrent à se battre un moment après. Leur combat fut long. Ils se poussèrent tour à tour l'un l'autre avec beaucoup d'adresse & de vigueur. Cependant la victoire se déclara pour Don Lope. Il perça mon maître, l'étendit par terre, & s'enfuit fort satisfait de s'être si bien vengé. Je le trouvai sans connoissance, & presque déjà sans vie. Ce spectacle m'attendrit, & je ne pus m'empêcher de pleurer une mort à laquelle, sans y penser, j'avois servi d'instrument. Néanmoins, malgré ma douleur, je ne laissai pas de songer à mes petits intérêts. Je m'en retournai promptement à l'hôtel sans rien dire. Je fis un paquet de mes hardes, où je mis par mégarde quelques nippes de mon maître; & quand j'eus porté cela chez le barbier, où mon habit d'homme à bonnes fortunes étoit encore, je répandis dans la ville l'accident funeste dont j'avois été témoin. Je le contai à qui voulut l'entendre, & surtout je ne manquai pas d'aller l'annoncer à Rodriguez. Il en parut moins affligé, qu'occupé des mesures qu'il avoit à prendre là-dessus. Il rassembla les domestiques, leur ordonna de le suivre, & nous nous rendîmes tous au pré de saint Jérôme. Nous enlevâmes Don Mathias, qui respiroit encore, mais qui mourut trois heures

après qu'on l'eut transporté chez lui. Ainsi périt le seigneur Don Mathias de Silva, pour s'être avisé de lire mal à propos des billets doux supposés.

Quelques jours après les funérailles de Don Mathias, tous ses domestiques furent payés & congédiés. J'établis mon domicile chez le petit barbier, avec qui je commençois à vivre dans une étroite liaison. Je m'y promettois plus d'agrément que chez Mélendez. Comme je ne manquois par d'argent, je ne me hâtai point de chercher une nouvelle condition. D'ailleurs, j'étois devenu difficile sur cela. Je ne voulois plus servir que des personnes hors du commun ; encore avois-je résolu de bien examiner les postes qu'on m'offriroit. Je ne croyois pas le meilleur trop bon pour moi, tant le valet d'un jeune seigneur me paroissoit alors préférable aux autres valets.

En attendant que la fortune me présentât une maison telle que je m'imaginois la mériter, je pensai que je ne pouvois mieux faire que de consacrer mon oisiveté à ma belle Laure, que je n'avois point vue depuis que nous nous étions si plaisamment détrompés. Je n'osai m'habiller en Don César de Ribéra. Je ne pouvois, sans passer pour un extravagant, mettre cet habit que pour me déguiser. Mais outre que le mien n'avoit pas encore l'air trop mal propre, j'étois

bien chaussé & bien coiffé. Je me parai donc, à l'aide du barbier, d'une manière qui tenoit un milieu entre Don César & Gil Blas. Dans cet état, je me rendis à la maison d'Arsénie. Je trouvai Laure seule dans la même salle où je lui avois déjà parlé. Ah ! c'est vous, s'écria-t-elle, aussi-tôt qu'elle m'aperçut. Je vous croyois perdu. Il y a sept ou huit jours que je vous ai permis de me venir voir. Vous n'abusez point, à ce que je vois, des libertés que les dames vous donnent.

Je m'excusai sur la mort de mon maître, sur les occupations que j'avois eues ; & j'ajoutai fort poliment que dans mes embarras même, mon aimable Laure avoit toujours été présente à ma pensée. Cela étant, me dit-elle, je ne vous ferai plus de reproches, & je vous avouerai que j'ai aussi songé à vous. D'abord que j'ai appris le malheur de Don Mathias, j'ai formé un projet qui ne vous déplaira peut-être point. Il y a long-tems que j'entends dire à ma maîtresse qu'elle veut avoir chez elle une espèce d'homme d'affaires ; un garçon qui entende bien l'économie, & qui tienne un registre exact des sommes qu'on lui donnera pour faire la dépense de la maison. J'ai jeté les yeux sur votre seigneurie. Il me semble que vous ne remplirez point mal cet emploi. Je sens, lui répondis-je, que je m'en acquit-

terai à merveilles. J'ai lu les économi-ques d'Aristote, & pour tenir des registres, c'est mon fort . . . Mais, mon enfant, poursuivis-je, une difficulté m'empêche d'entrer au service d'Arsénie. Quelle difficulté? me dit Laure. J'ai juré, lui répliquai-je, de ne plus servir de bourgeois. J'en ai même juré par le Styx. Si Jupiter n'osoit violer ce serment, jugez si un valet doit le respecter? Qu'appelles-tu des bourgeois? repartit froidement la soubrette. Pour qui prends-tu les comédiennes? Les prends-tu pour des avocates, ou pour des procureuses? Oh! sache, mon ami, que les comédiennes sont nobles, archi-nobles par les alliances qu'elles contractent avec les grands seigneurs.

Sur ce pied-là, lui dis-je, mon infante, je puis accepter la place que vous me destinez; je ne dérogerai point. Non, sans doute, répondit-elle; passer de chez un petit-maître au service d'une héroïne de théâtre, c'est être toujours dans le même monde. Nous allons de pair avec les gens de qualité. Nous avons des équipages comme eux, nous faisons aussi bonne chère, & dans le fonds, on doit nous confondre ensemble dans la vie civile. En effet, ajouta-t-elle, à considérer un marquis & un comédien dans le cours d'une journée, c'est presque la même chose. Si le marquis pendant

les trois quarts du jour est par son rang au-dessus du comédien, le comédien pendant l'autre quart s'élève encore davantage au-dessus du marquis par un rôle d'empereur ou de roi qu'il représente. Cela fait, ce me semble, une compensation de noblesse & de grandeur qui nous égale aux personnes de la cour. Oui, vraiment, repris-je, vous êtes de niveau, sans contredit, les uns aux autres. Les comédiens ne sont pas des marouffles, comme je le croyois, & vous me donnez une forte envie de servir de si honnêtes gens. Eh bien, repartit-elle, tu n'as qu'à revenir dans deux jours. Je ne te demande que ce tems-là pour disposer ma maîtresse à te prendre. Je lui parlerai en ta faveur. J'ai quelque ascendant sur son esprit ; je suis persuadée que je te ferai entrer ici.

Je remerciai Laure de sa bonne volonté. Je lui témoignai que j'en étois pénétré de reconnaissance. Nous eûmes tous deux un assez long entretien, qui auroit encore duré, si un petit laquais ne fût venu dire à ma princesse, qu'Arsénie la demandoit. Nous nous séparâmes. Je sortis de chez la comédienne, dans la douce espérance d'y avoir bientôt bouche à cour ; & je ne manquai pas d'y retourner deux jours après. Je t'attendois, me dit la suivante, pour t'assurer que tu es commensal dans cette maison. Viens, suis-moi. Je vais-

te présenter à ma maîtresse. A ces paroles, elle me mena dans un appartement composé de cinq à six pièces de plain pied, toutes plus richement meublées les unes que les autres.

Quel luxe ! quelle magnificence ! Je me crus chez une vice-reine : ou, pour mieux dire, je m'imaginai voir toutes les richesses du monde amassées dans un même lieu. Il est vrai qu'il y en avoit de plusieurs nations, & qu'on pouvoit définir cet appartement le temple d'une déesse, où chaque voyageur apportoit pour offrande quelques raretés de son pays. J'aperçus la divinité assise sur un gros carreau de satin. Je la trouvai charmante & grasse de la fumée des sacrifices. Elle étoit dans un déshabillé galant, & ses belles mains s'occupoient à préparer une coiffure nouvelle pour jouer son rôle ce jour-là. Madame, lui dit la soubrette, voici l'économe en question. Je puis vous assurer que vous ne sauriez avoir un meilleur sujet. Arsénie me regarda très-attentivement, & j'eus le bonheur de ne lui pas déplaire. Comment donc, Laure ! s'écria-t-elle, mais voilà un fort joli garçon. Je prévois que je m'accommoderai bien de lui. Ensuite m'adressant la parole : Mon enfant, ajouta-t-elle, vous me convenez, & je n'ai qu'un mot à vous dire : Vous serez content de moi, si je le suis de vous. Je lui répondis que je ferois tous mes efforts

pour la servir à son gré. Comme je vis que nous étions d'accord, je sortis sur le champ pour aller chercher mes hardes, & je revins m'installer dans cette maison.

Il étoit à peu près l'heure de la comédie. Ma maîtresse me dit de la suivre avec Laure au théâtre. Nous entrâmes dans sa loge, où elle ôta son habit de ville & en prit un autre plus magnifique pour paroître sur la scène. Quand le spectacle commença, Laure me conduisit & se plaça près de moi dans un endroit d'où je pouvois voir & entendre parfaitement bien les acteurs. Ils me déplurent pour la plupart, à cause sans doute que Don Pompéyo m'avoit prévenu contre eux. On ne laissoit pas d'en applaudir plusieurs, & quelques uns de ceux-là me firent souvenir de la fable du cochon.

Laure m'apprenoit le nom des comédiens & des comédiennes, à mesure qu'ils s'offroient à nos yeux. Elle ne se contentoit pas de les nommer, la médisante en faisoit de jolis portraits : Celui-ci, disoit-elle, a le cerveau creux, celui-là est un insolent. Cette mignonne que vous voyez, & qui a l'air plus libre que gracieux, s'appelle Rosarda : Mauvaise acquisition pour la compagnie. On devroit mettre cela dans la troupe qu'on lève par ordre du vice-roi de la Nouvelle Espagne, & qu'on va faire incessamment partir pour l'Amérique. Enfin, Laure

déchira tout le monde par des médisances. Ah, la méchante langue ! Elle n'épargna pas même sa maîtresse.

Cependant, j'avouerai mon foible, j'étois charmé de ma soubrette, quoique son caractère ne fût pas moralement bon. Elle médisoit avec un agrément qui me faisoit aimer jusqu'à sa malignité. Elle se levoit dans les entr'actes, pour aller voir si Arsénie n'avoit pas besoin de ses services ; mais au lieu de venir promptement reprendre sa place, elle s'amusoit derrière le théâtre à recueillir les fleurettes des hommes. Je la suivis une fois pour l'observer, & je remarquai qu'elle avoit bien des connoissances. Je comptai jusqu'à trois comédiens qui l'arrêtèrent, l'un après l'autre, pour lui parler, & ils me parurent s'entretenir avec elle très-familièrement. Cela ne me plut point, & pour la première fois de ma vie, je sentis ce que c'est que d'être jaloux. Je retournai à ma place si rêveur & si triste, que Laure s'en apperçut aussi-tôt qu'elle m'eut rejoint. Qu'as-tu, Gil Blas ? me dit-elle avec étonnement. Qu'elle humeur noire s'est enparée de toi, depuis que je t'ai quitté ? Tu as l'air sombre & chagrin. Ma princesse, lui répondis-je, ce n'est point sans raison. Je viens de vous voir avec des comédiens . . . Ah, le plaisant sujet de tristesse ! interrompit-elle en riant. Quoi cela te fait de la peine ? Oh !

vraiment tu n'es pas au bout ; tu verras bien d'autres choses parmi nous. Il faut que tu t'accoutumes à nos manières aisées. Point de jalousie, mon enfant. Les jaloux, chez le peuple comique, passent pour des ridicules. Aussi n'y en a-t-il presque point.

Après m'avoir exhorté à ne prendre ombre de personne, & à regarder tout tranquillement, elle me déclara que j'étois l'heureux mortel qui avoit trouvé le chemin de son cœur. Puis elle m'assura qu'elle m'aimeroit toujours uniquement. Sur cette assurance, dont je pouvois douter sans passer pour un esprit trop défiant, je lui promis de ne plus m'allarmer, & je lui tins parole. Je la vis, dès le soir même, s'entretenir & rire avec des hommes. A l'issue de la comédie, nous nous en retournâmes avec notre maîtresse au logis, où Florimonde arriva bientôt avec trois vieux seigneurs & un comédien qui y venoient souper. Outre Laure & moi, il y avoit pour domestiques dans cette maison une cuisinière, un cocher & un petit laquais. Nous nous joignîmes tous cinq pour préparer le repas. La cuisinière, qui n'étoit pas moins habile que la dame Jacinte, apprêta les viandes avec le cocher. La femme de chambre & le petit laquais mirent le couvert, & je dressai le buffet composé de la plus belle vaisselle d'argent & de

plusieurs vases d'or, autres offrandes que la déesse du temple avoit reçues. Je le parai de bouteilles de différens vins, & je servis d'échanson, pour montrer à ma maîtresse que j'étois un homme à tout. J'admirois la contenance des comédiennes pendant le repas. Elles faisoient les dames d'importance. Elles s'imaginoient être des femmes du premier rang. Bien loin de traiter d'*excellence* les seigneurs, elles ne leur donnoient pas même de la *seigneurie*; elles les appeloient simplement par leur nom. Il est vrai que c'étoient eux qui les gâtoient & qui les rendoient si vaines en se familiarisant un peu trop avec elles. Le comédien de son côté, comme un acteur accoutumé à faire les héros, vivoit avec eux sans façon; il buvoit à leur santé, & tenoit, pour ainsi dire, le haut bout. Quand Laure dis-je en moi-même, m'a démontré que le marquis & le comédien sont égaux pendant le jour, elle pouvoit ajouter qu'ils le sont encore davantage pendant la nuit, puisqu'ils la passent toute entière à boire ensemble.

Arsénie & Florimonde étoient naturellement enjouées. Il leur échappa mille discours plaisans. On apporta le fruit. Alors je mis sur la table des bouteilles de liqueurs & des verres, & je disparus pour aller souper avec Laure, qui m'attendoit. Eh bien, Gil Blas,

me dit-elle, que penses-tu de ces signeurs que tu viens de voir? Ce sont sans doute, lui répondis-je, des adorateurs d'Arsénie & de Florimonde. Non, reprit-elle, Florimonde & ma maîtresse sont à présent sans amans. Pour moi, j'en suis bien aise, & je soutiens qu'une coquette sensée doit fuir ces sortes d'engagemens. Pourquoi se donner un maître.

Lorsque Laure étoit en train de parler, & elle y étoit presque toujours, les paroles ne lui coûtoient rien. Quelle volubilité de langue! Elle me conta mille aventures arrivées aux actrices de la troupe du Prince; & je conclus de tous ses discours, que je ne pouvois être mieux placé pour connoître parfaitement les vices. Malheureusement j'étois dans un âge où ils ne font guère d'horreur, & il faut ajouter que la soubrette savoit si bien peindre les dérèglemens, que je n'y envisageois que des délices. Elle n'eut pas le tems de m'apprendre seulement la dixième partie des exploits des comédiennes, car il n'y avoit pas plus de trois heures qu'elle en parloit. Les seigneurs & le comédien se retirèrent avec Florimonde, qu'ils conduisirent chez elle.

Après qu'ils furent sortis, ma maîtresse me dit en me mettant de l'argent entre les mains: Tenez, Gil Blas, voilà dix pistoles pour aller demain à la provision. Cinq ou six de nos

messieurs & de nos dames doivent diner ici. Ayez soin de nous faire faire bonne chère. Madame, lui répondis-je, avec cette somme je promets d'apporter de quoi régaler toute la troupe même. Mon ami, reprit Arsénie, corrigez, s'il vous plaît, vos expressions. Sachez qu'il ne faut point dire la troupe; il faut dire la compagnie. On dit bien une troupe de bandits, une troupe de gueux, une troupe d'auteurs; mais apprenez qu'on doit dire une compagnie de comédiens. Les acteurs de Madrid surtout méritent bien qu'on appelle leur corps compagnie. Je demandai pardon à ma maîtresse de m'être servi d'un terme si peu respectueux. Je la suppliai très-humblement d'excuser mon ignorance. Je lui protestai que dans la suite quand je parlerois de messieurs les comédiens de Madrid d'une manière collective, je dirois toujours la compagnie.

Je me mis donc en compagnie le lendemain matin, pour commencer l'exercice de mon emploi d'économe. C'étoit un jour maigre; j'achetai, par ordre de ma maîtresse, de bons poulets gras, des lapins, des perdreaux & d'autres petits pieds. Comme messieurs les comédiens ne sont pas contents des manières de l'église à leur égard, ils n'en observent pas avec exactitude les commandemens. J'apportai au logis plus de viandes qu'il n'en faudroit à douze

konnêtes gens pour bien passer les trois jours du carnaval. La cuisinière eut de quoi s'occuper toute la matinée. Pendant qu'elle préparoit le diner, Arsénie se leva, & demeura jusqu'à midi à sa toilette. Alors les seigneurs Rosimiro & Ricardo, comédiens, arrivèrent. Il survint ensuite deux comédiennes, Constance & Celinaura, & un moment après, parut Florimonde accompagnée d'un homme qui avoit tout l'air d'un *Senor Cavallero* des plus lestes. Il avoit les cheveux galamment noués, un chapeau relevé d'un bouquet de plumes feuille-morte, & l'on voyoit aux ouvertures de son pourpoint une chemise fine avec une fort belle dentelle. Ses gands & son mouchoir étoient dans la concavité de la garde de son épée, & il portoit son manteau avec une grâce toute particulière.

Néanmoins quoiqu'il eût bonne mine & fût très-bien fait, je trouvai d'abord en lui quelque chose de singulier. Il faut, dis-je en moi-même, que ce gentilhomme-là soit un original. Je ne me trompois point. C'étoit un caractère marqué. Dès qu'il entra dans l'appartement d'Arsénie, il courut, les bras ouverts, embrasser les actrices & les acteurs, l'un après l'autre, avec des démonstrations plus outrées que celles des petits-mâtres. Je ne changeai point de sentiment, lorsque je

l'entendis parler. Il appuyoit sur toutes les syllabes, & prononçoit ses paroles d'un ton emphatique avec des gestes & des yeux accommodés au sujet. J'eus la curiosité de demander à Laure ce que c'étoit que ce cavalier : Je te pardonne, me dit-elle, ce mouvement curieux ; il est impossible de voir & d'entendre pour la première fois le seigneur Carlos Alonso de la Ventoléria, sans avoir l'envie qui te presse. Je vais te le peindre au naturel. Premièrement, c'est un homme qui a été comédien. Il a quitté le théâtre par fantaisie, & s'en est depuis repenti par raison. As-tu remarqué ses cheveux noirs ? Ils sont teints aussi-bien que ses sourcils & sa moustache. Il est plus vieux que Saturne. Cependant comme au tems de sa naissance, ses parens ont négligé de faire écrire son nom sur les registres de sa paroisse, il profite de leur négligence, & se dit plus jeune qu'il n'est de vingt bonnes années pour le moins. D'ailleurs, c'est le personnage d'Espagne le plus rempli de lui-même. Il a passé les douze premiers lustres de sa vie dans une ignorance crasse ; mais pour devenir savant, il a pris un précepteur qui lui a montré à épeler en grec & en latin. De plus, il sait par cœur une infinité de bons contes, qu'il à recités tant de fois comme de son cru, qu'il est par-

venu à se figurer qu'ils en sont effectivement. Ils les fait venir dans la conversation, & on peut dire que son esprit brille aux dépens de sa mémoire. Au reste, on dit que c'est un grand acteur. Je veux le croire pieusement. Je t'avouerai toutefois qu'il ne me plaît point. Je l'entends quelquefois déclamer ici, & je lui trouve entre autres défauts une prononciation trop affectée, avec une voix tremblante qui donne un air antique & ridicule à sa déclamation.

Tel fut le portrait que ma soubrette me fit de cet histrion honoraire, & véritablement je n'ai jamais vu de mortel d'un maintien plus orgueilleux. Il faisoit aussi le beau parleur, il ne manqua pas de tirer de son sac deux ou trois contes qu'il débita d'un air imposant & bien étudié. D'une autre part, les comédiennes & les comédiens, qui n'étoient point venus là pour se taire, ne furent pas muets. Ils commencèrent à s'entretenir de leurs camarades absens d'une manière peu charitable, à la vérité ; mais c'est une chose qu'il faut pardonner aux comédiens comme aux auteurs. Leur conversation s'échauffa donc contre le prochain, avant le dîner, & leur entretien roula sur la même matière, lorsqu'ils furent à table. Comme je ne finirois point, si j'entreprendois de rapporter tous les discours pleins de médisance ou de

fatuité que j'entendis ; le lecteur trouvera bon que je les supprime, pour lui conter de quelle façon fut reçu un pauvre auteur, qui arriva chez Arsénie sur la fin du repas.

Notre petit laquais vint dire tout haut à ma maîtresse : Madame, un homme en linge sale, crotté jusqu'à l'échine, & qui, sauf votre respect, a tout l'air d'un poëte, demande à vous parler. Qu'on le fasse monter, répondit Arsénie. Ne bougeons, messieurs, c'est un auteur. Effectivement, c'en étoit un, dont on avoit accepté une tragédie, & qui apportoit un rôle à ma maîtresse. Il s'appelloit Pédro de Moya. Il fit en entrant cinq ou six profondes révérences à la compagnie, qui ne se leva, ni même ne le salua point. Arsénie répondit seulement par une simple inclination de tête aux civilités dont il l'accabloit. Il s'avança dans la chambre d'un air tremblant & embarrassé. Il laissa tomber ses gands & son chapeau. Il les ramassa, s'approcha de ma maîtresse ; & lui présentant un papier plus respectueusement qu'un plaideur ne présente un placet à son juge : Madame, lui dit-il, agréez, de grâce, le rôle que je prends la liberté de vous offrir. Elle le reçut d'une manière froide & méprisante, & ne daigna pas même répondre au compliment.

Cela ne rebuta point notre auteur, qui se servant de l'occasion pour distribuer d'autres

personnages, en donna un à Rosimiro, & un autre à Florimonde, qui n'en usèrent pas plus honnêtement avec lui qu'Arsénie. Au contraire, le comédien, fort obligeant de son naturel, comme ces messieurs le sont pour la plupart, l'insulta par de piquantes railleries. Pédro de Moya les sentit. Il n'osa toutefois les relever, de peur que sa pièce n'en pâtît. Il se retira sans rien dire, mais vivement touché, à ce qu'il me parut, de la réception que l'on venoit de lui faire. Je crois que dans son dépit il ne manqua pas d'apostropher en lui-même les comédiens comme ils le méritoient ; & les comédiens de leur côté, quand il fut sorti, commencèrent à parler des auteurs avec beaucoup de respect : Il me semble, dit Florimonde, que le seigneur Pédro de Moya ne s'en va pas fort satisfait.

Eh ! madame, s'écria Rosimiro, de quoi vous inquiétez-vous ? Les auteurs sont-ils dignes de notre attention ? Si nous allions de pair avec eux, ce seroit le moyen de les gâter. Je connois ces petits messieurs, je les connois ; ils s'oublieroient bientôt. Traitons-les toujours en esclaves, & ne craignons point de lasser leur patience. Si leurs chagrins les éloignent de nous quelquefois, la fureur d'écrire nous les ramène, & ils sont encore trop heureux, que nous voulions bien jouer leurs pièces. Vous

avez raison, dit Arsénie ; nous ne perdons que les auteurs dont nous faisons la fortune. Pour ceux-là, sitôt que nous les avons bien placés, l'aise les gagne, & ils ne travaillent plus. Heureusement la compagnie s'en console, & le public n'en souffre point.

On applaudit à ces beaux discours, & il se trouva que les auteurs, malgré les mauvais traitemens qu'ils recevoient des comédiens, leur en devoient encore de reste. Ces histrions les mettoient au-dessous d'eux, & certes ils ne pouvoient les mépriser davantage.

Les convives demeurèrent à table, jusqu'à ce qu'il fallût aller au théâtre. Alors ils s'y rendirent tous. Je les suivis, & je vis encore la comédie ce jour-là. J'y pris tant de plaisir, que je résolus de la voir tous les jours. Je n'y manquai pas, & insensiblement je m'accoutumai aux acteurs. Admirez la force de l'habitude. J'étois particulièrement charmé de ceux qui brailloient & gesticuloient le plus sur la scène, & je n'étois pas seul dans ce goût-là.

La beauté des pièces ne me touchoit pas moins, que la manière dont on les représentoit. Il y en avoit quelques-unes qui m'enlevoient, & j'aimois entre autres celles où l'on faisoit paroître tous les cardinaux, ou les douze pairs de France. Je retenois des morceaux de ces poëmes incomparables. Je me

souviens que j'appris par cœur en deux jours une comédie entière, qui avoit pour titre : *La Reine des Fleurs*. La Rose, qui étoit la reine, avoit pour confidente la Violette, & pour écuyer le Jasmin. Je ne trouvois rien de plus ingénieux que ces ouvrages, qui me sembloient faire beaucoup d'honneur à l'esprit de notre nation.

Je ne me contentois pas d'orner ma mémoire des plus beaux traits de ces chefs-d'œuvres dramatiques. Je m'attachai à me perfectionner le goût; & pour y parvenir surement, j'écoutois avec une averse attention tout ce que disoient les comédiens. S'ils louoient une pièce, je l'estimois. Leur paroissoit-elle mauvaise, je la méprisois. Je m'imaginois qu'ils se connoissoient en pièces de théâtre, comme les jouailliers en diamans. Néanmoins la tragédie de Pédro de Moya eut un très grand succès, quoiqu'ils eussent jugé qu'elle ne réussiroit point. Cela ne fut pas capable de me rendre leurs jugemens suspects; & j'aimai mieux penser que le public n'avoit pas le sens commun, que de douter de l'infailibilité de la compagnie. Mais on m'assura de toutes parts qu'on applaudissoit ordinairement les pièces nouvelles, dont les comédiens n'avoient pas bonne opinion, & qu'au contraire celles qu'ils recevoient avec applaudissement, étoient presque toujours sifflées.

On me dit que c'étoit une de leurs règles de juger si mal des ouvrages; & là-dessus on me cita mille succès de pièces qui avoient démenti leurs décisions. J'eus besoin de toutes ces preuves pour me désabuser.

Je n'oublierai jamais ce qui arriva un jour qu'on représentoit pour la première fois une comédie nouvelle. Les comédiens l'avoient trouvée froide & ennuyeuse. Ils avoient même jugé qu'on ne l'acheveroit pas. Dans cette pensée, ils en jouèrent le premier acte, qui fut fort applaudi. Cela les étonna. Ils jouent le second acte; le Public le reçoit encore mieux que le premier. Voilà mes acteurs déconcertés. Comment, dit Rosimiro, cette comédie prend! Enfin, ils jouent le troisième acte, qui plut encore davantage. Je n'y comprends rien, dit Ricardo; nous avons cru que cette pièce ne seroit pas goûtée; voyez le plaisir qu'elle fait à tout le monde. Messieurs, dit alors un comédien fort naïvement, c'est qu'il y a dedans mille traits d'esprit que nous n'avons pas remarqués.

Je cessai donc de regarder les comédiens comme d'excellens juges, & je devins un juste appréciateur de leur mérite. Ils justifioient parfaitement tous les ridicules qu'on leur donnoit dans le monde. Je voyois des actrices & des acteurs que les applaudissemens avoient gâtés, & qui se considérant comme des objets

d'admiration, s'imaginoient faire grâce au Public, lorsqu'ils jouoient. J'étois choqué de leur défauts; mais par malheur je trouvai un peu trop à mon gré leur façon de vivre.

Florimonde, qui demeuroit dans une maison voisine, dînoit & soupoit tous les jours avec Arsénie. Elles paroissoient toutes deux dans une union qui surprenoit bien des gens. On étoit étonné que des coquettes fussent en si bonne intelligence, & l'on s'imaginoit qu'elles se brouilleroient tôt ou tard; mais on connoissoit mal ces amies parfaites. Une solide amitié les unissoit. Au lieu d'être jalouses comme les autres femmes, elles vivoient en commun. Elles aimoient mieux partager les dépouilles des hommes, que de s'en disputer sottement les soupirs.

Laure, à l'exemple de ces deux illustres associées, profitoit aussi de ses beaux jours. Elle m'avoit bien dit que je verrois de belles choses. Cependant je ne fis point le jaloux; j'avois promis de prendre là-dessus l'esprit de la compagnie. Je dissimulai pendant quelques jours. Je me contentois de lui demander le nom des hommes avec qui je la voyois. Elle me répondoit toujours que c'étoit un oncle, ou un cousin. Qu'elle avoit de parens! Il falloit que sa famille fût plus nombreuse que celle du roi Priam. Enfin Laure, pour en donner au lecteur

une idée juste & précise, étoit aussi jeune, aussi jolie, & aussi coquette que sa maîtresse. Je cédai au torrent pendant trois semaines. Mais mon éducation, & mon heureux naturel me sauvèrent; les désordres de la vie comique commencèrent à me faire horreur. Ah ! misérable, me dis-je à moi-même, est-ce ainsi que tu remplis l'attente de ta famille ? N'est-ce pas assez de l'avoir trompée en prenant un autre parti que celui de précepteur ? Ta condition servile te doit-elle empêcher de vivre en honnête homme ? Te convient-il d'être avec des gens si vicieux ? L'envie, la colère, & l'avarice regnent chez les uns ; la pudeur est bannie de chez les autres ; ceux-ci s'abandonnent à l'intempérance & à la paresse ; l'orgueil de ceux-là va jusqu'à l'insolence. C'en est fait, je ne veux pas demeurer plus long-tems avec les sept péchés mortels.

FIN DU PREMIER TOME.



